This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

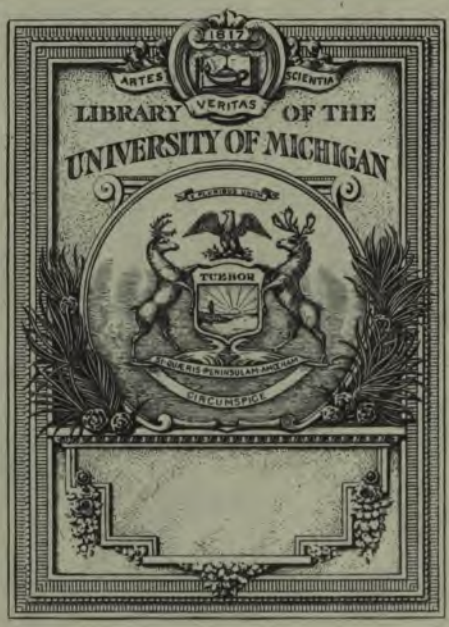
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

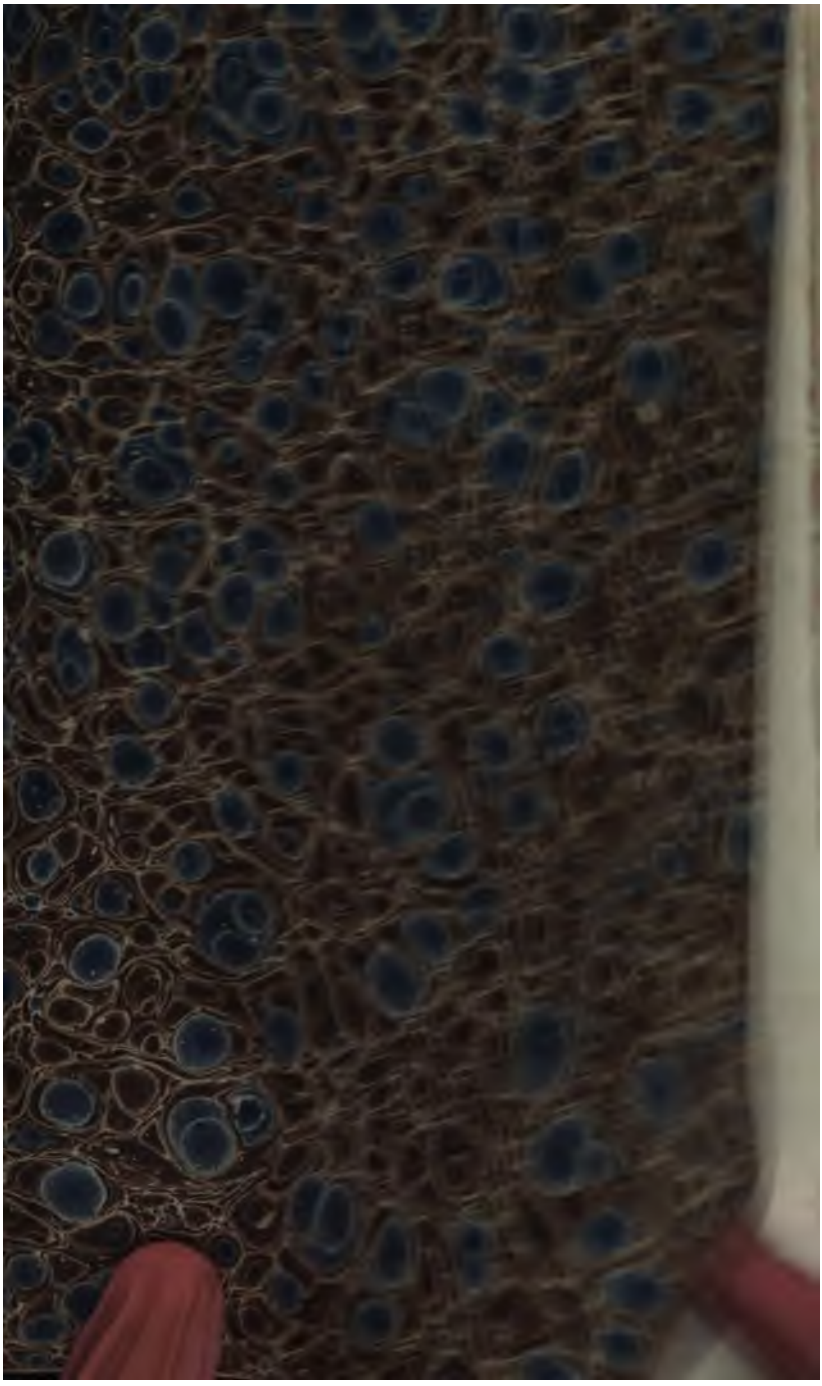
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIC CUMQUE PATENT



CAMPAGNES

DU CORPS

SOUS LES ORDRES DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

M^gr LE PRINCE DE CONDÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE DENUGON.

CAMPAGNES

DU CORPS

SOUS LES ORDRES DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

M^GR LE PRINCE DE CONDÉ.

PAR M. LE M^IS D'ECQUEVILLY,

MARÉCHAL-GÉNÉRAL-DES-LOGIS DE LA CAVALERIE DUDIT CORPS, AUJOURD'HUI PAIR DE FRANCE, LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, etc.

Les enfans d'Israël dirent à Gédéon : « Commandez-nous, » vous, votre fils et le fils de votre fils. »

(LIVRE DES JUGES, *chap.* 8, *ver.* 22.)

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, F. S. G.

1818.

DC
136
E13
A3
V.1

1041[illegible]-1-9

JOURNAL

DES CAMPAGNES

DE LA DIVISION

AUX ORDRES DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

Mgr LE PRINCE DE CONDÉ;

PRÉCÉDÉ DE L'EXPOSÉ DES ÉVÉNEMENS QUI EN ONT DÉTERMINÉ LA FORMATION.

1796.

Le nombre des surnuméraires du premier régiment de cavalerie noble s'élevant à près de deux cents, le prince de Condé en fit, le 10 de janvier, former le premier escadron d'un troisième régiment, dont il donna le commandement au vicomte de Chambrun, maréchal-de-camp.

Le margrave de Baden porta directement des plaintes au maréchal de Wurmser, sur quelques rixes qui avaient eu lieu entre nos troupes et les habitans de deux de ses villa-

ges, sans témoigner au prince de Condé les égards bien dus de réclamer auprès de lui la justice qu'il se serait empressé de rendre. Ce petit souverain fit ensuite au commandant général la demande formelle d'éloigner le corps de Condé de ses Etats. Le 19, les quartiers d'hiver que nous avions occupés l'année précédente à Rottenbourg et dans les environs, nous furent assignés ; mais S. A. S. ayant fait, sur un déplacement aussi nuisible dans la mauvaise saison, à une armée qui se formait, les observations que la circonstance exigeait, il fut décidé que le mouvement ne serait que partiel, et que douze à quinze cents chevaux seulement seraient renvoyés sur les derrières. Cette mesure était d'ailleurs devenue nécessaire par la disette de fourrage qui commençait à se faire sentir.

La cavalerie noble, composée de quatorze cents chevaux, partit le 23 de ses différens cantonnemens, sous les ordres du comte de Mellet, maréchal-de-camp et colonel du premier régiment, pour aller prendre ceux qui lui avaient été assignés dans les environs de Rothenbourg.

Le prince Joseph de Lorraine, général-major autrichien chargé de faire la revue du corps

de Condé, arriva le 4 février au quartier-général de S. A. S., après avoir fait, pendant les trois jours précédens, celle des différens corps qui le composaient.

Madame royale ayant enfin été mise en liberté par les bourreaux de sa famille, et passé à Bâle pour se rendre à Vienne près de l'empereur, son cousin, qui depuis long-temps la réclamait, le prince de Condé avait écrit à cette auguste princesse, et avait joint à sa lettre l'hommage de toute la noblesse qui se trouvait sous ses ordres. Il fit connaître à l'armée la réponse qu'il avait reçue de Madame, en donnant à l'ordre la note suivante :

« Monseigneur ayant écrit à Madame pour » l'assurer, au nom de la noblesse qui l'entoure » et au sien, de la joie générale qu'a causé à » toute l'armée le bonheur de savoir enfin cette » princesse en sûreté, et l'ayant aussi remerciée » des bontés qu'elle avait marquées à tous les » chasseurs ou cavaliers nobles qui ont eu le » bonheur de se trouver sur son passage, s'ac» quitte avec grand plaisir de la commission » dont elle le charge par sa réponse.

» Madame mande à Monseigneur qu'elle a eu » en effet le plaisir de voir quelques-uns des » gentilshommes de l'armée; que cela lui en a

» fait beaucoup; qu'elle en aura toujours à » voir des Français si attachés à leurs devoirs; » qu'elle le charge d'assurer de sa part toute » la brave noblesse française qui est avec lui, » des sentimens d'amitié, de reconnaissance et » d'admiration qu'elle a pour eux tous; que des » sujets aussi fidèles et aussi attachés à leur » Roi, doivent toujours compter sur ses sen- » timens pour eux, et que le nom de Français » lui est toujours cher, encore plus quand on » le porte d'une aussi digne manière. »

Un soldat nouvellement arrivé parmi les recrues ayant été atteint et convaincu du crime d'embauchage, fut condamné, le 21, par jugement prévôtal, à être pendu, et l'exécution, à laquelle assistèrent des détachemens des différens corps, eut lieu dans le jour.

La plupart des déserteurs qui nous arrivaient de l'armée républicaine n'ayant aucune espèce de principes, et se permettant quelquefois des actes d'impiété qu'il devenait nécessaire de réprimer, S. A. S. donna, le 28; l'ordre suivant :

« Dans un moment où les Français fidèles » sont armés pour le soutien de l'autel et du » trône; dans une armée à laquelle se réunit » journellement un nombre d'hommes méri-

» tant sans doute, par cette démarche, des soins
» et des égards que leur repentir doit leur as-
» surer; mais malheureusement égarés depuis
» long-temps, ou privés dès leur enfance des
» instructions nécessaires pour leur faire con-
» naître l'étendue de leurs devoirs, Monseigneur
» croit essentiel de rappeler aux chefs des dif-
» férens corps les moyens qu'ils doivent mettre
» en usage pour ramener aux principes les mal-
» heureuses victimes de l'erreur. La valeur ne
» suffit pas seule pour former le bon soldat;
» sans la religion, sans le respect pour la divi-
» nité, il ne peut exister de véritable honneur;
» c'est à les en convaincre que doivent tendre
» principalement tous les efforts de leurs chefs
» et de leurs officiers; c'est pour parvenir à ce
» but que les ministres de notre religion doivent
» employer les conseils, les exhortations et la
» surveillance la plus suivie; leur patience dans
» cet exercice de leur saint ministère saura cer-
» tainement égaler leur zèle. Monseigneur re-
» commande expressément aux uns et aux au-
» tres d'employer ces moyens nécessaires; mais
» si, malgré les instructions, malgré les conseils
» et le bon exemple qu'ils recevront de leurs
» officiers et de la noblesse française, quelques
» hommes se livraient encore à des propos ou à

» des actes scandaleux d'impiété ou d'irréligion » que le devoir de S. A. S. est de punir, après avoir » tenté de les prévenir et de les empêcher, elle » ordonne que les coupables soient arrêtés sur- » le-champ, et soient remis entre les mains de » la prévôté de son armée, pour y être punis » exemplairement et sévèrement, suivant l'exi- » gence des cas, et même jugés, s'il y a lieu ; » conformément à la rigueur des ordonnances » qui prononcent la peine de mort contre les » sacriléges et les blasphémateurs.

» Les chefs des différens corps devront faire » connaître le présent ordre à tous ceux qui » les composent, ainsi que les peines pronon- » cées contre les délinquans. »

Un gentilhomme s'étant avili au point de faire le métier d'embaucheur pour les corps anglais, et s'étant engagé à cet effet comme dragon dans le régiment de Clermont-Tonnerre, fut arrêté le 9 de mars, et condamné à être pendu ; mais Monseigneur ayant commué la peine, il eut la tête tranchée.

La facilité avec laquelle on avait pu entrer jusqu'alors dans les bataillons ou escadrons nobles, puisqu'il ne fallait que deux répondans quelconques pour être admis, y ayant introduit un assez grand nombre d'individus qui,

sous plusieurs rapports, n'étaient pas faits pour servir dans un corps de noblesse, le prince de Condé jugea à propos d'établir une nouvelle forme d'admission que, le 10, il fit connaître par l'ordre suivant :

« Aucun gentilhomme ou officier ne pourra » obtenir son billet d'admission pour être reçu » dans les bataillons ou escadrons nobles, qu'en » présentant pour ses répondans deux officiers » ayant servi avec lui dans le même régiment » ou corps avant la révolution, ou deux gen- » tilshommes de sa province, les uns et les » autres servant dans l'armée. Si le gentilhomme » ou officier ne peut pas, en arrivant, désigner » personne dans l'armée, on mettra à l'ordre » général des deux armes, que M. ....., gentil- » homme de la province de ....., demande à » être admis dans les bataillons ou escadrons » nobles; si dans la huitaine il ne se présente » ni gentilhomme, ni officier réunissant les » qualités ci-dessus pour être répondans, il ne » pourra être reçu.

» Le présent ordre n'aura néanmoins son » effet qu'autant que des raisons particulières » ne porteraient pas S. A. S. à ordonner ou » défendre l'admission. »

Une nouvelle disposition de cantonnemens

pour toute l'armée, ayant été déterminée le 21, le prince de Condé reçut ordre de mettre son corps en mouvement sur trois colonnes, la première devant partir le 25, la seconde le 28, et la troisième le 30, pour se porter entre Offenbourg et Fribourg.

Le prince de Condé annonça à l'ordre du 23 que le duc de Berry avait bien voulu accepter le commandement de la cavalerie qu'il lui avait offert, et qu'il avait donné celui de l'avant-garde au duc d'Enghien, ayant sous ses ordres le comte de Lanans, et le marquis de Thumery, maréchaux-de-camp.

Les troupes formant la première colonne aux ordres du comte d'Escars, partirent le 25 de leurs différens cantonnemens.

Le prince de Condé ayant été offensé, comme il devait l'être, des plaintes directes que le margrave de Baden s'était permis de porter contre son corps au maréchal de Wurmser, avait cessé, ainsi que les autres princes, de cultiver la connaissance assez intime que notre long séjour dans les Etats de ce souverain, les avait mis à portée de faire ; ils n'avaient plus été à Carlsruhe où ils faisaient précédemment des visites fréquentes.

Le margrave ayant réfléchi sans doute que

les choses pouvaient encore tourner de manière à rendre fâcheuse pour lui une brouillerie avec la maison de Bourbon, prit tous les moyens qu'il crut convenables pour réparer ses torts, avant que nos princes s'éloignassent de ses états; et s'étant excusé sur son âge et sur ses infirmités qui l'empêchaient de se rendre lui-même près du prince de Condé, il envoya le 23 à Bühl le prince héréditaire, qui vint témoigner à S. A. S. tous les regrets de son père et les siens sur le malentendu qui avait occasionné entre eux un refroidissement dont toute la famille était on ne saurait plus touchée. Le prince de Condé, satisfait de cette réparation, accepta l'invitation que lui fit, au nom de son père, le prince héréditaire de dîner le surlendemain, jour de son départ, à Rastadt où se trouvait le margrave, présumant qu'à cause de la circonstance du départ, il serait plus commode au prince de Condé de faire moins de chemin, et de ne pas aller jusqu'à Carlsruhe.

La seconde colonne de troupes, ainsi que le quartier-général qui alla coucher à Appenwihr, se mirent en mouvement le 28. Les princes n'y arrivèrent que le soir, après avoir dîné à Rastadt, où les princesses et toute la cour de Baden avaient suivi le margrave; ce souverain

avait voulu donner la plus grande authenticité à sa réconciliation.

Le quartier-général coucha le 29 à Friesenheim, où l'évêque d'Arras venant de Vérone arriva.

L'armée entra le 30 dans ses nouveaux cantonnemens près Riegel, où fut établi le quartier-général à cinq lieues de Fribourg, et où le prince de Condé occupa un fort joli château appartenant au prince de Schwartzemberg.

Le duc d'Enghien fut placé avec son avant-garde vers la droite de Nonenwihr près des bords du Rhin, que nous fûmes chargés de garder sur une étendue de sept lieues. Nous nous trouvions alors aux ordres du comte de la Tour, dont le quartier-général était à Fribourg.

Un service en l'honneur du général de la Vendée Stofflet, fut célébré, le 7 d'août, au quartier-général et dans les différens cantonnemens, avec toute la solennité que pouvaient permettre les circonstances. C'est à cette cérémonie que se rapporte la lettre suivante, que le prince de Condé avait reçue du Roi.

A Vérone, le 17 mars 1796.

« J'apprends dans l'instant, mon cher cou-» sin, la triste et malheureusement trop cer-

» taine nouvelle de la mort du général Stofflet,
» victime de son amour pour son Dieu, son
» pays et son Roi. Le regret que j'en éprouve
» est encore augmenté par l'impossibilité où je
» suis de rendre moi-même les honneurs qui
» lui sont dus par tout soldat véritablement
» Français; suppléez-moi donc, mon cher cou-
» sin, faites célébrer, pour ce brave homme,
» un service solennel auquel vous assisterez à
» la tête des vaillans gentilshommes et des
» fidèles troupes dont je vous ai confié le com-
» mandement : une commune expression de
» douleur et d'estime retentira des bords du
» Rhin à ceux de la Loire, où les braves roya-
» listes de l'intérieur déplorent dans ce moment
» la perte d'un de leurs chefs, et elle appren-
» dra à l'Univers que partout les bons Français
» n'ont qu'un cœur et qu'une âme.

» Adieu, mon cher cousin, vous connaissez
» toute mon amitié pour vous.

» *Signé* Louis. »

Ce brave Stofflet à qui le Roi, en considération de ses importans services, avait envoyé le brevet de maréchal-de-camp, avait été garde-chasse du comte de Maulevrier, et avait formé dans le principe un rassemblement dans

le Bas-Anjou. Sa valeur, son intelligence et son esprit de conduite l'avaient successivement élévé au commandement d'une des armées de la Vendée; il n'avait cessé de servir la cause de la royauté avec un zèle et une valeur au-dessus de tout éloge, et joignant la modestie au courage, il avait écrit, au mois de février 1795, une lettre au comte de Maulevrier auquel il rendait compte de sa position et de ses forces: il lui témoignait le désir qu'il avait que l'on envoyât un officier-général expérimenté pour commander son armée; que pour lui, il n'était qu'un soldat, et qu'il se ferait gloire de servir sous les ordres du chef qui serait nommé. Ce brave et fidèle serviteur du Roi, général d'une armée victorieuse, auquel sa gloire et ses lauriers n'avaient point fait oublier son ancien état, signait cette lettre, *Stofflet, votre garde-chasse.*

Le duc de Berry et le prince de Condé firent, le 11, la visite des différens postes que nous avions sur le Rhin, et allèrent diner à Nonenwihr chez le duc d'Enghien.

Le duc de Fleury, premier gentilhomme de la chambre du Roi, arriva le 27 de Vérone, apportant au prince de Condé des lettres de S. M. dont l'objet ne fut pas connu dans le

premier moment, M. de Fleury ayant même annoncé qu'il était en chemin pour l'Angleterre; mais il précédait le Roi qui, s'étant trouvé obligé de quitter les états de Venise, avait pris sur-le-champ la route du Brisgaw, et arrivait le lendemain à Riegel.

Le secret du voyage du Roi ayant été observé excepté vis-à-vis de ceux qui devaient nécessairement en être instruits, on ne peut exprimer quel fut l'étonnement général auquel succéda rapidement la joie la plus vive, lorsque S. M. arriva dans la cour du château que le prince de Condé occupait, et où le logement du Roi avait été préparé. Il avait voyagé dans le plus grand incognito, accompagné seulement du comte d'Avaray, du vicomte d'Agoult, aide-major des gardes-du-corps et d'un seul domestique : il était venu par le chemin le plus direct et le plus pénible, ayant été obligé de passer les Alpes sur des mulets et d'employer tous les moyens de voyage qu'il avait pu trouver à chaque poste.

Le Roi ayant annoncé le 29 qu'il n'arrivait à l'armée que comme gentilhomme français, déclara qu'il continuerait d'être entièrement aux ordres du prince de Condé, avec lequel il mangerait et dont il partagerait la dépense de table,

son intention étant de ne point avoir de maison et de n'admettre aucune espèce d'étiquette.

Malgré cette déclaration de S. M., le comte d'Avaray, qui venait d'être nommé capitaine des gardes-du-corps, voulut élever une prétention en faveur de ce corps, qu'il était instant, disait-il, de rappeler promptement de Souabe, pour lui confier exclusivement la garde du Roi; il ajoutait qu'il devait, comme son chef, maintenir et défendre ses priviléges.

Devant également, en ma qualité de chef de l'état-major de la cavalerie, maintenir ceux de la noblesse qui, ayant jusqu'alors été chargée de la garde du prince de Condé, l'avait été de celle de S. M. au moment de son arrivée, je représentai à S. A. S. la mortification que les gentilshommes de son corps éprouveraient, si l'on attribuait de préférence aux gardes-du-corps un honneur que devait partager le reste de la noblesse, dans une circonstance où les droits des uns et des autres à cet égard devenaient égaux, le Roi ayant même déclaré ses intentions sur cet objet, lorsqu'il avait témoigné au prince de Condé son désir de voir ses gardes réunis en un seul corps. S. M., qui dans le premier moment n'avait suivi que le mouvement de sa bonté et de son affection pour le comte d'Avaray,

sentit la valeur des observations que lui fit le prince de Condé, sur les inconvéniens qui pourraient résulter d'une telle disposition, et rien ne fut changé à l'ordre de service qui avait été établi jusqu'alors, lequel procurait aux gentilshommes qui étaient successivement de garde auprès du Roi, l'honneur de manger avec lui.

Le Roi reçut les visites de tous les corps, dont les chefs furent invités par le prince de Condé à dîner avec S. M., qui fit mettre à l'ordre la note suivante.

Par ordre exprès du Roi.

« Des circonstances impérieuses nous retenaient depuis trop long-temps éloigné de » vous, lorsqu'une insulte aussi imprévue que » favorable à nos vœux ne nous a plus laissé » d'asile; mais on ne peut nous ravir celui de » l'honneur.

» Le sénat de Venise nous a fait signifier de » sortir dans le plus court délai des états de » sa république. A cette démarche, non moins » offensante pour l'honneur du nom Français » que pour notre personne même, nous avons » répondu : Je partirai; mais j'exige deux con-

» ditions : la première qu'on me présente le » livre d'or où ma famille est inscrite, pour en » rayer le nom de ma main; la seconde, qu'on » me rende l'armure dont l'amitié de mon aïeul » Henri IV a fait présent à la république.

» Nous venons donc nous rallier au drapeau » blanc, près du héros qui vous commande et » que nous chérissons tous. Nous nous livrons » avec confiance à l'espoir que notre arrivée » sera pour vous un nouveau titre aux généreux secours que vous avez déjà reçus de » leurs majestés impériale et britannique.

» Notre présence contribuera sans doute, » autant que votre valeur, à hâter la fin des » malheurs de la France, en montrant à nos » sujets égarés, encore armés contre nous, la » différence de leur sort sous les tyrans qui les » oppriment avec celui dont jouissent des enfans qui entourent un bon père.

» *Signé* LOUIS. »

La suite des événemens prouva que le Roi, dans cette circonstance, avait été induit en erreur sur l'intention et le procédé du sénat de Venise qui, ne pouvant plus conserver aucun doute sur l'invasion prochaine de son territoire, n'avait pas voulu exposer le Roi à la

difficulté et aux dangers d'une retraite qui fut peut-être même devenue impraticable. Le seul tort du sénat à l'égard de S. M. fut de n'avoir pas rompu avec elle le profond secret qui présidait à toutes ses opérations et à toutes ses délibérations, et de ne lui avoir pas fait connaître confidentiellement les motifs qui exigeaient la précipitation de son départ.

L'ordre suivant fut donné à l'armée le 1er de mai.

« Le Roi désirant que tous les individus qui » composent l'armée, partagent sans restric- » tion le bonheur que sa présence procure à » ses fidèles sujets, et dont S. M. jouit elle- » même, a bien voulu agréer la proposition » que lui a faite S. A. R. Mgr. le duc de Berry, » de concert avec S. A. S. Mgr. le prince de » Condé, de faire sortir de prison et des arrêts » tout officier, chasseur ou cavalier noble, et » tout soldat, cavalier, dragon, hussard et chas- » seur qui s'y trouveront.

» En conséquence, S. A. S. ordonne que toute » punition cesse d'avoir son effet à la réception » du présent ordre, exceptant néanmoins de » cette disposition tous ceux de ces derniers » qui, à raison de quelques crimes ou délits » graves, seraient dans le cas d'être poursuivis » civilement ou militairement. »

Les voitures du Roi qui avaient suivi la grande route du Tyrol, passant par Inspruck, arrivèrent le 2, ainsi que la suite de S. M. composée des ducs de Villequier, de la Vauguyon, du comte de Cossé et du vicomte d'Hautefort. Le duc de Grammont, le baron de Flachslanden et le marquis de Jaucourt, étaient attendus sous peu de jours.

Le Roi ayant désiré voir les troupes, et le service qu'elles fesaient sur le Rhin ne permettant pas qu'elles fussent réunies pour une revue générale, S. M. fit seulement, le 4, celle des bataillons de gentilshommes, et dut remettre celle de la cavalerie noble qui était encore en Souabe. Lorsque S. M. eut passé dans les rangs, les cris de *vive le Roi!* retentirent sur tous les points de la ligne, et furent répétés avec enthousiasme par tous les spectateurs qui étaient en grand nombre. Le Roi parla avec autant de bonté que de grâce aux chefs et à beaucoup d'officiers, ne perdant aucune occasion d'appliquer le mot propre à chacun de ceux auxquels il adressait la parole.

Le comte de la Tour vint, le 5, faire sa cour au Roi, et fut invité à dîner avec lui par le prince de Condé.

Un service fut célébré, le 6, au quartier-

général, par ordre du Roi, pour l'immortel Charette, général de la Vendée. Cette cérémonie lugubre se fit sans pompe, avec la simplicité qui convient aux camps, et avec le respect que les guerriers doivent au dieu des armées; elle ne fut remarquable ni par une grande musique, ni par de riches tentures, ni par un superbe catafalque, mais on y voyait, avec un attendrissement mêlé d'admiration, le Roi, pour lequel Charette était mort; on y voyait le jeune duc de Berry, élevé à l'école de l'infortune et de la gloire; on y voyait le prince de Condé dont le nom seul fait l'éloge, et dont les enfans avaient déjà plus d'une fois prouvé que la valeur est héréditaire dans sa maison; on y voyait en foule des chevaliers français. Au retour de l'église, le Roi prononça le discours qui suit:

« Messieurs, nous venons de rendre les derniers devoirs à celui que vous avez admiré, » peut-être même envié jusque sur le champ » de bataille de Berstheim, à celui qui tant de » fois a fait entendre en France ce cri qui m'a » causé dans vos rangs une satisfaction si vive, » mais que j'aurais beaucoup mieux aimé répé» ter encore avec vous. Cette perte est bien » grande, elle me semble cependant moins

» amère me trouvant parmi vous, sous les or-
» dres d'un chef aussi digne que celui que nous
» regrettons, de guider la bravoure et l'honneur
» vers le but que tout bon Français se pro-
» pose. »

Le Roi passa, le 7, la revue des troupes soldées, tant à pied qu'à cheval, et la satisfaction qu'il témoigna sur leur beauté et sur leur tenue, fut partagée par MM. Vickam et Crauffurd qui se trouvèrent à cette revue.

Le Roi ayant été déjeûner, le 11, à Nonenwihr, chez le duc d'Enghien, passa ensuite la revue des troupes de l'avant-garde qui témoignèrent, ainsi que l'avaient fait toutes les autres, la vive satisfaction que leur causait la présence de S. M.

Le Roi fit, le 16, la revue de la compagnie de la prévôté.

La cour de Vienne, qui dès le premier moment avait témoigné le plus grand mécontentement sur l'arrivée du Roi à l'armée, ne cessait de renouveler ses instances pour qu'il s'en éloignât; mais S. M. déclara, le 18, que la force seule pourrait l'obliger de quitter le poste où l'honneur l'avait appelé.

Je partis, le 23, pour me rendre à Rothenbourg et dans les différens cantonnemens de

Souabe occupés par la cavalerie noble dont S. A. S. m'avait chargé de faire la revue.

Le prince de Condé fit mettre à l'ordre du 25 la note suivante:

« Conformément à l'ordre du commandant » général, M. le prince de Condé donne à con- » naître à toutes les troupes sous ses ordres que » la fin de l'armistice qui subsistait jusqu'ici a » été dénoncée par les deux armées impériales » et royales en même-temps, le 21 vers onze » heures du matin, et qu'en conséquence, après » le terme stipulé de dix jours, les hostilités re- » commenceront le 31 mai à la même heure. » Monseigneur recommande la plus grande » surveillance et la plus grande sagesse aux postes » le long du Rhin. »

Le comte de La Tour annonça, le 30, au prince de Condé que son corps partirait le 2 du mois prochain pour aller camper à Steinstatt, sur le même terrain qu'il avait occupé l'année précédente, et que son quartier-général serait également à Mulheim.

La cavalerie qui était en Souabe reçut au même moment l'ordre de se mettre en marche le 3 pour se porter sur le Rhin et s'y réunir à l'armée.

Ayant rempli l'objet de mon voyage en

Souabe, je rejoignis, le 1er de juin, le quartier-général.

L'armée se mit en mouvement le 2, pour se rendre à sa nouvelle destination. Le prince de Condé partit pour Mutzingen, où il logea dans le château que Louis XV avait occupé en 1744, pendant le siége de Fribourg.

Le Roi et le duc de Berry qui, pour la facilité des logemens pendant la route, avaient encore couché à Riegel, arrivèrent le 3 au matin à Mutzingen, et partirent avec le prince de Condé et le quartier-général pour se rendre à Mulheim. La route était couverte de troupes autrichiennes, de pontons, et tout annonçait le projet d'un passage très prochain du Rhin. L'avant-garde fut cantonnée dans les environs de Mutzingen, que le duc d'Enghien prit pour son quartier-général. La cavalerie de l'armée fut distribuée dans les différens cantonnemens autour de Mulheim, et l'infanterie campa aux bords du Rhin sur le même terrain que l'année précédente.

Au moment où tous les préparatifs se fesaient avec la plus grande activité pour le passage du Rhin, nous fûmes aussi surpris qu'affligés de voir arriver, le 6, l'ordre de les cesser, et nous reçûmes particulièrement celui de

reprendre la position que nous occupions à Riegel, et d'établir le camp de nos troupes en arrière de Kappel. Le courrier de Vienne, chargé du contr'ordre pour le passage du Rhin, avait aussi apporté l'ordre de faire partir sur-le-champ trente mille hommes de l'armée de Wurmser pour l'Italie. Cette mesure réduisait les forces de l'empereur sur le Rhin à la défensive.

Le corps de Condé se mit, le 9, en marche et cantonna dans les environs de Mutzingen, où le quartier-général du Roi et des princes fut établi.

Le quartier-général arriva le 10 à Riegel; le camp de l'infanterie fut placé à Kappel, et la cavalerie reprit encore pour quelques jours ses cantonnemens.

Le Roi reçut le 12 les visites de corps de la cavalerie noble, arrivée la sur-veille de ses cantonnemens de Souabe.

Le Roi ayant été le 13 au camp de l'infanterie noble, fit en même-temps la visite de plusieurs postes sur le Rhin, et s'étant arrêté à différens points vis-à-vis de ceux des républicains, nous remarquâmes que des soldats accourus sur la rive où S. M. se porta, ayant appris qu'elle était là, ôtaient leur chapeaux avec les mêmes té-

moignages de respect qu'ils auraient donnés précédemment.

Le comte de la Tour annonça au prince de Condé son départ pour Manheim, et nous ne tardâmes pas à apprendre qu'il remplaçait au commandement particulier de l'armée du Brisgaw, sous les ordres de l'archiduc Charles, le comte de Wurmser, qui allait prendre celui de l'armée d'Italie.

La cavalerie soldée du prince de Condé entra le 21 dans son camp; et il fut décidé, à raison de la pluie qui avait gâté le terrain destiné à celui de la cavalerie noble, qu'elle n'entrerait dans le sien que le 25.

Une canonnade assez vive se fit entendre le long de la ligne pendant la nuit, quelques boulets et obus étaient même arrivés dans le voisinage de nos différens camps, sur lesquels ils paraissaient être dirigés. On ignorait encore le 24 à sept heures du matin le motif de cette attaque générale, lorsque le bruit se répandit que les républicains avaient surpris Kehl, et n'en avaient été en possession que quelques momens, ayant été repoussés avec une perte considérable; mais nous apprîmes, à quatre heures après midi, que la prise de Kehl n'était que trop vraie, ce fort ayant été lâchement

abandonné et même livré par les troupes de l'Empire, qui, chargées de sa garde, n'avaient pas opposé la moindre résistance.

Le prince de Condé envoya aussitôt ordre dans les différens cantonnemens et camps de ses troupes qu'elles se tinssent prêtes à marcher. Il se rendit avec le Roi et le quartier-général à Kappel où était campée l'infanterie noble, et la cavalerie eut ordre d'être réunie en avant de Graffenhausen pour y bivouaquer.

Les princes passèrent la nuit à Kappel. Les équipages furent envoyés sur les derrières à l'entrée des différentes gorges, pour se trouver à portée de recevoir ultérieurement une direction plus éloignée, si les circonstances l'exigeaient.

L'armée se mit en marche, le 25, à sept heures du matin, et se dirigea sur Nonenwihr, précédemment occupé par le duc d'Enghien, qui s'était porté en avant avec l'avant-garde. Le bivouac de l'infanterie fut établi sur les bords du Rhin hors de portée de la vue de l'ennemi, qui envoya cependant quelques obus dont deux chasseurs nobles furent blessés.

La cavalerie bivouaqua en avant et sur le flanc de Nonenwihr, où le prince de Condé établit son quartier-général, que le Roi se décida de ne pas quitter.

défendit le pont où il s'était posté avec son audace accoutumée; mais la nouvelle défection des Souabes, qui avait au-delà de la ville nécessité la retraite du comte de Vioménil, força également le duc d'Enghien à opérer la sienne, après avoir coupé le pont d'Offenbourg, par la vallée de la Kintzig, où nos troupes avaient été précédées par celles du cercle. Le comte de Giulay et son corps franc, dont la conduite n'avait mérité que des éloges, prirent poste à Zell à l'entrée de la vallée, et le duc d'Enghien occupa avec ses troupes une position en arrière vers Steinach, Biberach et Haslach.

Le prince de Condé, informé de ce qui s'était passé à la droite, où nous n'avions cessé d'entendre un feu très-vif, et se voyant coupé de son petit-fils, dont il n'était pas pour le moment à portée d'avoir des nouvelles, éprouva les plus grandes inquiétudes et se livra au plus vif chagrin pendant la nuit que nous passâmes à Frisenheim, où S. A. S. s'était portée de sa personne, et avec une suite peu nombreuse, dans la soirée : ne l'ayant pas quittée un moment pendant cette nuit si pénible, je fus témoin des anxiétés paternelles du malheureux prince, qui, connaissant la valeur audacieuse de son petit-fils, craignait qu'il n'en eût été la victime.

Le comte de Staray n'ayant que cinq à six mille hommes à ses ordres, avait pris une position vers Stolhoffen, où il s'était porté au-devant du comte de la Tour.

Nous partageâmes tous la douce jouissance qu'éprouva notre chef bien aimé, lorsqu'à la pointe du jour, ayant aperçu sur la chaussée un homme à cheval qui arrivait à toutes jambes, je fus assez heureux pour lui annoncer que c'était un bas-officier de hussards envoyé par le duc d'Enghien, qui, s'étant heureusement tiré de l'échaffourée de la veille, l'informait des détails de sa retraite et de sa position actuelle. Le moment où S.A.S., très-attendrie, annonça à l'armée au bivouac que ses inquiétudes sur le sort de son petit-fils étaient cessées ne peut se peindre; l'enthousiasme fut général; et les cris de *vive Condé! vive d'Enghien!* qui se firent entendre d'un bout de la ligne à l'autre, témoignèrent au prince que son bonheur était partagé comme l'avaient été ses alarmes (1).

---

(1) Cette tendresse si sincère, et j'ose dire, si naïve, devient d'autant plus touchante, que l'aïeul n'en saisissait pas moins toutes les circonstances d'avancer son petit-fils sur les routes de la gloire. La chute

Le retraite de notre droite nous obligeant de prendre, le 28, une position plus en arrière, le général autrichien baron de Frœhlich, qui commandait dans le Brisgaw et qui nous avait rejoint dans la soirée, indiqua celle que nous devions occuper; en conséquence, le quar-

---

d'une tête si précieuse fut donc pour le prince de Condé le coup le plus accablant. La lettre que je joins ici ne donnera qu'une faible idée de la douleur qui déchira une âme véritablement magnanime.

A Wamtcad, ce 11 août 1804.

« J'étais bien sûr, mon cher d'Ecquevilly, que vous »partageriez l'horrible douleur que j'ai éprouvée, que »j'éprouve encore à tout moment, et que j'éprouverai »toute ma vie, du crime atroce qui me prive à jamais »de ce qui m'était si cher. Je ne sais comment l'excès »de mon malheur (car il est au comble) ne m'a pas »fait suivre de près ce tendre et précieux objet de »toutes mes affections; mais ma triste santé a résisté »malheureusement à cette cruelle plaie de mon cœur; »j'espère, au reste, que ma douloureuse existence en »sera fort abrégée, mais le peu de force que mon âge »me laisse encore sera toujours au service de mon »Roi; vous connaissez, mon cher d'Ecquevilly, toute »mon amitié pour vous.

»*Signé* L. B.

»Je suis bien sensible à l'intérêt de M^me^ d'Ecquevilly, »et je vous prie de lui présenter mes hommages. »

tier-général partit de Schuttern à une heure du matin, et l'armée s'étant repliée, sa droite fut placée à l'entrée de la gorge de Lahr, sa gauche se prolongeant jusqu'à Nonenwihr et Wittenwihr, sur les bords du Rhin.

Le prince de Condé ayant supplié le Roi de se porter un peu en arrière, S. M. occupa Herbolsheim, et le quartier-général de S. A. S. fut établi à Kuppenheim, à une grande lieue en arrière du bivouac de ses troupes; car tous les effets de campement ayant été envoyés sur les derrières, elles n'avaient cessé de bivouaquer depuis le jour de leur départ de Riegel. A peine étions-nous entrés à Kuppenheim, vers deux heures après midi, que des avis multipliés annoncèrent que les ennemis marchaient et paraissaient vouloir nous attaquer; nous remontâmes à cheval sur-le-champ; nous nous portâmes sur le terrain du bivouac, et nous ne tardâmes pas à y apprendre que cette alerte avait été donnée par des paysans, effrayés de quelques patrouilles d'hussards qu'ils avaient vus dans l'éloignement.

Le prince de Condé ayant demandé au général autrichien que le duc d'Enghien le rejoignît avec les troupes qu'il avait à ses ordres, il accéda, le 29, au désir de S. A. S., la priant

seulement de laisser réunis au comte de Giulay, dans la vallée dont la défense était si importante, le régiment de Hohenlohe et un escadron du régiment de Baschy, sous les ordres du comte de Bethizy; en conséquence, un ordre fut envoyé au duc d'Enghien de rejoindre l'armée le lendemain matin.

Le général Frœhlich nous demanda trois cents hommes d'infanterie et deux cent cinquante chevaux qui devaient être joints à un escadron des cuirassiers de Charles de Lorraine et à deux pièces d'artillerie légère pour faire, sous les ordres de M. de Mercantin, lieutenant-colonel de ce régiment, une reconnaissance de la position de l'ennemi, qui n'était pas exactement connue. Nous avions envoyé le matin deux cents hommes à Friesenheim pour protéger l'enlèvement d'un magasin d'avoine qui s'y trouvait, et dont, faute de voitures, il ne put être ramené que quatre cents sacs. M. de Mercantin s'étant porté en avant de Friesenheim, avait reconnu que l'ennemi occupant Niedershoffen, sur la chaussée d'Offenbourg, paraissait avoir ses principales forces à Schutterwald et dans les bois qui l'environnent. Son objet une fois rempli, il s'était retiré sans qu'il y eût aucun engagement.

Les ennemis, qui s'étaient avancés jusqu'à Schuttern et Friesenheim, poussèrent des postes avancés jusqu'au-delà de ce dernier village. L'avant-garde étant arrivée vers neuf heures, occupa aussitôt les avant-postes, et les hussards de Carneville étant à peine arrivés au point qui leur avait été indiqué vis-à-vis Friesenheim, le major Delamare, qui les commandait, officier aussi valeureux que digne d'éloges sous tous les rapports (1), ayant aperçu une colonne de cavalerie qui s'avançait sur la chaussée, se décida sur-le-champ à la charger, ce qu'il fit avec tant de succès qu'il tua une vingtaine d'hommes, prit quinze chevaux, et chassa les républicains jusqu'au-delà de Friesenheim. Sa perte se borna à trois hussards et cinq chevaux. Il y eut beaucoup de tiraillerie sur le front de la ligne, quelques coups de canon tirés de part et d'autre, et les ennemis se retirèrent. Il parut qu'ils n'avaient eu d'autre objet en fesant ce mouvement en avant, que de s'emparer du reste du magasin de Friesenheim et de piller la riche abbaye de Schuttern.

Le Roi, qui d'Herbolsheim était venu occuper Mahlberg, près Kuppenheim, étant arrivé à la tête des troupes dans le moment où elles se

(1) Aujourd'hui commandant à Cherbourg.

trouvaient en bataille pendant la canonnade, elles exprimèrent par des cris multipliés de *vive le Roi!* la satisfaction que sa présence leur causait; et S. M. daigna leur témoigner la sienne avec cette bonté et cette grâce qui lui sont propres. M. de Frœhlich ayant appris dans la soirée que le comte de Staray, attaqué par des forces supérieures, avait été replié sur Bühl, pensa que nous devions reculer notre position et en prendre une en arrière de Kentzingen et de la rivière d'Eltz, où nous serions à portée de couvrir Fribourg, nos forces étant plus concentrées et ayant devant nous une rivière qui n'était guéable nulle part, et que l'abondance de pluie depuis quelques jours avait rendue extrêmement forte. En conséquence, l'ordre fut donné de mettre l'armée en mouvement à une heure après minuit.

Les colonnes s'étant mises en marche le 1er de juillet à une heure du matin, le Roi et les princes marchèrent entre les deux bataillons nobles; les troupes occupèrent des cantonnemens derrière l'Eltz, et le quartier-général fut établi à Riegel.

Nous apprîmes dans la journée que les républicains ayant voulu pénétrer dans la vallée de la Kentzig, avaient été repoussés par le comte de Giulay, et que nos régimens de Baschy et

d Hohenlohe s'étaient conduits avec la plus grande distinction; le premier avait particulièrement donné une preuve d'intrépidité : cinquante hussards, sous les ordres du comte Auguste d'Auteuil, ayant mis pied à terre pour abattre à coups de sabre une palissade qui fermait l'entrée d'un village où le reste de l'escadron à cheval avait fait une charge qui avait eu le plus grand succès, il en avait coûté quelques hussards et quinze chevaux, mais ils en avaient tué un bien plus grand nombre et repoussé l'ennemi à plus d'une lieue.

Tout fut parfaitement tranquille le 2, et les patrouilles rapportèrent que l'ennemi n'avait fait aucun mouvement. M. de Frœhlich désirant connaître sa position, nous demanda trois cents chevaux pour faire le lendemain matin une reconnaissance. Le commandement de ce détachement fut donné au comte Etienne de Damas.

Le général Frœhlich, qui avait fait mettre à l'ordre l'éloge du corps de Condé, pria S. A. S. de faire connaître à ses troupes l'opinion avantageuse qu'il avait prise d'elles; elle donna en conséquence à l'ordre du 3 ce qui suit :

« C'est avec le plus grand plaisir que Mon» seigneur remplit les intentions de M. le feld» maréchal-lieutenant baron de Frœhlich, qui » lui a envoyé ce matin M. le général-ma,or

» baron de Klinglin, pour le prier de sa part de » faire connaître à son armée toute sa satisfac- » tion du zèle, de l'énergie, et de l'extrême va- » leur qu'elle a témoignée en toute occasion et » surtout, depuis huit jours, en soutenant avec » le plus grand courage les plus excessives fa- » tigues et les attaques des ennemis, tant à Of- » fenbourg, que l'avant-garde a défendu avec » tant d'opiniâtreté, qu'à Friesenheim et à Bi- » berach, où les régimens de Hohenlohe, de » Carneville et de Baschy se sont distingués d'une » manière si heureuse et si brillante. »

Le comte Étienne de Damas, de retour de la reconnaissance qu'il avait été chargé de faire, rapporta que s'étant avancé jusqu'à Mahlberg, ses éclaireurs avaient rencontré ceux de l'ennemi entre ce village et celui de Kuppenheim, où, d'après les renseignemens qu'il avait pu prendre, il avait lieu de croire qu'il pouvait y avoir sept à huit cents hommes. Son détachement de gauche s'était porté jusqu'à Kappel, où les républicains lui avaient paru être en petit nombre; d'ailleurs, toute cette partie voisine du Rhin était tellement inondée qu'elle devenait impraticable.

M. de Frœhlich ayant été informé le 4 que les républicains s'étaient emparés du poste important du Knibis, où on arrive par la vallée d'Op-

penau, qu'ils avaient trouvée sans défense, les troupes de l'Empire l'ayant abandonnée avec la même faiblesse que Kehl, ce général pensa qu'il était de la plus grande importance de porter un corps de troupes à Villingen pour empêcher les progrès de l'ennemi et pour lui ôter les moyens de couper toute retraite à celles qui devaient rester dans le Brisgaw; il donna ordre en conséquence au prince de Condé de partir à cinq heures après midi avec les corps d'infanterie et de cavalerie noble et la brigade de Dauphin, pour coucher à Waldkirch et se rendre le lendemain, par une marche forcée, à Villingen. Le duc d'Enghien, avec son avant-garde, la brigade d'Etienne Damas, et les régimens de Bardonnenche et de Damas infanterie, fut destiné à rester avec M. de Frœhlich, qui maintint sa position derrière l'Eltz.

M. de Salgues, maréchal-de-camp, avait été détaché dans la gorge d'Ettenheim-Munster avec les régimens de Montesson et de Roquefeuille, et avec un détachement de chasseurs à cheval. Le Roi et les princes marchèrent à la tête de la colonne, qui partit à cinq heures, et nous arrivâmes à Waldkirch à onze heures du soir. L'infanterie fut logée dans la ville, à la porte de laquelle la cavalerie bivouaqua.

Le prince de Condé ayant jugé qu'il était instant d'arrêter et de prévenir la maraude qui commençait à s'introduire dans son armée, fit publier l'ordre suivant:

« Il est défendu, sous peine de la vie, à tout » soldat, cavalier, hussard, dragon, chasseur, » vivandier, valet et autres tenant à l'armée de » Condé, de s'écarter sans permission par écrit » du corps auquel ils appartiennent; d'enlever » de force aux habitans aucun objet, de ma- » rauder, de commettre des désordres et des » excès de quelque nature qu'ils puissent être, » la prévôté ayant ordre d'arrêter tous ceux qui » pourraient être en contravention dudit ordre, » et de les faire exécuter sans aucune forme de » procès. »

L'armée partit le 5 à quatre heures du matin, précédée par une avant-garde que formaient un escadron de cuirassiers autrichiens, deux cents de nos dragons, et des compagnies françaises et suisses sous les ordres du général-major autrichien baron de Klinglin. La marche fut extrêmement pénible, tant à cause de la longueur des onze lieues que par les montagnes escarpées que nous eûmes à franchir dans la vallée de Simonswald. Il y eut une halte d'environ trois heures à Furstenvang, mauvais village, où l'on

put à peine trouver des œufs pour le dîner du Roi, qui fit à cheval, à la tête de l'infanterie noble, cette longue marche qu'une chaleur extrême rendit très-fatigante pour lui, et qui l'était particulièrement pour nous, à raison de notre sollicitude pour un monarque, objet de tant d'amour et de respect.

L'armée s'étant remise en marche à cinq heures, n'arriva à Villingen qu'à onze heures du soir, excédée de fatigue. Le quartier-général fut établi dans cette ville, où l'infanterie logea, tandis que la cavalerie bivouaqua en avant.

Nous apprîmes le 6 que l'ennemi s'était emparé de Freüdenstadtt, petit fort en-deçà du Knibis, défendant l'entrée du pays de Wurtemberg. La terreur était généralement répandue dans cette partie, et la marche des républicains, en très-grand nombre et sur différens points, était annoncée dans toutes les villes et villages, où le tocsin sonnait. Nous étions cependant informés que l'ennemi ne cherchait point encore à pénétrer plus avant, ayant de l'inquiétude sur ses derrières menacés par l'archiduc Charles, arrivé en personne à Rastadt, et amenant avec lui des forces considérables; mais la malveillance répandait les bruits les plus alarmans, et les émissaires des jacobins, à la tête desquels

était un ancien capitaine au régiment d'Orléans cavalerie, ne négligeaient rien pour attirer celle de tous les gens du pays sur l'armée de Condé; ils nous précédaient dans notre marche, en publiant et fesant insérer dans les feuilles publiques qu'elle pillait, dévastait tous les lieux où elle passait; qu'elle avait lâchement abandonné le Brisgaw, et autres absurdités de cette espèce; mais le peuple, toujours crédule, y ajoutait foi, et ceux qui s'écartaient de l'armée ou voyageaient individuellement couraient les plus grands risques. Plusieurs officiers et soldats avaient déjà été les victimes des infâmes calomnies dirigées contre nous, ayant été insultés, frappés et même massacrés.

L'armée conserva la même position ; l'infanterie cantonnée à Villingen, et la cavalerie bivouaquée.

Les effets de campement étant arrivés le 7, l'armée campa à une demi-lieue en avant de la ville, ayant sa droite appuyée de quelques troupes autrichiennes, que commandait le baron de Klinglin, qui avait ordre de se concerter avec le prince de Condé sur les opérations ultérieures que pourraient exiger les circonstances. Nous apprîmes que l'ennemi ayant tenté d'attaquer M. de Frœhlich dans

sa position de Kentsingen, avait été repoussé avec une perte assez considérable, et que nos hussards de Carneville s'étaient encore particulièrement distingués dans cette affaire, où ils avaient perdu quinze hommes et dix chevaux. Le régiment de Damas infanterie avait aussi perdu quelques hommes et un officier nommé Barthélemy, qui, étant resté blessé sur le champ de bataille, était tombé entre les mains des républicains.

Le prince de Condé reçut le 8 des nouvelles de l'archiduc, dont le quartier-général était à Münkensturm, près Rastadt, où il attendait la réunion de ses forces pour se porter en avant et attaquer.

Quelques petits renforts de troupes autrichiennes nous arrivèrent le 9, et il s'y joignit un assez grand nombre de chasseurs et de paysans des montagnes, qui avaient pris les armes, sur une proclamation que l'archiduc avait publiée pour les y inviter.

Le comte de la Tour en fesant, le 10, part au prince de Condé de l'espérance qu'il avait de voir sous peu de jours quelque changement heureux dans notre position, rendit hommage à la valeur de ses troupes, dans une lettre dont l'extrait suivant fut mis à l'ordre.

Beyertheim, le 8 juillet.

« C'est avec une très-grande satisfaction que » je fais mon compliment à S. A. S. sur la valeur » distinguée avec laquelle ses troupes ont com- » battu. Je n'en attendais pas moins des braves » et respectables émigrés à la tête desquels est » S. A. S.; et malgré l'acharnement et la bassesse » avec lesquels certaines gens ont cherché à les » déprimer, il n'y a qu'une voix sur la bravoure » dont son armée vient de donner de nouvelles » preuves, et toute l'armée autrichienne rend » hommage à la valeur et à la constance rigou- » reuse qu'elle a témoignée dans les différentes » attaques qui viennent d'avoir lieu. »

Un ordre que le prince de Condé avait donné le 11, pour que les corps de cavalerie noble allassent, ainsi que tous les autres, dans la plus grande règle, à l'abreuvoir, ayant éprouvé quelques difficultés dans son éxécution, S. A. S. se rendit elle-même au camp; une section du second régiment noble s'étant permise des représentations, Monseigneur m'ordonna de congédier ceux qui lui avaient adressé la parole, en donnant connaissance à l'armée de cet acte d'insubordination, et de la punition qui l'avait suivie. Je lui proposai, en conséquence,

l'ordre ci-après, qu'il approuva et qui reçut sa prompte éxécution.

« Quatre cavaliers nobles du second régi-» ment s'étant permis de désobéir à leurs of-» ficiers, d'adresser même à Monseigneur des » réclamations publiques et de tenir des pro-» pos trop animés, tendant à l'indiscipline et à » l'insubordination, S.A.S. a ordonné qu'ils re-» cevraient des passeports pour s'éloigner de » l'armée, où ils ne peuvent jamais espérer de » servir dans aucun corps.

» Sa Majesté a, de plus, ordonné que ces » quatre cavaliers nobles soient rayés du con-» trôle des gardes-du-corps, où ils servaient » précédemment, et dans lequel ils ne seraient » jamais susceptibles de servir. »

« C'est avec peine que Monseigneur se voit » forcé d'ordonner une punition aussi rigou-» reuse que celle de quitter l'armée, dans des » circonstances telles que celles où nous nous » trouvons; mais il prévient que ces mêmes » circonstances lui font une loi de continuer » de maintenir avec la plus grande exactitude » la discipline et la subordination, qu'il est si » nécessaire d'unir à la valeur pour assurer des » succès. »

On apprit, le 12, que l'ennemi ayant en-

voyé quelques patrouilles jusqu'à Horb, elles y avaient enlevé deux mille sacs d'un magasin d'avoine considérable qu'y avaient les Autrichiens; mais quelques troupes des cercles y ayant marché, les patrouilles républicaines s'étaient retirées, et le reste du magasin avait été sauvé.

Le général Frœhlich ayant envoyé, le 13, ordre à M. de Klinglin de porter à Sultz un détachement, dont deux escadrons du corps de Condé devaient faire partie, les chevaliers de la Couronne se mirent en marche pour se rendre à cette destination, dont l'objet paraissait être de faire des démonstrations sur le flanc droit de l'ennemi, ainsi qu'il était prescrit par l'archiduc à M. de Frœhlich d'en faire dans le Brisgaw, ce qui semblait annoncer un projet d'attaque très-prochaine.

L'espoir que nous avions eu des succès de l'archiduc ne fut pas de longue durée; nous apprîmes, le 14, qu'il avait été attaqué la veille du jour où il avait compté attaquer lui-même, et que des forces très-supérieures l'avaient obligé de se replier sur Pfortzheim où il avait appuyé son aile gauche, la droite l'étant à Philisbourg.

Le comte de Giulay et le comte de Bethizy,

qui depuis huit jours défendaient avec le plus grand succès la vallée de Kentzig vers Haslach, s'étaient vus enfin accablés par le nombre et tournés par leur droite. Les Souabes qui la couvraient ayant encore fui sans tirer un coup de fusil, ces braves troupes autrichiennes, et de l'armée de Condé, furent forcées, par la supériorité de l'ennemi, de se mettre en retraite pour se replier sur nous.

Nous apprîmes en même-temps que la position que le comte de Watersleben avait prise sur la Lahn, avec le corps d'armée dont l'archiduc lui avait laissé le commandement, avait été forcée, et qu'il se retirait sur Francfort, que l'infériorité de ses forces ne devait pas lui permettre de défendre. Toutes ces nouvelles désastreuses augmentant encore l'inquiétude qu'avait depuis plusieurs jours le prince de Condé de voir le Roi partager le danger de cette position, il céda aux instances que lui fesaient quelques entours de S. M. et particulièrement N...., ne dissimulant pas la frayeur dont il était frappé : le prince supplia le Roi, qui témoignait une grande répugnance à s'éloigner de l'armée, de vouloir bien prendre un parti que lui prescrivaient la prudence et les alarmes de ses fidèles sujets. S. M. consentit à satisfaire les

désirs du prince de Condé, qui sentait les inconvéniens de cette démarche, mais qui craignait la responsabilité des événemens fâcheux dont nous étions menacés.

Le Roi partit à onze heures du soir accompagné du comte d'Avaray, du duc de Grammont, et du duc de Fleury. Le reste de la suite se mit en route à différentes heures de la nuit, et dirigea, ainsi que le Roi, sa marche sur Augsbourg.

Les chevaliers de la Couronne qui avaient été postés le 15 à Sultz et Rothweil, rentrèrent au camp dans la nuit sans avoir vu l'ennemi : ils avaient, ainsi que le détachement autrichien dont ils fesaient partie, reçu l'ordre de la retraite dès que les républicains feraient quelque progrès.

Le Roi ayant voulu témoigner à l'armée le regret qu'il avait de s'éloigner d'elle, l'exprima dans la lettre suivante qui fut mise à l'ordre.

Par ordre exprès du Roi.

« Lorsque je suis venu avec tant d'empres-
» sement me réunir à vous, dans l'espoir de dé-
» livrer mes malheureux sujets du joug qui les
» opprime, j'étais loin de prévoir que ce mo-
» ment heureux dût être suivi d'une séparation

» déchirante, des motifs impérieux l'exigent » aujourd'hui, mais j'ai besoin de toutes les » forces de mon âme pour m'y déterminer.

» Si quelque chose peut adoucir le sentiment » douloureux que je ne cesserai d'éprouver jus- » qu'au moment où je viendrai rejoindre mes » braves compagnons d'armes, c'est de les lais- » ser entre les mains d'un prince de mon sang » dont le courage, la constance, et le dévoue- » ment lui ont acquis le droit de me représenter, » et auquel je demande comme ami, et ordonne » comme souverain, de continuer à comman- » der, ainsi qu'il l'a fait jusqu'à présent, cette » illustre armée, dont en ce moment même, la » voix de nos amis et celle de nos ennemis at- » testent également l'énergie et la fidélité.

» *Signé* Louis. »

L'ordre que le Roi fit donner à ses équipages, de rester à l'armée, fit présumer qu'il conservait le désir et le projet d'y revenir, si les circonstances le permettaient.

Le progrès qu'avait fait l'ennemi détermina de nouvelles mesures de précaution et de sûreté; on multiplia les patrouilles; plusieurs grand'gardes furent établies en avant de notre position, qui était de nature à être défendue

avec avantage si l'ennemi l'attaquait; mais rien n'annonçait jusqu'alors qu'il eût ce projet, d'autant que nos forces touchaient au moment de s'augmenter par l'arrivée du duc d'Enghien avec son avant-garde et par quelques troupes autrichiennes sous les ordres du général Frœhlich, qui, ayant conservé sa position en avant de Fribourg, autant qu'il avait été possible, se trouvait forcé de l'abandonner. L'ennemi s'était avancé dans la vallée de la Kentzig jusqu'à Hornberg, et aurait été incessamment en mesure de lui couper toute retraite.

M. de Frœhlich arriva le 16 avec ses troupes, qui campèrent près des nôtres, et le duc d'Enghien occupa, avec celles de l'avant-garde, des villages en avant de notre position : son quartier-général fut placé à Münchenveiler.

Quelques patrouilles républicaines ayant paru le 17 dans la vallée de Simonswald, M. de Frœhlich demanda au prince de Condé cent cinquante chevaux, pour être joints au détachement autrichien qui occupait le débouché de cette vallée. Le vidame de Vassé fut nommé pour le commander.

Les nouvelles reçues le 18 de l'archiduc, qui continuait de se retirer vers le Danube, nous obligeant de reculer encore notre posi-

tion, le départ de l'armée fut ordonné pour midi ; elle gagna Pfora, à une lieue au-delà de Donauschingen, résidence du prince régnant de Furstemberg, qui l'avait, depuis plusieurs jours, abandonné avec toute sa cour.

L'armée ayant bivouaqué le 19 dans les environs de Pfora, où avait été placé le quartier-général du prince de Condé, partit à trois heures du matin pour camper derrière le Danube près de Guttmettingen, quartier-général de S. A. S.

Celui du duc d'Enghien fut établi à Neudingen, en avant de la nouvelle position.

Le détachement aux ordres du vidame de Vassé rentra le 20, au camp. Le duc d'Enghien ayant appris le 21, par une lettre interceptée du général républicain qui était à Villingen, qu'il avait demandé à Donauschingen des subsistances en pain, vin et fourrages, envoya un détachement de hussards pour enlever ce petit convoi, qui fut pris, et qu'il fit distribuer aux troupes de l'avant-garde.

Un soldat du régiment de Damas infanterie ayant été pris en maraude, fut jugé prévôtalement et pendu, conformément à l'ordre précédemment donné à cet égard.

Les ordres de l'archiduc étaient que nous

conservassions la position que nous occupions ; mais la nouvelle que M. de Frœhlich, dont le quartier-général était à Geissingen, à une lieue de celui du prince de Condé, reçut le 22, de la paix que venait de conclure le cercle de Souabe, l'obligea de prendre d'autres mesures. Cette défection des Souabes mettant à découvert une assez grande étendue de terrain, et coupant la ligne entre l'archiduc et nous, M. de Frœhlich jugea qu'il était très-instant de chercher à opérer le plutôt possible notre jonction avec la grande armée impériale, et de prévenir les mouvemens que l'ennemi pourrait faire pour s'y opposer; il envoya, en conséquence, ordre au prince de Condé de partir à six heures du soir avec ses troupes et de les faire bivouaquer près Ach, désigné pour son quartier-général, d'où il devait se rendre en quatre jours à Waldsée, pour y opérer notre réunion avec M. de Frœhlich, qui fesait aussi sa retraite parallèlement à nous : notre corps d'armée formant trois colonnes; celle de gauche, commandée par ce général autrichien; celle du centre par le prince de Condé, et celle de droite par le général Wolf, qui, commandant le Haut-Brisgaw, s'était retiré dans la vallée de Rheinfeld.

L'avant-garde passa la nuit à Engen.

Le prince de Condé ayant été informé le 23, à six heures du matin, qu'un cavalier de Dauphin, qui prenait du trèfle dans un champ, avait été tiré par des paysans et blessé grièvement, eut lieu de craindre qu'à raison des dispositions du pays cet événement n'eût des suites fâcheuses, et il m'envoya au village, où j'avais fait marcher sur-le-champ un détachement de soixante hommes pour dissiper l'attroupement des paysans qui commençait à se former, craignant la vengeance que l'assassinat dont ils venaient de se rendre coupables pouvait nous mettre dans le cas d'exercer. Lorsque j'arrivai ils s'étaient réfugiés dans un bois, d'où ils tiraient quelques coups de fusil sur le détachement; mais ayant fait saisir le schultz (bailli), en le prévenant qu'il répondrait des événemens ultérieurs, il envoya vers ses paysans qui ne tardèrent pas à se calmer, dès qu'ils virent que l'on ne voulait leur faire aucun mal. Cependant, comme il était juste que ce village subît une punition quelconque pour le délit qu'un de ses habitans avait commis, j'exigeai une contribution abondante en pain, vin, foin et avoine, qui fut distribuée aux hommes et aux chevaux. Je fis donner quelqu'argent en indemnité au cavalier

blessé, et nous nous séparâmes fort contens les uns des autres, les habitans n'ayant pas cru en être quittes à si bon marché, et moi ayant craint les suites d'une émeute qui dans le principe avait pris un caractère assez grave.

Le curé m'expliqua le motif de l'acte d'hostilité qui avait été commis contre ce cavalier; il me dit que des émissaires et des écrits avaient précédé notre arrivée; on y annonçait le corps de Condé comme une troupe de brigands qui pillaient et dévastaient tous les lieux par où ils passaient : les habitans étaient prévenus en même temps de s'armer contre tout ce qui en porterait l'uniforme.

L'armée partit d'Ach à sept heures du matin, et alla camper à trois lieues au-delà de Stockach, près la petite ville d'Uberlingen, sur le lac de Constance et en avant du village d'Obingen où l'on établit le quartier-général.

Ce fut là que le prince de Condé reçut la nouvelle de l'attentat commis contre la personne du Roi, dont les détails sont consignés dans la relation suivante qui fut adressée par le duc de Villequier à S. A. S.

« Le Roi ayant quitté l'armée de Condé à Villingen sur la nouvelle des malheurs successivement éprouvés par les Autrichiens, et de la

» retraite générale qui en était la suite, S. M. se » rendit dans le plus grand incognito, accom- » pagnée de trois de ses serviteurs, à Dillingen, » petite ville près du Danube, appartenant à » l'électeur de Trèves; elle comptait s'y arrêter » un moment et se remettre ensuite en route » pour aller chercher un asile en Saxe, et at- » tendre, comme elle l'avait dit en partant à » ses braves compagnons d'armes, des circons- » tances plus heureuses pour venir de nouveau » combattre pour le salut de ses malheureux » sujets.

» Le 19 juillet au soir, le Roi était dans son » auberge, il avait travaillé toute l'après-midi » pour expédier le comte d'Avaray, qu'il char- » geait d'aller préparer plusieurs choses rela- » tives à son voyage, celui-ci venait de quitter » S. M. pour passer dans sa chambre, il était » environ dix heures du soir, le Roi, fatigué » par le travail et la chaleur, s'était mis à la » fenêtre avec le duc de Fleury, il faisait clair » de lune qui ne donnait cependant pas sur la » maison; les lumières qui étaient en arrière » sur la table éclairaient la tête du Roi. Il y » avait à peine un quart d'heure que S. M. s'é- » tait mise à la fenêtre, qu'un coup de carabine » fortement chargée part dans l'obscurité d'une

» arcade voisine, la balle atteint le Roi au som-
» met de la tête, frappe le mur et tombe dans
» la chambre. Au mouvement que fait le Roi le
» duc de Fleury s'écrie, le duc de Grammont
» accourt, le comte d'Avaray revient sur ses
» pas, ils croient leur maître blessé mortelle-
» ment, en le voyant tout couvert de sang : le
» prince courageux leur dit tranquillement :
» *Rassurez-vous, mes amis, ce n'est rien,*
» *rien du tout, vous voyez bien que je suis*
» *resté debout quoique le coup soit à la tête.*

» Il ne se trouvait pas là de chirurgien, celui
» du Roi était encore auprès de Ulm aux équi-
» pages de l'armée; il fallait cependant étan-
» cher le sang, couper les cheveux pour juger
» de la profondeur de la plaie : ce fut là le cruel
» office des trois serviteurs de S. M. qui voyaient
» ruisseler le sang précieux de leur maître dont
» le calme et les discours ne pouvaient dissi-
» per leur juste effroi. Le Roi ne s'était assis
» qu'après quelques minutes ; sa plaie était
» profonde, affreuse, et il ne fallait rien moins
» que le raisonnement, qu'à l'exception du Roi
» chacun avait perdu, pour juger qu'une bles-
» sure mortelle à la tête ne permet pas de mar-
» cher ni d'agir. Un chirurgien de la ville s'é-
» tant présenté, il posa le premier appareil en

» attendant l'arrivée du chirurgien de S. M. qui » arriva à quatre heures après midi le lende- » main, et donna le bulletin suivant, après » avoir levé l'appareil provisoire.

« La balle qui a frappé S. M. a été portée et » dirigée à la partie supérieure de la tête, le pé- » ricrâne a été légèrement offensé; jusqu'à pré- » sent il n'y a point de fièvre; il y a tout lieu de » croire que l'issue n'en sera pas fâcheuse.

» *Signé* COLON, chirurgien du Roi.

» Le 20 juillet 1796. »

» Il est impossible de montrer plus de dou- » ceur, plus d'intérêt pour ses serviteurs éper- » dus que le Roi ne l'a fait dans cette occasion; » l'un d'eux s'étant écrié : *Ah! mon maître,* » *si le misérable eût frappé une demi-ligne* » *plus bas. — Eh bien, mon ami, reprit-il* » *froidement, le Roi de France se nommerait* » *Charles* X. La régence de Dillingen et le com- » mandant militaire se sont parfaitement con- » duits, et ont donné tous leurs soins pour le » service du Roi et la recherche de l'assassin, » que tout porte à faire regarder comme étran- » ger au pays. Le monstre s'est évadé et il est » bien à craindre qu'on ne perde sa trace, il a » pu croire son crime accompli et est sans » doute allé recevoir son salaire. »

Un ordre de M. de Frœhlich détermina le séjour que nous fîmes, le 24, dans la position où nous nous trouvions; ce général nous ayant demandé deux cents chevaux pour renforcer celle qu'il occupait ce jour-là à Mœskirck, un détachement de la brigade d'Etienne-Damas, sous les ordres du comte de Noinville, fut commandé pour ce service.

Le prince de Condé fit mettre à l'ordre l'extrait suivant d'une lettre qu'il reçut du comte d'Avaray.

« Monseigneur peut s'en rapporter à la parole d'un serviteur qui adore son maître, et ne la donnerait pas légèrement en cette occasion. La blessure n'aura aucune suite fâcheuse. »

Au bas de cette lettre était écrit de la main du Roi:

« J'ai passé une bonne nuit, ah! mon cher cousin, quel plaisir cette blessure m'aurait fait à Friesenheim. Adieu, vous connaissez mon amitié pour vous. »

L'armée s'étant mise, le 25, en marche à quatre heures du matin, alla bivouaquer près de Marckdorff, quartier-général du prince de Condé, S. A. S. ayant accédé au désir qu'on lui témoigna de ne pas tendre le camp à raison

du beau temps et du départ annoncé pour le lendemain matin à la pointe du jour.

Une marche de quatre lieues conduisit, le 26, l'armée à un camp placé très-agréablement aux portes de Ravenspurg, jolie petite ville impériale et dominée par la magnifique abbaye de Weingarten, où quarante bénédictins habitant un palais, jouissaient de cinq à six cent mille livres de rente. Le quartier-général fut établi dans cette maison, qui était si vaste, que les princes, avec toute leur suite, les différens états-majors, les valets et chevaux, au nombre de plus de deux cents, s'y trouvèrent bien logés. L'armée, campée dans la plaine sur laquelle plongeait cette belle abbaye et la richesse du pays qui l'environne, présentaient l'aspect le plus agréable que l'on puisse imaginer.

Le séjour que M. de Frœhlich manda au prince de Condé de faire à Weingarten fut très-utile à l'armée, plus fatiguée par l'excessive chaleur qu'elle avait eu à souffrir depuis plusieurs jours, que par la longueur des marches.

Nous partîmes le 28 à sept heures du matin pour aller camper près de Waldsée, où fut établi le quartier-général. Les princes y occupèrent un fort beau château appartenant au

comte de Truchsess : M. de Frœhlich l'avait quitté le matin pour se porter sur Ochsenhausen, où notre colonne devait se réunir le lendemain à la sienne; celle de M. Wolff se dirigeant sur le Tyrol paraissait destinée à renforcer l'armée d'Italie.

Il n'y avait presque pas de jour que les ordres annoncés ou donnés par M. de Frœhlich n'éprouvassent quelque changement; nous reçûmes, le 29, celui de séjourner à Waldsée, et d'envoyer deux détachemens de cent chevaux chacun, l'un pour éclairer nos derrières et pousser des patrouilles sur le chemin de Constance, et l'autre pour se porter à Aulendorff en avant de notre position. Cent dragons des régimens de Clermont-Tonnerre et de Fargues furent commandés pour cette dernière destination, et cent chevaliers de la Couronne envoyés à Altorff, près Weingarten.

Le général Frœhlich ayant conçu quelques inquiétudes sur les Souabes, qui pouvaient faire un usage dangereux des armes qu'ils avaient encore, décida de les leur faire enlever. En conséquence, il marcha avec des troupes et du canon à Biberach, où ils étaient au nombre de quatre mille, et les ayant fait entourer, il leur ordonna de mettre bas les armes,

ce qu'ils firent sans la moindre résistance. Le régiment d'Hohenlohe avec celui de Baschy, toujours aux ordres du comte de Giulay, et qui se trouvaient dans les environs, furent employés aussi à cette expédition. Le dernier se trouva particulièrement chargé d'enlever l'artillerie qui consistait en quinze canons et deux obusiers.

Nous apprîmes avec beaucoup de regret que nos équipages, qui successivement avaient été portés à Schwabenmunchen, puis à Augsbourg, avaient reçu l'ordre de se rendre dans les environs de Saltzbourg, ce qui les éloignait de plus de quatre-vingts lieues de l'armée, et nous donnait la certitude d'en être privés pendant le reste de la campagne.

L'ordre de partir dans la journée du 30 pour aller à Wurtzach, arriva au prince de Condé à quatre heures du matin. La marche n'étant que de trois petites lieues, l'armée ne se mit en mouvement qu'après midi, pour se rendre à sa nouvelle destination; elle campa autour de la petite ville de Wurtzach, où les princes occupèrent encore un fort beau château appartenant au comte de Truchsess, cousin de celui qui les avait logés à Waldsée. Le lendemain l'armée séjourna.

L'infanterie partit le 1er août à quatre heures du matin et la cavalerie à sept, pour aller camper près de Memmingen, quartier-général.

La brigade d'Etienne de Damas fut détachée à quatre lieues en avant à Ochsenhausen, où le détachement commandé par le comte de Noinville la rejoignit.

Le duc d'Enghien occupa avec l'avant-garde Leutkerich et Wurtzach. S. A. S. fit mettre à l'ordre la réponse ci-jointe, qu'elle reçut du Roi, à la lettre par laquelle elle lui avait témoigné toute la sensibilité qu'avait éprouvée l'armée en apprenant l'horrible attentat commis contre sa personne.

« Je vous dirai, mon cousin, que ma bles-
» sure suit avec rapidité la marche ordinaire,
» et je ne crois pas que la guérison en soit
» longue; dites de ma part à mes braves et
» fidèles compagnons d'armes que je suis aussi
» touché que peu surpris du sentiment qu'ils
» ont éprouvé en apprenant mon accident;
» que dans tous les temps, dans tous les lieux,
» dans toutes les circonstances, ils auront en
» moi un père dont le bonheur serait de par-
» tager leurs peines, s'il ne pouvait les adoucir. »

Le quartier-général de M. de Frœhlich était le 2 à Pfuol, près d'Ulm, et il annonça au

prince de Condé qu'ils conserveraient l'un et l'autre leur position respective, jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres de l'archiduc, qui était en avant de Guntzbourg, de l'autre côté du Danube.

Le prince de Condé reçut, le 4, une lettre de M. de Frœhlich, qui lui marquait que d'après les ordres qui lui parvenaient de l'archiduc, S.A.S. devait donner mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux, pour être réunis à un bataillon autrichien sous le commandement du baron de Klinglin, qui était chargé de couvrir avec ces troupes l'entrée des gorges du Tyrol, dans la partie de Kempten. Cette destination d'une partie de son corps ayant fait craindre qu'elle ne fût réservée ultérieurement à la totalité, et la regardant avec raison comme devant lui être très-nuisible sous tous les rapports, il écrivit à l'archiduc, pour le prier instamment de ne point isoler son corps de l'armée impériale, à laquelle il désirait au contraire avec ardeur d'être réuni. Le comte de la Laurencie, aide-major-général de l'infanterie, eut commission de porter cette lettre à Nordlingen, où l'archiduc avait transporté son quartier-général, que celui de M. de Frœhlich remplaçait à Guntzbourg.

Le duc d'Enghien manda le 5 au prince de Condé qu'une des patrouilles qu'il avait poussées vers Waldsée en avait rencontré une de l'ennemi; qu'il y avait eu entre elles un petit engagement; qu'un hussard de Carneville avait été blessé, et que les nôtres avaient fait prisonnier un chasseur à cheval, d'après le rapport duquel (qui se trouvait d'accord avec celui des paysans) l'ennemi avait dans cette partie quatre ou cinq bataillons et deux cents chevaux. Ce même prisonnier assura que le chevalier de Montchal, officier au régiment de Baschy, qui avait été laissé pour mort près de Kehl, ne l'était point; que, transféré à Strasbourg, il y était en convalescence des blessures graves qu'il avait reçues à cette affaire.

Le baron de Klinglin étant arrivé le 6 avec un bataillon du régiment de Bender pour se porter vers Kempten, cette troupe fut employée en passant au désarmement de la ville de Memmingen, dont le prince de Condé avait refusé de se charger. Les habitans nous avaient si bien accueillis à tous égards, qu'il eût été désagréable de contribuer à une mesure qui, quoique fort sage en elle-même, n'en était pas moins affligeante et humiliante pour eux. On

enleva de l'arsenal dix-huit bouches à feu et quelques milliers de fusils.

Le comte de la Laurencie revint le 7 du quartier-général de l'archiduc, et dissipa entièrement la crainte que nous avions eu d'être envoyés en Tyrol; il rapporta au prince de Condé les assurances positives, tant verbales que par écrit, de l'archiduc, qu'il ne pensait pas à cette destination, et que son désir et son projet étaient, au contraire, de réunir les différens corps de S. A. S. qui se trouvaient séparés pour le moment, et de rapprocher de l'armée impériale la totalité de celui qui était sous ses ordres.

Les trois cents chevaux qui avaient été demandés pour être mis sous les ordres du baron de Klinglin, et fournis par les régimens Dauphin, de Clermont-Tonnerre et de Fargues, partirent pour se rendre à Isny, vers Kempten.

Le départ des mille hommes fut différé jusqu'au moment où nous quitterions la position que nous occupions.

S. A. S. ayant appris que les républicains avaient paru à Ulm, fit partir un détachement de cent cinquante chevaliers de la Couronne pour Illerdingen, à trois lieues de cette ville,

avec ordre de pousser des patrouilles dans ses environs, et d'observer les mouvemens de l'ennemi.

Les patrouilles républicaines et celles du duc d'Enghien s'étant rencontrées près Wurzach, il y eut entre elles un petit engagement insignifiant.

Les agens et émissaires de la république ne négligeaient aucun des moyens qu'ils croyaient capables de contribuer à la désorganisation d'un corps tel que celui du prince de Condé, qui, quoique peu redoutable par sa force réelle, l'était cependant par la fermeté et la pureté des principes qui l'animaient, et qui lui inspiraient une valeur dont les troupes républicaines avaient souvent éprouvé l'effet. Ces émissaires firent répandre parmi nos soldats des billets, dans lesquels on leur promettait non-seulement une amnistie entière, mais encore la restitution de leurs biens et tous les avantages les plus propres à séduire cette espèce d'hommes. Ces billets avaient déjà excité quelque désertion; mais celle de trois bas-officiers du régiment de Baschy, partis la veille, et qui jouissaient de la confiance la plus particulière de tout le corps, ne put laisser aucun doute sur l'influence d'un moyen de séduc-

tion d'autant plus fâcheux, que dans la petite affaire engagée entre les tirailleurs, vingt hussards de ce régiment étaient passés à l'ennemi.

Il commençait à montrer des forces qui pouvaient faire présumer que son projet était de nous attaquer dans la position que nous occupions, et que nous avions ordre de maintenir tant que nous ne serions pas obligés, par des forces supérieures, de la quitter. Il y eut le 8 une nouvelle rencontre des avant-postes respectifs, où vingt-cinq hussards de Baschy chargèrent vigoureusement cinquante chasseurs à cheval républicains, qu'ils repoussèrent, en ayant fait trois prisonniers et tué quelques-uns. Ils perdirent aussi trois hommes; et M. de Sully, major de ce régiment, s'étant mis à la tête de ce détachement, fut blessé d'un coup de sabre à la tête.

Le comte de Vioménil, qui s'était replié avec sa brigade, d'Ochsenhausen sur Berckeim, était également harcelé par l'ennemi, qui lui avait enlevé une patrouille de cinq hommes.

Le prince de Condé ayant appris, par les différentes reconnaissances qu'il fit faire, et par les rapports des espions et des gens du pays, que l'ennemi, fort de huit à dix mille hommes, fesait marcher des colonnes qui pa-

raissaient dirigées sur nos flancs très-découverts, puisque nous étions à dix lieues, par notre droite, de M. de Frœhlich, et à plus encore, par notre gauche, de M. de Wolff, qui occupant Bregentz couvrait le Tyrol, S. A. S. jugea que son corps, réduit à quatre mille hommes, par les divers détachemens qui en avaient été tirés, devenait insuffisant pour tenir avec avantage une position aussi étendue, la retraite, en conséquence, fut ordonnée pour huit heures du soir. La colonne des équipages se mit en mouvement à quatre heures après midi, et celles des troupes partirent à l'heure indiquée pour se porter sur Mindelheim, dont la position avait été prescrite par M. de Frœhlich, si nous étions dans le cas de quitter celle de Memmingen. Les mille hommes d'infanterie destinés à être aux ordres de M. de Klinglin, partirent pour le joindre vers Kempten.

Les troupes arrivèrent le 9, à quatre heures du matin, sur le terrain de leur camp en avant de Mindelheim, où fut placé le quartier-général. Le duc d'Enghien, qui avait fait sa retraite deux heures après celle de l'armée, occupa Erckeim avec son avant-garde. La brigade d'Etienne de Damas fut placée à Ober-Guntzbourg et Sun-

theim, pour observer l'intervalle entre la position de Kempten et la nôtre.

Le détachement des chevaliers de la Couronne envoyé vers Ulm rentra au camp sans avoir rien découvert ni appris d'aucun mouvement ultérieur de l'ennemi dans cette partie.

D'après une autorisation de l'archiduc envoyée au prince de Condé, S. A. S. fit prendre possession, pour l'usage de son corps, d'une quantité considérable de voitures chargées d'effets de campement, de quelques dépôts d'armes, et de ce que l'on put trouver de chevaux appartenant à l'armée souabe, dont le nombre s'éleva environ à cent quatre-vingts : ces différens objets se trouvaient rassemblés à Mindelheim.

Nous apprîmes qu'un cavalier noble (M. d'Hennezel), et un chevalier de la Couronne (M. de Janson), qui avaient été en ordonnance, étaient tombés entre les mains des républicains, comme ils rentraient à Memmingen, sans avoir été informés du départ de l'armée.

Un officier autrichien, envoyé par l'archiduc, annonça au prince de Condé que M. de Frœhlich avait ordre de venir prendre sa position, ce qui permettrait à S. A. S. d'occuper celle de Guntzbourg et de se rapprocher du corps de

l'armée impériale, ainsi qu'il en avait depuis long-temps le désir.

L'ennemi, qui avait occupé Memmingen dès le 9 au matin, se borna le 10 à en éclairer les dehors par quelques patrouilles.

Le prince de Condé reçut une lettre de M. de Frœhlich, qui lui annonçait qu'il arrivait ce jour-là même avec quelques bataillons et cinq divisions de cavalerie à Graunbach, distant de quatre lieues de Mindelheim, et que le lendemain, par une opération combinée dont il lui enverrait les détails, nous nous porterions sur Memmingen, dont il était essentiel de reprendre la position.

Nous fîmes, le 11, une nouvelle épreuve de l'instabilité des plans des Autrichiens. M. de Frœhlich manda au prince de Condé que, d'après les ordres qu'il recevait de l'archiduc, il était obligé de retourner vers Guntzbourg pour prendre une nouvelle position, qui paraissait être combinée avec un mouvement que venait de faire ce prince, et qui annonçait de sa part le projet d'une attaque. Nous dûmes donc renoncer, au moins pour le moment, à l'espoir que nous avions eu de faire quelques pas en avant. L'intervalle qui nous séparait de Guntzbourg, où M. de Frœhlich se trouvait,

étant trop considérable, le prince de Condé jugea qu'il était nécessaire de faire occuper un poste intermédiaire. Un détachement de cent chevaux de la cavalerie noble fut porté en conséquence à Luppenhausen.

L'ennemi, qui avait paru se retirer la veille sur l'avis qu'il avait sans doute eu de la marche de M. de Frœhlich, et qui eut également celui de son mouvement rétrograde, se présenta en force devant la position du duc d'Enghien, qui, joignant la prudence de Turenne à l'audacieuse valeur de son illustre aïeul, n'opposa de résistance que celle qu'il crut nécessaire pour protéger la retraite de son corps, que le prince de Condé lui avait ordonné de faire sur notre camp, où il s'était rendu lui-même, et qui avait été détendu au premier coup de canon de l'avant-garde, ainsi qu'il avait été ordonné d'avance. L'ennemi ne tarda pas de venir occuper le village d'Ober-Kamlach, qui n'était qu'à un quart de lieue de notre position.

La situation dans laquelle nous nous trouvions devenait extrêmement critique, d'autant que nous venions d'apprendre que M. de Wolff avait été forcé d'abandonner le poste important de Bregentz, et que M. de Klinglin avait également quitté celui de Kempten, ce qui mettait

nôtre gauche absolument à découvert. Nous étions donc sans espoir d'aucun secours puisque le corps autrichien le moins éloigné de nous l'était de dix lieues. L'armée, affaiblie de trois mille hommes par les différens détachemens, se trouvait dans l'impossibilité absolue de défendre avec d'aussi faibles moyens une position qui allait être attaquée par douze ou quatorze mille hommes.

Le prince de Condé désirant réunir les avis de ceux à qui il accordait sa confiance, les rassembla, et la discussion s'établit sur le parti qu'il y avait à prendre pour mettre fin à la crise dans laquelle nous nous trouvions, et que nous devions au système que les Autrichiens avaient adopté depuis le commencement de la guerre, de nous placer constamment dans les positions les plus hasardeuses, et de nous livrer à nos propres forces. Notre existence et nos succès excitèrent-ils la jalousie de quelques individus, au point qu'ils désirassent nous voir anéantis.

L'impossibilité de défendre notre position étant bien reconnue, il n'y avait de choix qu'entre deux partis : celui de la retraite pendant la nuit, ou celui d'une attaque très-vive de notre part, qui, à la faveur de l'obscurité, pourrait nous faire présumer plus nombreux que nous ne

l'étions réellement. Ce dernier avis prévalut, et nous parut d'autant plus nécessaire à adopter que les instructions de l'archiduc au prince de Condé, portant qu'il ne devait abandonner la position qu'il occupait qu'à la dernière extrémité, il importait à sa gloire et à celle de l'armée de faire céder dans cette circonstance toute mesure de prudence à une considération aussi majeure que celle de soutenir une réputation déjà acquise, et que des envieux s'efforçaient néanmoins d'entacher par leurs mauvais propos.

L'attaque fut donc résolue, et il fut convenu que les colonnes se mettraient en mouvement à une heure après minuit, les deux bataillons nobles en formant chacun une, destinées à entrer sur deux points différens dans le village d'Ober-Kamlach, et le duc d'Enghien devant se porter avec son avant-garde sur celui d'Unter-Kamlach; le comte de Vioménil, avec les compagnies française et suisse et la brigade d'Étienne de Damas, fut chargé de l'attaque de la gauche. S. A. S. m'ordonna de disposer sur deux colonnes la cavalerie qui, devant se réunir en cas de succès, était destinée à soutenir l'infanterie et à se déployer dans la plaine à la faveur de son feu, quand le village et le bois sur lequel il était appuyé auraient été forcés.

Le 13, à une heure du matin, toutes les colonnes furent mises en mouvement, avec ordre d'observer le plus grand silence, et l'infanterie ayant celui de ne pas tirer et d'attaquer à la baïonnette tout ce qui se présenterait devant elle. MM. de Solémy et d'Hoffelise, aides-majors-généraux de l'infanterie, conduisaient les deux colonnes d'infanterie noble. Les premières sentinelles surprises furent égorgées, et il est vraisemblable que tout ce qui occupait le village eût éprouvé le même sort, si les gentilshommes, se livrant à leur ardeur naturelle, n'eussent fait éclater, dès qu'ils y furent entrés, les cris de *vive le Roi!* qui donnèrent aussitôt l'alarme générale aux républicains ainsi que deux coups de canon tirés trop précipitamment. Ils se retirèrent en désordre derrière le pont par lequel on entrait de leur côté dans le village, et s'y étant rassemblés en force, ils firent plusieurs décharges à bout portant sur la colonne d'infanterie noble, qui souffrit considérablement, d'autant qu'à mesure que les premières files étaient renversées, il s'en présentait d'autres avec une intrépidité au-dessus de tout éloge.

L'opiniâtreté de l'ennemi à défendre le pont dut céder à tant de valeur: il fut emporté, et la colonne passa sur les monceaux de corps

morts qui obstruaient le pont. Le passage du bois que traversait la grande route, et où les républicains étaient en grand nombre, offrit de nouveaux obstacles qui furent encore surmontés au prix du sang des gentilshommes, dont une quantité prodigieuse fut tuée ou blessée.

La colonne continuait de s'avancer avec succès, lorsque le prince de Condé ayant eu avis des mouvemens que l'ennemi fesait sur la droite et sur la gauche et dont l'objet paraissait être de nous envelopper, jugea qu'il lui devenait indispensable d'opérer sa retraite; il envoya des aides-de-camp en porter l'ordre à la tête de la colonne; mais il fut impossible d'arrêter l'ardeur des gentilshommes qui continuaient de gagner du terrain, et il fallut que S. A. S. envoyât un ordre par écrit pour déterminer cette retraite que les circonstances rendaient indispensable. Elle se fit dans le meilleur ordre, et protégée par les pièces de bataillon; une d'elles ayant eu ses chevaux tués, les gentilshommes s'y attelèrent pour l'emmener. Quelque prodigieux que fût le nombre des blessés, aucun ne resta sur le champ de bataille.

La cavalerie qui était en bataille aux deux côtés de la chaussée, à l'entrée du village d'Ober-Kamlach, fit sa retraite par échelons dans

le meilleur ordre, lorsque les charriots de blessés, l'artillerie et les colonnes d'infanterie eurent fait la leur, et l'armée se trouva, à sept heures du matin, dans la position qu'elle avait quittée à une heure pour commencer son attaque. Celle du duc d'Enghien avait eu également un premier succès, et il avait donné personnellement de nouvelles preuves de sa haute valeur; mais l'avant-garde, peu nombreuse et affaiblie par la multiplicité de ses pertes successives, s'était vue au moment d'être enveloppée, et ce n'était que par un hasard très-heureux, joint à une grande détermination de la part de ce corps et de son chef, qu'il était parvenu à faire sa retraite, après avoir perdu beaucoup de monde. Le comte de Viomenil, qui avait encore donné dans cette journée des preuves de sa valeureuse expérience, avait aussi éprouvé, sur le point qu'il avait attaqué, une grande résistance, et il avait reçu ordre de combiner le mouvemens de sa retraite avec ceux de la nôtre. Lorsque la cavalerie eut repris sa position du matin, l'ennemi, qui avait fait arriver sur la lisière du village d'Ober-Kamlach des pièces d'artillerie légère, envoya quelques boulets qui n'eurent aucun effet.

L'état suivant présente le tableau de la perte

que nous éprouvâmes dans cette journée, bien glorieuse pour le prince de Condé et son armée, par le motif qui l'avait décidé et par la valeur inexprimable dont elle donna des preuves, mais bien chère et bien douloureuse à raison des flots de sang qu'elle coûta à la noblesse, celui de cinq cents gentilshommes y ayant été versé (1).

---

(1) *Etat des officiers et gentilshommes tués ou blessés à l'affaire du 13 août.*

INFANTERIE NOBLE.

Maréchaux-de-camp. MM. le comte du Chilleau, le marquis du Goulet (*Tués.*)

1re *compagnie.* MM. de Villelongue, de Freytag, de Bazelaire, de la Roquette. (*Tués.*)

2e *compagnie.* MM. de Pelletier, de Queux. (*Tués.*)

3e *compagnie.* MM. de Jugeals, de Janville, du Gareau, de Rochejeat, de Benneville, de Villevielle, de Laleu, Destaing, de Landreville, de Nexon, Constant, de la Vergue. (*Tués.*)

4e *compagnie.* MM. de Lavaulx, de Morteaux. (*Tués.*)

5e *compagnie.* MM. d'Hardeval, de Cumont, de Satteneau, la Bertinière, de Sivrac. (*Tués.*)

6e *compagnie.* MM. le chevalier du Gon, Jean-d'Avesac, d'Aubières. (*Tués.*)

7e *compagnie.* MM. de Lansalut, de Navère, de Molinis, de Chavannes. (*Tués.*)

8e *compagnie.* MM. de Touchinbert, de Pioget, de

La perte des républicains fut évaluée à sept ou huit cents hommes, dont la plupart furent tués par l'artillerie de l'avant-garde, vingt coups

---

Sesmaisons, le Roi, de Taffin l'ainé, de Grandrion, Gellerin. *(Tués.)*

9e *compagnie.* MM. de Maindextre, d'Anglade. *(Tués.)*

10e *compagnie.* MM. de Thiriot, Albin de Bonafous, d'Orville, Saint-Germain, de la Grange, de Lambertye, de Briffaud, Désulmes, de Monty, de Préchateau, de Mussey, de Lalande, de l'Honne, de Mucle. *(Tués.)*

11e *compagnie.* M. de la Chabanne. *(Tué.)*

13e *compagnie.* MM. d'Estirés, de Frotère, de Laval. *(Tués.)*

14e *compagnie.* MM. de Chabot, de Nolleray, de Montval, de Maisons, d'Ulrich, d'Harainat. *(Tués.)*

15e *compagnie.* MM. de Bannes, Després, de Viguier, de Commander, Le Peur, La Fond, Kerlidec. *(Tués.)*

16e *compagnie.* MM. de Retz, Le Hayer, de Vauquelin, de Boigillon, de la Frette, du Breuil, Le Blois, de la Borde. *(Tués.)*

17e *compagnie.* MM. d'Albiac, le Chauf, d'Anjou, de Ranblan. *(Tués.)*

18e *compagnie.* de Goyon, de Vaunais. *(Tués.)*

TOTAL . . . . . 88.

INFANTERIE NOBLE.

Etat-major. MM. de la Saulais, maréchal-de-camp, major; de Forestier, aide-major; La Fargue, sous-aide-

tirés à mitraille ayant porté de très-près au milieu de deux bataillons.

Nous fîmes cinquante à soixante prisonniers

---

major; Chappedelaine, porte-drapeau; Melian, *idem*. de Mazancourt, aide-de-camp du colonel; de Solémy, aide-major-général de l'infanterie. (*Blessés.*)

1re *compagnie.* MM. le marquis de Vauborel, maréchal-de-camp, capitaine; d'Artiges, du Cossel, de Lart, de Thorrène, d'Arnois, de Boyer-Falsch, de Lespinasse, de Brossard, de Valois, de Brousse, de Fleury, de Fauze, d'Alés. (*Blessés.*)

2e *compagnie.* MM. le vicomte de Cluny, capitaine; Gellenoncourt, de l'Huillier, d'Houdan, de la Faye, le chevalier de Lée, de Marin, Saint-Géry, Flavigny, d'Arande, de Spada, de la Bussière, de Phelipin, de Cursay, de Tinguy, Beaumarets, d'Anglard, de Borde, de Pessade, de Paule, de Blandinière, le chevalier de la Bussière. (*Blessés.*)

3e *compagnie.* MM. le baron de Drée, capitaine; le Veneur, de Baudot, Chamissot, de Loubat, de Colgne, du Breuil, le chevalier de Nexon, du Chaffaud, Derneville, le chevalier, de Landreville, de Fougières, Saint-Loup, la Boulaye, Saint-Georges, Fourton, du Coussay, Damoiseau, la Lombardière, de Brette, Noiret, la Boisse Thuilière, Torsiac, le Sénéchal, Ruyais, Souchon, d'Hardouineau, Frély, Leautaud, la Roulière, Drouin, Saint-Auluire, de Frèze, Mazille, la Tour-d'Auvergne, de Bruyère, le chevalier de Chamissot, Saint-Mamet, la Boulaye, de Bienne, de

parmi lesquels se trouvaient un lieutenant-colonel et un major.

Gayard, Dauzac, de Morteaux, de Ravillon, de Rangueil, Fontbourgade, d'Almais, de Chaunes, le chevalier de Hannes, de Chonac, de Cahuzac, de la Motte, d'Aumont, de Montuéjouls, Chamblay, Marcillac, Bellerieux. (*Blessés.*)

4e *compagnie.* MM. de Blondin, de la Fosse, Schwendt, Simonnin, Saint Geniés, de Gigord, Guilhem, de Pravier, de Bure, d'Hérouville, de Sartiges, Saint-Hilaire, de Merval. (*Blessés.*)

5e *compagnie.* MM. de Serres, des Molles, de Gayot, du Quesnay, d'Hingan, de Verrières, le chevalier du Quesnay, de Panevinon, de Mehée, de Beaulieu, du Doignon, d'Aguisy, la Vernède, Antonnelly, de Couessin, de Gallois, de Bezolle, le chevalier de Panevinon. (*Blessés.*)

6e *compagnie.* MM. de Montfort, le chevalier Bachet, de Villars, de Praël, de Théon, de Puydanchet, du Harda, le chevalier de Bar, de Marne, de Vaublanc, de Milet, du Nodier, de Brais, d'Arnaud, de Rouyn. (*Blessés.*)

7e *compagnie.* MM. de Réart, de Belinais, de Saguarigue, de la Battue, de Girard, de Minière, Saint-Savin, de Chevigné, de Bescot, de Gigault, du Bosc, Bormot, de Percy, La Tour, Descragnoles, Romejac, Saint-Paer, Chalendart, de Broche, Montaigu, Prisonnier. (*Blessés.*)

8e *compagnie.* MM. de Sauveplane, de Pinger, d'O-

N'ayant aucun moyen de résister à l'attaque dont nous ne pouvions plus douter, le prince

---

livier, de Chalup, Sauvigney, Longuemont, la Bargue, Solignac, la Règle, Brossard, du Peyron, Fontbelle, Castellanne, le chevalier de Taffin, d'Heurtomont, d'Agay, La Porte, La Goute, Patornay, le chevalier de Mauduit, Rosières, La Perelle, le chevalier de Lambertie, de Lesquen père; Péhus, le chevalier de Péhus, d'Harvilliers, Bercy, la Ferté, Vassan, Vignon, Perrin fils; Gaudrion, Féron, Rollin, d'Aubonne. (*Blessés.*)

9e *compagnie.* MM. de Resseguier, de Liénard, Kuntz, de Chateauneuf, de Mabaretz, d'Avaucourt, de Polignac, de Goulaine, de Mellier, de Chaffarel, d'Esgrigny, Regnier, Guilbon, de Lemery, de Villieres, de Savatte, de Vaudry. (*Blessés.*)

10e *compagnie.* MM. le chevalier de Thiriat, Joubert, de Baudot, de Bonafous, le baron de Barre, le baron du Crozet, Varoquier, Grangier, de Thézy, de Moras, de Boislinard, de Guyon, de Chambeau, le chevalier d'Orville, de Bourcières, Joseph de Bourcières, Georges de Bourcières, de Rignac, de Bellefonds, de Boislangle, de Lobrières, de Corney, le chevalier du Noyer, de Sérans, le chevalier de Villarceaux, le chevalier de Ville, de la Roche, de Ruth, de Vassal, de Madroux, de Lesquen, le chevalier de la Bastide, de la Lande, de Meilhan. (*Blessés.*)

11e *compagnie.* le baron Louis de Tschoudy, capitaine; le baron Joseph de Tschoudy, de Chemnel, de Morel, du Mesnil fils, de Finance, le chevalier de

de Condé pensa qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que celui de faire sa retraite

---

Bazaille, de Lescours, de Sirringe, de Brulport, du Rieux père, de Chevignac, de Gentil l'aîné, de Boutsigny, de Sceaux. (*Blessés.*)

12e *compagnie.* MM. de Rochemure, de Rybeire, baron de Jersaillon, Barbou, de Guyon, Douet, Testevenide, Fr. de Finance, de Leuze, de Bonnelay, de Bazelaire, de Branne, de Marcy, d'Artange, du Theil, Boudon, de Raymond, de Fénélon, d'Asterbac, de Bouvency. (*Blessés.*)

13e *compagnie.* MM. Charpentier, Thouvenin, d'Harrier, La Chapelle, Puxes, de Quinebar, de Candé, d'Odaine, de Courvelle, de Fouquet, de Galland. (*Blessés.*)

14e *compagnie.* MM. de Blau, La Perrière, La Grandinière, le chevalier des Essarts, le Goindre, le chevalier de la Tour, Puytesson, de Bartines, de Tressan, de Surgères, Servilange, de Vereville, d'Aleyrac, Joseph de Virieu, de Barière, de Gonidec, Binet, le chevalier de Colombe, Barbier, Tornelly. (*Blessés.*)

15e *compagnie.* MM. Du Chevalier, de Vignes, Brevedent, de Rouars, d'Aure, de Lemps, de Bouys, d'Emblan, Cessia, le chevalier du Breuil, d'Arteuil, le commandeur de Lanjamet, Commarque, de Perés, d'Argence, de Jouffrion, de Bedée, le chevalier d'Aux. (*Blessés.*)

16e *compagnie.* MM. d'Abzac, de Gazel, Silhac, Guerpel, d'Ouince, de Baye, de Vallée, Micart,

sur le Leck et de se rapprocher des Autrichiens qui étaient dans les environs d'Augsbourg. En

---

Mauger, Vinderetz, Sarrau, le chevalier de la Salle.

17e. *compagnie.* MM. le vicomte de Mory, capitaine, Saint-Bonnet, Vormezelle, de la Borde, le Forestier, Givés, Raynaud, de Caboud, de Grandin, de Cardaillac, Lachauf, le marquis de Champigny, maréchal-de-camp; le chevalier de Colbiac, le chevalier de Lambertic, de Pelnelay, Saint-Georges, Malvaux, de Veyle, Desmarets, de Chabanne, de Lanteuil, Létang, le chevalier de Vellette, Muschat, Bochachiampé, le comte Desclaibes, Calage, le chevalier de Sarnay, du Portail, Sablons, Montgaillard, le chevalier de Guillay, le marquis de Moyria, du Fresse, de Merle, de Godey, de Thusley, Bellot, Varincourt, Monoir, Rouyard, le comte du Quesnoy, le chevalier d'Anfreville. (*Blessés.*)

18e *compagnie.* MM. de la Rochassière, capitaine; le comte de Corsac, le vicomte de Champagné, de Guello, de Nonancourt, de Guillet, Bérignot, Boureuil; Poilpré, du Houx, de Champreux, Desguyot, d'Aubreville. (*Blessés.*)

TOTAL..... 406.

Officiers d'artillerie. MM. de Villaret, de Thieulin, Deschallard, de Pressigny, de Vercelly, de Marchal, du Beaudier, de Grailly, de Bonnes, le chevalier de Pruynes, de la Berière, de Grandrue, de la Tour-Corbière, Valdec. (*Blessés.*)

Légion Roger de Damas, infanterie. MM. de Bois-

conséquence, l'armée, après deux heures de repos, se mit en marche pour prendre la grande route de cette ville, qu'elle suivit jusqu'à Hiltefingen, village à cinq lieues de Mindelheim, auprès duquel elle campa, et où le quartier-général fut établi. Cette route nous présenta le douloureux spectacle de tous nos malheureux

---

seson, de Martigny, le chevalier de Reboul. (*Tués.*)

MM. de Pélissier, de Labadie, de Renaud, de Void de Repy, de Conigham, Le Roi, Bourgon, de Moll, de Bedée. (*Blessés.*)

Hussards. MM. Deslon, major; d'Eberstein. (*Blessés.*)

Dragons de Clermont-Tonnerre. MM. de Courtagnon, Saint-Projet, du Puy, de Curières, de Nau, de Mirambel. (*Blessés.*)

Chasseurs d'Astorg. MM. le chevalier d'Hoffelize, lieutenant-colonel; le chevalier du Tronçay, de Roquefeuil, de Cognac, de Mesnard, de Mordant. (*Blessés.*)

Dragons de Fargues. M. Henri de Fargues (*Blessé.*)

Volontaires d'Etienne de Damas. MM. de Constantin, de Verdal. (*Blessés.*)

TOTAL GÉNÉRAL.

91 tués, officiers ou gentilshommes.
446 blessés, dont un dixième mort par suite des blessures.

COMMUNS.

67 tués. — 113 blessés.

blessés, qui, transportés sur des charrettes, poussaient pour la plupart les hauts cris, et dont plusieurs, mourans sur les voitures, étaient déposés dans les villages où l'on passait, et remis aux curés pour y être enterrés.

Dans le moment du désordre inévitable d'une retraite obligée, M. de Bienville, officier d'artillerie attaché à la légion Roger de Damas, occupé de dégager l'avant-train d'une pièce de quatre, d'un bois où elle était embarrassée, ignorait la cause de ce tumulte et l'attribuait à une terreur panique, quand une décharge générale de la ligne des républicains le tira d'erreur. Deux seuls canonniers lui restaient: il en mit un à l'écouvillon et l'autre aux leviers de direction, profita du zèle d'un maréchal-des-logis et de quelques soldats qui se rallièrent à lui, et pointa lui-même la pièce. L'ennemi, avançant en colonne sur son flanc droit par un ravin, et sur son flanc gauche à la faveur d'un contour que formait un chemin creux, n'était plus qu'à cinquante pas lorsque M. de Bienville commença son feu. Il tirait alternativement à droite et à gauche et avait usé toutes ses cartouches, lorsqu'on lui amena de nouvelles munitions. Le terrain fut bientôt jonché de morts. Les républicains reculèrent, se ran-

gèrent en bataille et n'osèrent s'ébranler qu'après que le duc d'Enghien eut reçu l'ordre de la retraite définitive, et que son mouvement rétrograde fut bien décidé; ce ne fut même que faiblement qu'ils le poursuivirent. Après l'action le prince félicita M. de Bienville, à la tête de ses troupes, du service important qu'il avait rendu à l'armée, demanda et obtint pour lui la croix de Saint-Louis, avec le brevet de capitaine d'artillerie. Des officiers républicains qui eurent occasion de s'entretenir à Bâle avec des émigrés, dirent qu'*un petit officier d'artillerie* (c'était M. de Bienville qu'ils désignaient) « leur avait fait à Ober-Kamlach » plus de mal que lui-même ne l'imaginait.... » Sa seule pièce de canon leur avait mis huit » à neuf cents hommes hors de combat dans » l'espace d'une demi-heure ou de trois quarts » d'heure. »

L'avant-garde occupa Turckeim : quelques hussards républicains, qui avaient sans doute été chargés d'éclairer notre marche, parurent dans la soirée, et ne furent suivis d'aucune troupe.

Le 14 les princes allèrent voir les blessés, qui avaient été transportés à Schwabenmünchen, à une demi-lieue du quartier-général, où plu-

sieurs étaient déjà morts dans la nuit. Ils éprouvèrent la plus vive satisfaction de voir les princes, et chacun d'eux s'empressa de marquer particulièrement au prince de Condé combien ils étaient reconnaissans de l'intérêt qu'il leur témoignait. En effet, il n'y en eut pas un seul à qui il ne parlât avec sensibilité et avec cette bienveillance touchante qui lui conciliaient l'attachement et l'affection de tous ceux qui étaient sous ses ordres.

Les blessés partirent le 16 de Schwabenmünchen pour être transférés à Tittmoning, près Saltzbourg; où se trouvaient notre hôpital et les gros équipages; le quartier-général s'y établit, et les troupes n'eurent qu'un très-petit mouvement à faire pour s'en rapprocher, ce village n'étant qu'à une demi-lieue de distance d'Hiltefingen.

Le général comte de la Tour, qui arriva le 16 chez le prince de Condé, lui apprit qu'il y avait quelques changemens dans la destination qui lui avait été annoncée, et qu'au lieu de nous réunir à l'archiduc nous ferions partie d'un corps de trente mille hommes, dont il avait le commandement, et qui formait l'aile gauche de la grande armée, ce corps s'étendant d'Augsbourg à Kempten, pour couvrir le Tyrol. Il fut

décidé que nous ferions un mouvement vers notre gauche, pour aller prendre une position en avant de Landsberg, petite ville sur le Leck, qui devait être notre point de retraite en cas que nous y fussions forcés.

Le duc d'Enghien prévint, le 17, à deux heures du matin, le prince de Condé que les ennemis occupaient en force deux ou trois villages en avant et assez rapprochés de sa position; en conséquence, l'ordre fut donné de détendre le camp et de faire partir les équipages, qui prirent leur direction vers Landsberg. Les troupes durent se tenir prêtes à marcher; mais l'ennemi n'ayant fait aucun mouvement ultérieur à la pointe du jour, le départ de l'armée fut fixé pour trois heures après midi; elle alla camper en arrière de Buchloc, où fut placée l'avant-garde, et le quartier-général fut établi à Holtzhausen.

Le régiment d'Hohenlohe et un escadron de Baschy, qui depuis l'évacuation du Brisgaw avaient été réunis au corps commandé par le comte de Giulay, rejoignirent l'armée le 18.

Le comte de la Tour, qui avait promis au prince de Condé de lui donner quelque renfort, lui envoya le 19 un bataillon du régiment de Pellegrini, qui campa à la droite de notre

infanterie, et une division des hussards d'Archiduc-Ferdinand, qui fut placée aux avant-postes.

La ville de Landsberg, sur les bords du Leck, en arrière de notre position, qu'il était important d'occuper comme notre point de retraite, le fut par deux cents hommes du régiment d'Hohenlohe, avec deux pièces de canon, sous les ordres de M. de la Varenne, maréchal-de-camp. Il était d'autant plus nécessaire de prendre cette mesure d'avance, que les dispositions des habitans ne paraissaient pas nous être favorables.

Le comte de la Tour ayant envoyé le 20, au prince de Condé, l'état de quelques villages où il devait lever des contributions en grains et en bestiaux, pour être distribuées gratuitement à son corps, des commissaires des guerres, accompagnés de détachemens de cavalerie, partirent pour mettre cet ordre à exécution.

Le prince de Condé, informé le 21 par le comte de la Tour du mouvement rétrograde que la supériorité des forces ennemies l'avait obligé de faire au-delà du Leck, reçut en même temps l'ordre d'aller prendre une position en arrière de cette rivière, laissant seu-

lement des postes sur la rive gauche, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi et pour faciliter ceux du général Frœhlich, qui, placé à notre gauche, devait également se retirer. S. A. S. se porta en conséquence sur Swiftingen, à une lieue en arrière de Landsberg, où fut placée l'avant-garde, ainsi que le quartier-général du duc d'Enghien.

Le comte de la Tour manda, le 22, au prince de Condé, que tous les avant-postes qu'il avait laissés sur les bords de la Wertach, au-delà du Leck, ayant été repliés, l'ennemi était entré à Augsbourg, et que S. A. S. devait également ordonner la retraite des siens, après s'être assurée que M. de Frœhlich avait fait le mouvement qui lui avait été prescrit. Au reste, nous n'avions des nouvelles de l'ennemi que par quelques patrouilles, et c'était principalement sur notre droite, contre l'archiduc qui se trouvait aux environs de Neubourg, et contre le comte de la Tour, qu'il portait ses principales forces; en conséquence, ce général pria le prince de Condé de faire partir sans délai, pour le rejoindre, le bataillon de Pellegrini et la division d'hussards qu'il lui avait envoyée deux jours avant. L'ordre fut donné sur-le-champ à ces troupes, qui se mirent en marche à dix

heures du soir pour leur nouvelle destination, et le prince de Condé fit occuper par cent chevaux du 3e régiment de cavalerie noble, la position qu'il avait assignée à deux lieues sur la droite de son camp aux hussards autrichiens.

Un détachement des hussards de Carneville étant arrivé le 23 au village d'Unsolgen compris dans la reconnaissance qu'il devait faire, les officiers, qui virent un rassemblement de paysans armés, se portèrent vers eux pour en connaître le motif, mais seuls, dans la vue de ne pas les effrayer par l'approche de la troupe. Les coquins ayant attiré insensiblement au milieu d'eux ces officiers, induits d'ailleurs en erreur par trois cavaliers autrichiens qui étaient mêlés avec les paysans, ceux-ci leur déclarèrent qu'ils étaient leurs prisonniers. N'ayant vu d'autre moyen de se soustraire au danger qui les menaçait qu'en se fesant jour le sabre à la main, ils partirent au galop au milieu d'une grêle de coups de fusils qui tuèrent MM. de Signard, capitaine, et de Villers, aide-major, tous deux jeunes et regrettables sous tous les rapports. Ce ne fut que par une espèce de miracle que M. de Lamare, major du même corps, homme d'un mérite distingué, échappa à un péril aussi imminent. Le prince de Condé n'ayant pas voulu

prendre sur lui d'ordonner la punition que méritait un procédé aussi atroce que celui de ces paysans, envoya le major Lamarre au comte de la Tour, pour lui rendre un compte exact de cette affaire et lui demander l'autorisation qu'il désirait, afin de ne point donner à son corps l'odieux d'un acte de rigueur, fondé cependant sur toutes les lois de la guerre et de la justice, mais dont les motifs pouvaient être mal interprétés.

Nous entendîmes, le 24, entre sept et huit heures du matin, une canonnade assez vive vers la position que le comte de la Tour occupait sur notre droite. Un officier dépêché par le général au prince de Condé, arriva sur les trois heures de l'après-midi, et nous apprit que les ennemis ayant passé le Leck en force, il avait été obligé, après une résistance qui lui avait coûté beaucoup de monde et plusieurs pièces de canon, d'opérer sa retraite sur Munich, où il se portait par marches forcées; il mandait en même temps à S. A. S. qu'elle devait également partir sans retard et diriger son mouvement sur le même point, après en avoir donné avis à M. de Frœhlich, à qui il prescrivait de se retirer. En conséquence, l'ordre fut donné sur-le-champ pour détendre le camp,

faire partir les équipages, et l'armée reçut celui de se mettre en mouvement à huit heures du soir.

L'armée, qui était arrivée le 25 à trois heures du matin à Immingen, en partit à six heures, après trois heures de repos, pour continuer sa marche vers Munich. Le bivouac fut établi à une lieue en avant de cette ville, la droite appuyée au mur du parc de Nymphembourg, magnifique maison de campagne de l'electeur de Bavière, où les princes logèrent. L'avant-garde fut placée à Greiffenberg, sur la rivière de Wurm.

J'accompagnai le prince de Condé chez le comte de la Tour, qui était arrivé pendant la nuit à Mosach, à une demi-lieue de Nymphembourg, de manière que notre réunion avec lui se trouva opérée d'autant plus heureusement que si les républicains, profitant de leur avantage, avaient mis plus de célérité dans leur marche, ils fussent parvenus facilement à couper les deux corps l'un de l'autre; ce qui ne nous eût laissé alors d'autre ressource que celle de nous jeter dans le Tyrol.

Le major Lamarre nous avait rejoint avec peine et avait couru le risque de tomber entre les mains des républicains, dont l'attaque avait em-

pêché de donner aucune suite à l'affaire pour laquelle il avait été envoyé. Nous trouvâmes le comte de la Tour fort affecté de l'echec qu'il venait d'éprouver, et qui était beaucoup plus considérable que nous ne l'avions d'abord cru; il avait été surpris, avait perdu près de deux mille hommes et douze pièces de canon; il était fort en peine de ses équipages, et de quelques troupes de cavalerie qui se trouvaient égarées. L'ennemi l'avait suivi dans sa retraite et n'était éloigné de nous que d'une lieue; néanmoins toutes nos troupes étaient tellement harassées, que le comte de la Tour annonça au prince de Condé son dessein de passer vingt-quatre heures dans la position où nous nous trouvions, s'il ne se trouvait pas forcé de l'abandonner par une attaque que la faiblesse et la dispersion de ses troupes ne lui permettaient pas de soutenir, mais que les dispositions de l'ennemi ne mettaient pas jusqu'alors dans le cas de prévoir.

Le prince de Condé étant rentré à Nymphembourg, nous nous promenâmes dans des jardins très-beaux et très-vastes, dont les eaux abondantes fesaient le principal ornement. A l'instant où nous nous mettions à table, sur les huit heures du soir, le comte de la Tour manda au prince de Condé qu'un mouvement auquel

paraissait se disposer l'ennemi l'obligeait d'en faire un rétrograde, et qu'il devenait nécessaire de prendre une position en arrière de Munich et de l'Isère. L'armée reçut, en conséquence, l'ordre de partir à onze heures du soir. Les princes s'étant rendus au bivouac, la colonne se mit en marche; nous fîmes le tour de la ville de Munich, dont l'entrée était également interdite aux Autrichiens et à nous. La position et la conduite des Bavarois devenaient inexplicables. L'électeur était parti depuis huit jours pour Lintz, et une régence demeurait chargée de l'administration générale. L'électeur n'avait pas fait la paix; néanmoins il paraissait avoir admis un système de neutralité : les membres de la régence ayant répondu au comte de la Tour, qui avait voulu les faire expliquer sur la conduite qu'ils comptaient tenir dans la circonstance où ils se trouvaient, que l'entrée de leur ville serait également refusée à l'armée des alliés et à celle des républicains, et que dix mille hommes rassemblés dans Munich se borneraient au maintien de cette mesure.

L'armée étant arrivée le 26, à trois heures du matin, à une lieue et demie en arrière de Munich, le bivouac (car nos effets de campement avaient été envoyés à quelques lieues sur

les derrières) fut établi en avant du misérable village de Kirch-Truding, quartier-général de S. A. S., et le duc d'Enghien occupa, avec l'avant-garde, celui de Hailhausen, vis-à-vis Munich, sur la rive droite de l'Isère, et qui peut être regardé comme un des faubourgs de la ville. Les Autrichiens se placèrent à notre droite. Le comte de la Tour ayant demandé deux cents chevaux au prince de Condé, pour renforcer le poste de Mosach, où il avait laissé son avant-garde, ils partirent sous les ordres du comte d'Aigremont.

Nous avions pensé que l'ennemi ayant des forces supérieures chercherait à nous éloigner de Munich et à nous faire abandonner la position que nous avions prise la veille; mais le 27 il ne fit aucun mouvement, et nous apprîmes, par le retour de nos patrouilles, qu'il s'était retiré d'environ deux lieues, ayant sans doute reçu la nouvelle, que nous eûmes également, des succès de l'archiduc, qui, ayant attaqué l'armée républicaine, l'avait complétement battue, et s'était porté jusqu'aux environs de Nuremberg. Les mêmes nouvelles nous apprirent que le colonel Crauffurd, emporté par son ardeur naturelle, s'était avancé avec quelques hussards autrichiens, jusque

dans un village, où il était entré imprudemment, et où il avait été tué, ainsi que deux jeunes Anglais qui l'accompagnaient.

Les effets de campement étant revenus le 28, le camp fut tendu sur le même terrain où l'on avait établi le bivouac. Les troupes de S. A. S. qui étaient parties de Memmingen, sous les ordres du baron de Klinglin, rejoignirent l'armée, qui, par ce retour, se trouva entièrement rassemblée.

Le 29, le comte de la Tour reçut un courrier de l'archiduc, qui lui mandait qu'ayant continué de repousser l'ennemi, il se trouvait au-delà de Bamberg : il lui ordonnait en même temps de se rendre à Landshut, où il trouverait le général Nauendorff avec huit bataillons et deux divisions de cavalerie, et où il recevrait des ordres sur les opérations ultérieures que les circonstances pourraient déterminer.

Le comte de la Tour étant parti le 30 pour se rendre à sa nouvelle destination, laissa provisoirement le commandement au prince de Furstenberg.

Nos postes avancés et ceux de l'ennemi s'étant rencontrés, il y eut un engagement entre eux, où les nôtres eurent d'abord l'avantage, et firent une vingtaine de prisonniers; mais

quatre cents dragons républicains ayant paru tout-à-coup, nos postes furent obligés de se retirer, ce qu'ils firent en bon ordre; M. du Roure, officier des chevaliers de la Couronne, et sept chevaliers qui se trouvaient détachés, et qui voulurent faire une résistance opiniâtre, ne tardèrent pas à être enveloppés et pris. Le général autrichien qui commandait les avant-postes, voulut absolument qu'ils repassassent tous l'Isère, et désirait même les replier entièrement sur le camp; le duc d'Enghien lui observa que rien ne paraissait exiger une telle mesure de prudence, et il le détermina à laisser les troupes de son avant-garde avec les siennes sur les bords de la rivière et en arrière de la ville. Mais le mouvement des ennemis ayant fait présumer qu'ils pourraient avoir quelques projets d'attaque, le prince de Furstenberg donna ordre de détendre le camp, et de faire partir les équipages, l'armée devant se tenir prête à se porter en avant, et à défendre le passage de l'Isère, si les républicains montraient la volonté de l'entreprendre: ils ne firent aucun mouvement ultérieur; néanmoins l'armée passa la nuit au bivouac. Notre communication avec Munich était entièrement libre; et ceux qui présentaient des passeports

du prince de Condé, pouvaient entrer dans la ville, d'où nous tirions des vivres et des provisions de toute espèce.

Ce général, dont je viens de parler, était bien le pillard le plus déterminé de tous les généraux passés, présens et à venir. Il fesait contribuer à son profit tous les villages qui se trouvaient à sa portée, et il avait poussé l'impudeur à un tel point, qu'un marché de volailles, de cochons, etc., qu'il extorquait journellement, paraissait établi dans sa cour, où chacun allait acheter ses provisions; il se permit même d'enlever la voiture attelée de quatre chevaux d'une dame qui sortait de Munich, où elle fut contrainte de rentrer à pied.

L'ennemi conserva le 31 la même position à une lieue en arrière de la ville, autour de laquelle passèrent un piquet de vingt dragons républicains, et trois officiers précédés par un trompette, qui, arrivant de l'autre côté du pont que nous gardions, annonça qu'ils étaient chargés d'une commission. Un lieutenant-colonel autrichien s'étant approché d'eux, un officier républicain eut un quart-d'heure d'entretien avec lui, et lui remit une lettre pour le général autrichien, qu'il dit en renfermer une du prince de Schwartzenberg, fait prisonnier à

l'affaire du Lech; mais le véritable motif de ce parlementage était le désir de connaître notre position. Nous fûmes étonnés de la facilité avec laquelle les Autrichiens avaient laissé approcher une escorte aussi considérable.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître que l'apparition de la veille, du détachement de dragons républicains, avait eu pour objet de prendre connaissance du local; car ayant poussé deux de nos patrouilles au-delà de la ville, elles furent, le 1.er de septembre, repliées par des forces supérieures; les tirailleurs ennemis les ayant suivies de près, parurent à la tête du pont du côté de la ville. Ils commencèrent à tirer sur nos postes, ceux-ci ripostèrent et deux pièces de canon autrichiennes, ainsi que deux obusiers, dirigèrent plusieurs coups sur les maisons où s'étaient postés les tirailleurs républicains sans pouvoir les déloger, quoique ceux-ci n'eussent point de canon. Le feu se rallentit un peu vers midi; mais après le dîner, il recommença avec plus de vivacité. J'accompagnai le prince de Condé qui se porta, à quatre heures, sur les bords de la rivière pour voir la position de l'ennemi, et s'exposa même très-inutilement pendant plus d'un quart-d'heure, les balles sifflant

très-fréquemment à la place que nous occupions; nous étant portés ensuite à une position plus élevée sur la droite, nous y trouvâmes le général autrichien de l'avant-garde qui engagea le prince de Condé à joindre deux pièces de canon aux siennes; celles attachées à l'avant-garde commandée par M. Fyard furent aussitôt mises en batterie et commencèrent un feu très-vif, qui dût faire beaucoup de mal à l'ennemi par la justesse avec laquelle tous les boulets étaient dirigés sur les maisons qu'il occupait; mais il ne s'y maintint pas moins, et la nuit seule fit cesser le feu qui durait depuis dix heures du matin et qui n'eut d'autre suite que de nous avoir tué ou blessé une cinquantaine d'hommes. La légion Roger de Damas perdit deux officiers (MM. de Guillemain et Henri), et le régiment de Baschy un lieutenant (Le Gay), officier très-distingué qui, s'étant avancé fort imprudemment sur le pont, y reçut une balle dans la poitrine.

L'ennemi n'étant pas assez en force pour tenter une attaque sérieuse, et n'ayant pas même amené de canon, nous présumâmes qu'il n'avait eu d'autre objet que de couper notre communication avec la ville, de nous empêcher d'en tirer des subsistances et de se

procurer peut-être les moyens d'y lever des contributions.

L'ennemi occupant toujours les maisons où il s'était fortifié la veille, ne tira pas un seul coup de fusil pendant toute la journée, qui se passa comme s'il y avait eu une suspension d'armes, les soldats se parlant d'un bord de la rivière à l'autre; il était à présumer que l'ennemi, instruit des mouvemens du comte de la Tour qui menaçait sa gauche vers laquelle il se portait en avant, cherchait à masquer une retraite à laquelle il devait se trouver forcé, si ce général obtenait les succès que le renfort de troupes qu'il venait de recevoir nous permettait d'espérer.

Nous éprouvâmes une grande satisfaction en voyant revenir trois des chevaliers de la Couronne qui avaient été pris le 30 août, et qui, ayant été conduits sur les derrières, avaient, de concert avec une trentaine de prisonniers autrichiens, trouvé le moyen de s'emparer de deux gendarmes qui les escortaient et de nous rejoindre en fesant un assez grand détour; ils nous dirent qu'ils avaient été très-bien traités; et que leurs officiers et leurs camarades se seraient également sauvés, si, étant blessés, ils n'avaient été conduits à l'ambulance.

Le prince de Furstenberg reçut, le 3, des nouvelles du comte de la Tour qui, après avoir replié les avant-postes républicains, s'était porté plusieurs lieues en avant et jusque vers Neubourg, où il avait trouvé près de vingt-cinq mille hommes et une artillerie nombreuse qui l'avaient arrêté et lui avaient même fait perdre assez de monde, pour l'obliger de se retirer et de reprendre la position qu'il avait quittée près Landshut. Cet échec rendait la nôtre assez critique, et il devenait vraisemblable que les républicains, se rapprochant de Munich, ne tarderaient pas à nous attaquer avec des forces considérables qu'ils attendaient, sans doute, pour faire quelque mouvement; car notre attitude paraissait être respectivement l'effet d'une suspension d'armes tacite qui cependant n'existait pas; mais les sentinelles des deux côtés se trouvaient à cinquante pas l'une de l'autre, et les soldats républicains cherchaient à entrer en conversation avec les nôtres, ce qui était expressément défendu à ceux-ci.

Les nouvelles que le comte de la Tour avait reçues de l'archiduc, et qu'il fit passer au prince de Condé, vinrent arrêter ce général dans la retraite qu'il comptait faire sur

Landshut; et le général Nauendorff s'étant réuni à lui, ils prirent une position à Paffenhausen, à quatre lieues en avant de l'Isère. La lettre de l'archiduc, datée de Wurtzbourg, portait que l'armée républicaine, commandée par Jourdan, était tellement en déroute, que l'avant-garde autrichienne, quoique ayant souvent fait deux marches en un jour, était arrivée à Francfort sans pouvoir la joindre, et qu'il partait lui-même avec le corps d'armée pour se porter sur cette ville et pour établir sa communication avec la garnison de Mayence. Ces nouvelles fesaient présumer que l'armée commandée par Moreau, que nous avions vis-à-vis de nous, non-seulement ne chercherait pas à pénétrer plus avant, mais que ce général républicain s'occupait des moyens d'assurer sa retraite, que l'arrivée de l'archiduc sur le Rhin pouvait rendre très-difficile.

La tranquillité constante de l'ennemi depuis trois jours, donnait lieu de croire que laissant seulement quelque infanterie sur les bords de l'Isère, la retraite de son artillerie et de ses bagages commençait à s'opérer. Le prince de Furstenberg pria, en conséquence, le prince de Condé d'envoyer le lendemain, à la pointe du jour, un fort détachement de cavalerie,

qui devait passer l'Isère à quatre lieues au-dessus de Munich et observer le mouvement de l'ennemi. Nous apprîmes avec grand plaisir, par les dépêches de l'archiduc, que le colonel Crauffurd n'avait point été tué, ainsi qu'on l'avait cru, mais qu'il était seulement grièvement blessé.

Le comte de Vioménil partit le 5, à la pointe du jour, avec trois cents chevaux de la brigade d'Etienne de Damas, pour remplir l'objet qui avait été indiqué la veille par le prince de Furstenberg. Cet officier-général informa le prince de Condé que l'archiduc avait envoyé au général Frœhlich l'ordre de réunir tous les corps détachés qui formaient la ligne de défense ou plutôt d'observation sur notre gauche, et de se porter sur Landsberg.

Chaque jour nous confirmait dans l'opinion que nous avions prise d'une retraite prochaine de l'ennemi, dont le peu de troupes qu'il avait fait voir en arrière de Munich paraissait encore être diminué pendant la nuit. Nous attendions avec impatience le moment où l'ordre du général-commandant, pour passer l'Isère, nous mettrait à portée de fixer notre incertitude sur les opérations de l'armée républicaine.

Le prince de Furstenberg pria le prince de

Condé d'envoyer, le 6, un détachement de trois cents hommes d'infanterie et de mille chevaux à Wolfertzhausen, sur la rive droite de l'Isère, pour y occuper la position que venaient de quitter les troupes de M. de Frœhlich, qui se portait avec son corps à Wetzheim, vers Landsberg. Quatre cents hommes des régimens de Roquefeuille et de Montesson, et cent chevaux de Clermont-Tonnerre et de Fargues, sous les ordres de M. de Salgues, maréchal-de-camp, partirent pour cette destination. Il arrivait chaque jour des renforts au comte de la Tour, qui attendait leur réunion pour se porter sur Augsbourg, où nous devions également nous diriger.

Le prince de Condé ayant reçu le 7, à trois heures du matin, l'ordre de faire une démonstration sur le pont de Munich, pour faciliter les opérations de M. de Frœhlich, envoya sur-le-champ au duc d'Enghien celui d'attaquer le poste républicain qui gardait l'autre extrémité du pont. Cette attaque fut faite avec la plus grande vivacité par le régiment de Bardonnenche, qui aurait emporté la tour et les maisons occupées par l'ennemi, si l'objet eût été de s'en rendre maître; mais comme l'on ne voulait que fixer l'attention dans cette partie, sans pénétrer plus avant pour le moment, les

grenadiers reçurent ordre de se borner à tirer des coups de fusil, auquel l'ennemi répondit de manière qu'il s'établit une tiraillerie qui dura jusqu'à midi, et coûta au régiment de Bardonnenche huit hommes tués et quatorze blessés. Un officier nommé Dumesnil fut du nombre de ces derniers. Nous tirâmes quelques coups de canon pour avertir M. de Frœhlich de la diversion que nous cherchions à opérer.

Le prince de Condé reçut un rapport du comte de Vioménil, qui lui mandait qu'ayant suivi la rive gauche de l'Isère, le comte de Nantouillet, colonel-commandant du régiment d'Etienne de Damas, qu'il avait détaché de lui en avant avec cent chevaux, avait rencontré deux escadrons républicains et les avait chargés avec succès; il en avait tué plusieurs, fait quelques prisonniers, et avait perdu trois ou quatre hommes. M. d'Arrot, premier capitaine des chasseurs de Noinville, avait été assez grièvement blessé de trois coups de sabre à la tête.

A huit heures du soir, le prince de Condé reçut du prince de Furstenberg les dispositions pour une attaque, dont trois coups de canon devaient donner le signal, et qui devait se faire à la pointe du jour sur trois colonnes, dont l'une, composée d'Autrichiens, avait reçu l'or-

dre de passer l'Isère à deux lieues au-dessous de Munich ; la seconde, formée de l'avant-garde du duc d'Enghien et de trois cents hommes d'infanterie autrichienne, devait attaquer vivement le pont de cette ville, tandis que le comte de Vioménil, déjà sur la rive gauche de la rivière, était destiné à inquiéter le flanc droit de l'ennemi. Le secret de cette opération étant de la plus grande importance, il fut convenu que l'ordre ne serait donné aux troupes qu'au moment de marcher.

Le 8, à trois heures du matin, les troupes de l'avant-garde destinées à l'attaque, et un bataillon du régiment d'Hohenlohe qui devait les soutenir en cas de besoin, furent mises sous les armes. A quatre heures les princes montèrent à cheval ; mais à peine étaient-ils sur le chemin de Munich, qu'un officier arriva de la part du prince de Furstenberg, pour annoncer au prince de Condé qu'il y avait contre-ordre, et que l'attaque n'aurait plus lieu. Le prétexte fut le passage de l'Isère, qu'un détachement républicain avait opéré à Mœsbourg, à douze lieues sur notre droite; mais la véritable raison se trouvait dans l'incertitude des généraux autrichiens, et dans le peu d'accord qui régnait entre eux. M. de Frœhlich ayant fait des représenta-

tions sur le danger que pourraient courir les frontières du Tyrol, de la défense desquelles il était particulièrement chargé. A cinq heures les républicains ayant tiré quelques coups de fusil, il s'établit une tirailleric qui devint assez vive vers neuf heures, et qui nous coûta quelques hommes tués ou blessés. M. de Salgues, officier au régiment de Damas, fut du nombre de ces derniers. Le principal feu des républicains venant des maisons qu'ils occupaient près la tête du pont, et d'un chantier considérable derrière lequel ils étaient à l'abri, le général autrichien se décida à faire tirer du canon, et à jeter quelques obus, qui ne tardèrent pas à mettre le feu à ces maisons et au chantier. Le vent soufflant avec la plus grande violence, l'incendie se communiqua aux maisons contiguës, dont quinze ou vingt furent bientôt brûlées, et la ville même aurait couru les plus grands dangers, si le vent eût changé de direction; mais comme il portait sur le faubourg occupé par le duc d'Enghien, des parties enflammées furent poussées vers une grange, qui ayant pris feu sur-le-champ, le communiqua aux maisons voisines : nos troupes s'employèrent avec tant de zèle et d'activité à donner des secours, qu'elles parvinrent à éteindre l'incendie, dont

le dommage se borna à une douzaine de maisons. Le feu rendant le danger égal des deux côtés, une convention réciproque fit cesser les hostilités pour s'occuper des moyens de prévenir les suites de cet incendie, qu'on parvint à arrêter vers les quatre heures après midi. A cinq heures, les républicains ayant voulu rétablir une barricade qui avait été détruite, nous tirâmes quelques coups de fusil et de canon, auxquels ils ne répondirent que très-faiblement, et le reste de la soirée se passa tranquillement.

Le comte de Vioménil occupait toujours la même position sur la rive gauche de l'Isère.

Nous entendîmes le 9 une canonnade fort éloignée, et qui paraissait être sur le point occupé par le comte de la Tour, lequel n'attendant pour attaquer que les renforts qui lui venaient d'Autriche, devait avoir marché sur l'ennemi, dont la principale position était en avant et en arrière de Mœsbourg.

Le colonel autrichien Wolfskéel s'étant porté avec quinze cents chevaux sur Dackau, en arrière de Munich, y avait fait quelques centaines de prisonniers, et s'était emparé de soixante charriots de munitions et de cinq cents chevaux. La ténacité avec laquelle les républicains continuaient d'occuper les faubourgs de Mu-

nich paraissait d'autant plus inconcevable, que les progrès de l'archiduc sur les bords du Rhin devaient rendre pénible la retraite de l'armée que nous avions contre nous.

Le comte de Vioménil envoya dans la soirée quelques prisonniers qui avaient été faits par ses patrouilles, et qui ne nous apprirent rien de nouveau sur la position et sur les forces de l'ennemi.

La journée du 10 fut très-tranquille. Le prince de Furstenberg, qu'alla voir le prince de Condé, lui apprit que le comte de la Tour, posté vers Mœsbourg, avait repoussé de l'autre côté de l'Isère le détachement républicain qui l'avait passé, et que ce général avait reçu une partie des renforts qui lui étaient destinés. Les républicains s'étaient dirigés vers Freysingen, et s'y étaient emparés du pont, qu'ils paraissaient même vouloir fortifier.

L'ennemi, qui avait fait des démonstrations d'attaque vis-à-vis de Freysingen, se retira le 11 précipitamment, après avoir rompu le pont sur l'Isère qui se trouve en arrière de cette ville; on aperçut beaucoup de mouvement dans tous leurs postes. Nous présumâmes que leur retraite était prochaine, et qu'elle s'effectuerait même dans la nuit, d'autant que les espions rapportèrent qu'il leur était arrivé un cour-

rier, dont les dépêches avaient paru répandre parmi eux une grande alarme, et avaient donné lieu à l'expédition d'un grand nombre d'ordonnances sur toute la ligne. Ce rapport nous confirma dans l'opinion où nous étions que deux courriers ayant été interceptés, ce dernier seulement leur avait apporté les premières nouvelles des grands succès de l'archiduc.

Le prince de Furstenberg ayant jugé qu'il était nécessaire de renforcer le corps du comte de Vioménil, destiné à inquiéter le flanc droit de l'ennemi, pria le prince de Condé de lui envoyer trois cents chevaux avec quelque infanterie; en conséquence, le régiment de Dauphin et quatre cents hommes des régimens de Bardonnenche et de Damas partirent pour le joindre.

Un magasin d'avoine appartenant aux Bavarois se trouvant dans un corps de casernes situé au-delà du premier bras de la rivière, de manière que les républicains ne pouvaient avoir aucune connaissance de ce qui se passait du côté de ce bâtiment, que nous avions en face, la journée fut employée à l'évacuer et à transporter dans nos camps la plus grande partie des sacs qui formaient le magasin.

Les conjectures que nous avions formées sur la retraite prochaine des républicains se véri-

fièrent, et les sentinelles découvrirent, à la pointe jour, qu'ils l'avaient effectuée pendant la nuit; en conséquence, le prince de Condé reçut ordre, à six heures du matin, du prince de Furstenberg, de porter sur-le-champ au-delà de Munich la cavalerie de son avant-garde jointe à celle du général de ***, pour observer la marche de l'ennemi et tâcher de l'inquiéter dans sa retraite, qui paraissait dirigée sur Augsbourg. Il fut ordonné au même instant à l'armée de ployer et charger les tentes, et de se tenir prête à partir pour huit heures. Le prince de Condé s'étant mis à la tête de la colonne de l'infanterie se porta sur Munich, que nous tournâmes, et notre marche fut dirigée ensuite par la route d'Augsbourg sur Fautzhausen, village où fut placé le quartier-général de S. A. S., et en avant duquel bivouaqua l'armée. Nous entendîmes pendant notre marche sept à huit coups de canon, et nous apprîmes le soir qu'ils avaient été tirés par les républicains sur notre avant-garde, qui les avait serrés de près vers Dackau, d'où ils étaient parvenus à s'éloigner à la faveur de la nuit, sans être entamés.

L'armée partit le 13 à quatre heures du matin, se dirigeant sur Pfaffenhoffen. Ilmunster ayant été désigné pour le quartier-général du prince

de Condé, et l'emplacement du camp ne l'étant pas encore, l'armée fit halte à la hauteur de ce village, et le prince de Condé alla à une demi-lieue plus loin à Pfaffenhoffen, où je l'accompagnai pour voir le comte de la Tour, qui y était arrivé la veille au soir avec son corps: notre réunion le portait à seize mille hommes, non compris l'avant-garde, formée de toutes les troupes légères, parmi lesquelles se trouvaient celles du duc d'Enghien, composant ensemble un corps de six à sept mille hommes sous les ordres du général comte de Mercantin. Le lieutenant-général Nauendorff était à Ingolstadt avec dix mille hommes, et le général Frœhlich en commandait autant sur notre gauche. Le comte de la Tour ayant désigné l'emplacement des différens camps, le nôtre fut établi près d'Ilmunster, vers le lieu où l'armée avait fait halte en arrière de ce village. Nous trouvions partout des traces du désordre auquel se livraient les républicains dans leur retraite.

Les dispositions du comte de la Tour étaient, qu'à moins de circonstances particulières, nous ne marcherions plus qu'en corps d'armée; celui du prince de Condé, formant la troisième colonne, partit le 14, à sept heures et demie, pour se porter, par la chaussée de Neubourg,

à trois lieues de cette ville, où les ennemis rassemblés au nombre de dix mille paraissaient avoir pris une position de défense. Notre marche fut aussi lente qu'elle devait l'être; celle de toute l'armée, de son artillerie, de ses équipages ayant été dirigée sur la même route; aussi arrivâmes-nous à six heures et demie du soir, quoique nous n'eussions fait qu'une halte d'environ deux heures. Le quartier-général du prince de Condé fut établi à Hochenvied, en arrière du bivouac de son armée, les effets de campement ayant été arrêtés dans leur marche à raison d'une fusillade que nous aperçûmes dans des bois et à assez peu de distance de notre front, ce qui nous surprit d'autant plus que l'avant-garde et des renforts envoyés par le comte de la Tour avaient attaqué l'ennemi près de Neubourg, et lui avait fait deux cents prisonniers et pris une pièce de canon de huit. Il se trouva que cette fusillade avait été occasionnée par cent cinquante hussards qui s'étaient glissés dans ce bois, que l'on avait très-imprudemment négligé de fouiller, et qu'étant tombés sur quelques voitures d'équipages, parmi lesquelles ils avaient répandu l'épouvante, une compagnie d'infanterie avait marché pour nettoyer le bois, ce qu'elle avait fait sans peine.

Nous avions présumé que l'ennemi évacuerait Neubourg pendant la nuit; mais y ayant maintenu sa position, il devenait évident que ne devant plus en trouver de long-temps une aussi bonne, son objet était de donner à son artillerie et à ses bagages la facilité d'opérer leur retraite sans être inquiétés. On fit arriver les effets de campement, et le camp fut établi le 15 à deux heures après midi. Il y eut dans la soirée quelques tirailleries insignifiantes. Une compagnie du régiment de Baschy eut occasion d'attaquer un petit corps d'infanterie, ce qu'elle fit avec succès, ayant tué quelques hommes et fait cinquante-six prisonniers. A l'entrée de la nuit, l'ennemi sortit de Neubourg avec des forces supérieures à celles de M. de Mercantin, dont les avant-postes furent repliés. Quoiqu'il fût très-vraisemblable que l'ennemi se trouvait serré de trop près, et que voulant être maître de ses mouvemens, il n'avait fait celui-ci que pour remplir cet objet, le comte de la Tour envoya à dix heures du soir ordre au prince de Condé de faire partir toutes les voitures, à l'exception de celles des effets de campement, pour se porter à deux lieues sur les derrières. Cette mesure de précaution était d'autant plus nécessaire, qu'en cas d'événement il n'y avait

qu'un seul point de retraite pour toute l'armée et pour les équipages, dont la colonne était très-considérable.

L'ennemi ne fit, le 16, aucun mouvement dans la partie que nous occupions. Un aide-de-camp du duc d'Enghien vint annoncer au prince de Condé que la veille il y avait eu un engagement assez vif sur notre gauche entre le corps du général de ***, auquel était réunie notre avant-garde, et les républicains; que ceux-ci avaient perdu une caisse militaire, cinq cents morts et six cents prisonniers; un bataillon entier ayant mis bas les armes par l'effet d'une charge de cavalerie très-vive qui avait été décidée par un piquet de vingt-cinq de nos cavaliers nobles, dont je consacrerai les noms (1), joints aux Autrichiens; ils se précipitèrent sur l'ennemi avec une irrésistible in-

(1) *Noms des gentilshommes composant le piquet.*

MM. de Curières, maréchal-des-logis (son cheval blessé de deux balles et d'un coup de sabre); de Mortal, brigadier; le comte de Bars la Garde, de Narçon, de Nogent, le chevalier de La Vergne, l'Ouvrier (son cheval blessé d'une balle); le comte de Villeneuve, des Jacques, comte de la Maronière, d'Aurelle, fils (son cheval tué); le baron de Neubeck (mort de ses bles-

trépidité, deux de ces valeureux gentilshommes restèrent victimes, M. de Neubreck ayant été tué et M. Le Vaillant fait prisonnier. Plusieurs furent blessés et quelques-uns perdirent leurs chevaux.

Le reste du corps du duc d'Enghien n'avait pas été en mesure de prendre aucune part à cette action. Vers quatre heures après midi nous entendîmes une canonnade très-vive sur notre gauche, et il fut facile de distinguer avec les lunettes qu'elle était établie entre les républicains et le corps du duc d'Enghien. Les feux respectifs paraissant toujours partir du même point, nous jugeâmes que chacun avait gardé sa position.

Le comte de la Tour fit demander à huit heures du soir, au prince de Condé, deux piquets de quarante maîtres chacun, destinés à

---

sures); de Provenchères (blessé au bras d'un coup de baïonnette); le comte de la Chevalerie (son cheval tué); le Vaillant (pris ou tué); le chevalier de la Brugière (son cheval blessé); le comte de la Rochetolay (son cheval tué); de La Selle (son cheval blessé); de La Roussière, le comte de Ligondès, de La Salle, de Schack, de la Rochelle, le chevalier de Kersaleau, le comte de Bosredon Saint-Avis, de Rochefort, de Lancreau, le chevalier de Valleton.

être portés sur les rives de la Paar, pour entretenir la communication avec notre gauche.

Le duc d'Enghien manda le 17 au prince de Condé, qu'ayant été attaqué la veille il avait maintenu sa position; mais que l'ennemi ayant montré des forces supérieures, le général de *** avait pensé qu'il convenait d'en prendre une plus avantageuse, en arrière d'une lieue, ce qui s'était opéré pendant la nuit.

Le comte de Vioménil, dont le corps touchait à celui du duc d'Enghien, avait eu un engagement avec l'ennemi, à la suite duquel le marquis de Roquefeuille, colonel d'un régiment d'infanterie, s'étant témérairement porté dans un village, avait été tué, ainsi que plusieurs grenadiers.

Le duc d'Enghien envoya dans l'après-midi prévenir le prince de Condé qu'un corps de républicains qui paraissait être de quatorze à quinze mille hommes, précédé d'une forte colonne d'équipages, se dirigeait sur la route d'Augsbourg, et qu'il continuait d'être inquiété dans sa position par l'ennemi, ce qui prouvait évidemment que l'objet de celui-ci était d'assurer sa retraite par la rive gauche du Danube. Néanmoins, le comte de la Tour, craignant toujours d'être tourné par sa gauche,

nous fit demander un détachement de trois cents chevaux, qui fut porté vers le chemin d'Augsbourg à Munich, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi dans cette partie. Tout concourait à faire présumer qu'il ne tarderait pas à évacuer Neubourg. Nous étions depuis trois jours à trois lieues de cette ville sans faire aucun mouvement; mais le comte de la Tour, dont les derniers échecs avaient encore augmenté la prudence, pensant qu'il était inutile de perdre du monde à l'attaque de l'ennemi dans cette position, attendait qu'il lui cédât le terrain par une retraite qui paraissait devenue d'autant plus indispensable pour lui, qu'il ne pouvait ignorer que l'archiduc fesait remonter le Necker à un corps considérable.

Le comte de la Tour donna avis au prince de Condé de l'arrivée d'un renfort de quatorze bataillons qui devaient le joindre sous peu de jours.

Nous apprîmes le 18, avec une grande satisfaction, que le marquis de Roquefeuille, que l'on avait cru tué, ne l'était pas; mais il se trouvait prisonnier et grièvement blessé, ayant eu un coup de fusil dans la mâchoire, et le bras cassé.

A trois heures après midi le prince de Condé reçut avis du duc d'Enghien qu'il était attaqué

par des forces supérieures et que l'ennemi occupant le chemin d'Augsbourg à Munich, menaçait notre gauche. Ce rapport décida le comte de la Tour à ordonner que le camp fût détendu et que les équipages fussent envoyés sur les derrières.

Le général de *** ayant témoigné quelques inquiétudes sur les projets de l'ennemi au général-commandant, celui-ci manda au prince de Condé, à neuf heures du soir, que l'armée partirait à deux heures du matin pour se retirer sur Barnbach. Ce mouvement rétrograde affligeait d'autant plus vivement le prince de Condé, qu'il venait d'apprendre que le duc d'Enghien avait repoussé l'ennemi. Il m'envoya chez le comte de la Tour, dont le quartier-général était à Bobenhausen, distant d'une lieue du sien, pour l'engager à révoquer, ou au moins à suspendre un ordre que les circonstances ne paraissaient pas devoir rendre nécessaire. Le général n'ayant point encore reçu de compte officiel sur ce qui s'était passé dans l'après-midi, ne crut pas devoir rien changer pour le moment à ses dispositions, et fut sourd à toutes mes observations; mais les rapports directs du général de *** et du duc d'Enghien lui étant arrivés avant deux heures, il contre-

manda le départ de l'armée, et décida qu'elle conserverait sa position.

Les quatre-vingts chevaux qui avaient été envoyés sur les rives de la Paar rentrèrent au camp.

Le prince de Condé reçut, le 19, les détails de l'avantage qu'avait eu la veille le duc d'Enghien, dont les avant-postes avaient d'abord été repliés : cinquante hommes du régiment de Roquefeuille avaient été coupés dans leur retraite et pris. Le vidame de Vassé ayant chargé à la tête d'un piquet du régiment Dauphin, dont il était colonel, avait délivré ces cinquante hommes et les officiers qui les commandaient. Le duc d'Enghien s'étant mis à la tête d'une partie de sa cavalerie, et ayant soutenu, par une charge vigoureuse, celle du vidame de Vassé, avait non-seulement achevé de repousser l'ennemi, mais avait même fait vingt-cinq prisonniers.

Le général comte de Mercantin ayant désiré se placer au centre de l'avant-garde, dont il avait le commandement, établit son quartier-général à Schrobenhausen, où était déjà celui du duc d'Enghien. Tous les mouvemens de l'ennemi annonçaient que le seul désir d'assurer la retraite de ses équipages, de son artil-

lerie, et d'une grande partie de l'armée, l'avait arrêté pendant quelques jours, et qu'il n'avait cherché à inquiéter notre gauche, en montrant desforces évaluées à environ vingt mille hommes, que pour mieux parvenir à ce but.

Le comte de la Tour fit prévenir le prince de Condé, à huit heures du soir, que la soupe devait être préparée le lendemain de manière à être mangée à onze heures, ce qui nous fit présumer que l'armée pourrait faire quelque mouvement.

Le prince de Condé n'ayant reçu, le 20, aucune nouvelle du comte de la Tour fut, à onze heures, le voir à son quartier-général. Nous le trouvâmes dictant tous les ordres pour le départ de l'armée, qui devait avoir lieu à une heure après midi, les patrouilles de l'avant-garde ayant rapporté que l'ennemi était en pleine retraite sur Augsbourg.

Le prince de Condé, de retour à son quartier-général, se mit en marche à l'heure prescrite, son corps formant la tête de la colonne. Nous fîmes quatre lieues, et l'armée n'ayant point encore ses effets de campement, bivouaqua en avant du village de Grœmelshausen, quartier-général de S. A. S. : celui du comte de la Tour fut à Pœtmess.

Les troupes se mirent en marche le 21, à onze heures; la colonne du corps de Condé suivait celle des Autrichiens. Nous arrivâmes à la nuit fermée au bivouac devant Ober-Pikingen, quartier-général de S. A. S., à une demi-lieue du Leck et de la petite ville de Rain, où était celui du comte de la Tour. Les cinq cents chevaux détachés depuis plusieurs jours, rejoignirent la colonne pendant la marche.

L'armée partit le 22, à onze heures, et passa le Leck près de Rain. Les républicains ayant rompu le pont, on en avait construit un à la hâte pour le passage de l'infanterie et de l'artillerie. Quant à la cavalerie, elle passa au gué. La marche ayant été extrêmement lente, tant à cause du passage de la rivière que par la longueur de la colonne, qui marchait sur une seule route, l'armée n'arriva qu'à huit heures du soir au bivouac devant Herbertzhoffen, quartier-général du prince de Condé, à une demi-lieue de Meitingen, où se trouvait celui du comte de la Tour. En arrivant, nous apprîmes avec une grande satisfaction, que le marquis de Roquefeuille et les quatre chevaliers de la Couronne faits prisonniers devant Munich, avaient été laissés par les républicains dans l'hôpital d'Augsbourg: les chirurgiens, qui avaient voulu les sauver, ayant dressé

un procès-verbal pour affirmer que la gravité de leurs blessures ne permettait pas de les transporter sans leur faire courir risque de la vie, quoique le marquis de Roquefeuille se trouvât le seul dans ce cas, les autres étant guéris des blessures qu'ils avaient reçues.

Le comte de la Tour ayant eu égard aux représentations qui lui avaient été faites sur la fatigue des troupes, d'arriver chaque jour aussi tard à leur destination, fit le 23 mettre l'armée en marche à six heures du matin. Elle fit une journée de huit lieues, d'autant plus fatigante que la rapidité et la continuité de la marche n'avaient pas permis de faire suivre ni les vivres, ni les effets de campement. Le quartier-général du prince de Condé fut établi à Steinkirck, et celui du comte de la Tour à Zutmartzhausen. Ce général donna, pendant la marche, avis à S. A. S. des bonnes nouvelles qu'il venait de recevoir de l'archiduc, qui avait remporté une nouvelle victoire sur la Lahn, et délivré la forteresse d'Ehreinbreistein. Il ajoutait que le général Frœhlich avait complétement battu l'ennemi à Isny, près Memmingen, et lui avait fait un grand nombre de prisonniers.

Le général comte de Baillet, frère du comte de la Tour, était à six lieues en avant avec douze

cents chevaux, et occupait Guntzbourg. M. de Mercantin et le duc d'Enghien continuaient d'avancer avec l'avant-garde, sans trouver l'ennemi, qui se retirait avec d'autant plus de précipitation, qu'il ne pouvait ignorer que le général autrichien Petrasch, commandant à Manheim, en était sorti avec sa garnison, et se portait sur Kehl avec rapidité, après avoir battu deux fois les républicains à Bruchsal et à Ettlingen. L'armée n'ayant passé qu'à une lieue d'Augsbourg, j'allai, pendant la marche, y voir le marquis de Roquefeuille, que je trouvai aussi bien que la gravité de ses blessures pouvait le permettre, et très-sensible aux soins empressés que lui avaient prodigués les chirurgiens républicains demeurés dans cette ville, pour y traiter les blessés des deux partis.

L'armée ne devant faire le 24 qu'une marche de trois lieues, partit à midi pour aller bivouaquer en avant d'Unter-Norlingen, quartier-général du prince de Condé, près de Burgau, où celui du comte de la Tour fut établi. Nous trouvâmes dans cette petite ville un adjudant républicain, nommé Cohorn, ancien officier au régiment d'Alsace, qui avait été grièvement blessé.

L'armée partit le 25, à cinq heures du matin,

pour se porter à Veisseinhorn, où le corps du comte de la Tour, qui y plaça son quartier-général, se rendit par Guntzbourg. Celui du prince de Condé, formant une colonne particulière, suivit une route de traverse pour arriver au même point. Le quartier-général de S. A. S. occupa Bobenhausen. Nous entendîmes pendant notre marche une canonnade assez vive vers Ulm, et nous ne tardâmes pas à apprendre que les républicains avaient un corps de quelques mille hommes dans cette ville, et que le comte de Baillet, qui avait reçu des renforts d'infanterie, la canonnait d'un côté du Danube, et le général Nauendorff de l'autre. Cette canonnade à laquelle l'ennemi, n'ayant que peu de pièces d'artillerie, répondait très-faiblement, dura toute la journée, et des obus ayant mis le feu à quelques maisons, une partie d'un quartier de la ville fut brulée.

Le prince de Condé reçut le 26 ordre du comte de la Tour, de mettre son corps en mouvement à onze heures, et de le porter à Zodesheim, où serait placé le quartier-général de S. A. S. Le bivouac de l'armée fut établi en avant de ce village, le long de la chaussée d'Ulm à Memmingen. Nous nous trouvâmes réunis, pour le moment, à notre avant-garde, qui était

bivouaquée à une demi-lieue vers notre gauche. L'ennemi avait un corps de cinq à six mille hommes en arrière de l'Iller, qui passait à un quart de lieue de notre front, ce qui nous obligea de multiplier nos postes, et d'apporter pendant la nuit la plus grande surveillance; d'autant que le comte de la Tour, ayant conservé la position qu'il occupait près d'Ulm, ne devait exécuter son mouvement que le lendemain.

Une partie des forces que l'ennemi nous avait montrées la veille sur l'autre rive de l'Iller, s'était retirée pendant la nuit; il avait cherché à détruire un pont dont nous devions faire usage pour le suivre. Le prince de Condé ayant envoyé plusieurs détachemens pour y porter obstacle, les républicains tirèrent quelques coups à mitraille de deux pièces d'artillerie légère, qui ne firent aucun effet, à raison de la hauteur de l'escarpement sur lequel elles étaient placées. Peu de momens après, les troupes qui occupaient cette position l'abandonnèrent, après avoir mis le feu à deux maisons voisines du pont, auquel elles avaient sans doute espéré qu'il se communiquerait; mais il ne l'atteignit pas; et nos soldats, ainsi qu'un assez grand nombre de paysans, s'étant empressés de réta-

blir le pont, dont quelques planches et madriers seulement avaient été dérangés, un détachement d'infanterie et un piquet de cavalerie se portèrent aussitôt sur la hauteur : les républicains l'avaient quittée avec précipitation, pour se retirer dans des bois, où il devenait impossible de les suivre. A deux heures après midi, le comte de la Tour ayant fait occuper la ville d'Ulm qui, après le départ même de l'ennemi, avait voulu faire quelque résistance, arriva avec ses troupes à Illerdissen, à un quart de lieue de notre droite, où il plaça son quartier-général. Le corps du prince de Condé ne fit aucun mouvement, et prit un jour de repos, dont il avait grand besoin; formant ensuite une colonne particulière, il partit le 28 à midi, et passa l'Iller sur un pont de bateaux qui avait été jeté dans la matinée. Le quartier-général de S. A. S. fut établi à Baustetten, et l'armée, toujours privée de ses effets de campement, bivouaqua en avant de ce village voisin de Laubheim, où était le comte de la Tour. Nous suivions les républicains à la piste, trouvant partout les traces de leurs camps et de leurs bivouacs.

Le comte de la Tour fit part au prince de Condé des bonnes nouvelles qu'il venait de re-

cevoir de l'archiduc, qui remontait le Rhin avec vingt-cinq mille hommes, en ayant laissé cinquante mille à la suite des restes de l'armée républicaine, qui se retirait sur Dusseldorff, la plus grande partie ayant passé le Rhin à Neuwied et à Bonn.

L'armée continua sa marche, et le corps du prince de Condé, formant encore une colonne particulière, se porta le 29 à Urmedorff, quartier-général de S. A. S., près Biberach, où fut établi celui du comte de la Tour, qui depuis deux jours avait reçu des renforts considérables.

Nous entendîmes pendant toute la matinée du 30 une canonnade assez vive et un feu de mousqueterie qui ne l'était pas moins, dans la partie que notre avant-garde occupait. L'ordre arriva au prince de Condé de partir avec son corps à deux heures après midi pour Schussenried. A peine avions-nous fait une lieue, que nous apprîmes que ce village était encore occupé par l'ennemi, qui y avait été repoussé par le duc d'Enghien; S. A. S. l'ayant attaqué dans trois positions différentes, d'où il l'avait chassé successivement; mais cet avantage, dû à l'excessive valeur de la légion Roger de Damas et du régiment d'Hohenlohe, avaient coûté

beaucoup de monde; ces deux corps ayant perdu plus de deux cents hommes, et chacun d'eux ayant eu un grand nombre d'officiers tués ou blessés, dont je place ici la liste (1).

Une perte aussi considérable et l'extrême fatigue de la journée faisant présumer au duc

---

(1) *Liste des officiers tués et blessés le 30 septembre.*

Légion Roger de Damas. MM. le baron de Corsac, de Massy, de Barjeon. (*Tués*)

Légion Roger de Damas. MM. de Weissenstein, Spitz, de Villiers, de Finance, le baron de Munik, de Monzey. (*Blessés*).

Régiment d'Hohenlohe. MM. des Guerres, Schœpfer, Schœnvasser, Blanchart. (*Tués.*)

Régiment d'Hohenlohe. MM. de Firmas, de Vellecour, de Villate, de Ballon, Doueur, de Troussauville, de Noroy, Wendt, d'Inclin, Adam, de Plas, de Trumilly, de Chambon, Schuller, Valdeja, Broudéant, de Roquevaire, La Vernède, La Laurencie, Montravel, de Villeneuve, Rodosquier, Hœffner, du Vernay, de Neubeck, le chevalier de Booz, de Winkant, de Chomat, de Boisse, Guérin, de Patris, de Tschoudy, de Chouac, de Fumeron, de Montigny d'Hermy, Andras. (*Blessés.*)

Total des tués. . . . . 7.
Total des blessés. . . . . 43.

d'Enghien qu'il lui serait difficile de maintenir le poste, dont la possession avait coûté tant d'efforts et de sang à ses braves soldats, à la tête desquels il avait constamment marché, fit demander au comte de la Tour s'il ne jugerait pas à propos de les faire remplacer par des troupes fraîches; la position dont il s'était rendu maître étant très-essentielle à conserver par l'avantage qu'elle donnait pour attaquer le lendemain Schussenried, où les républicains paraissaient en force, et décidés à opposer de la résistance. Le comte de la Tour envoya sur-le-champ le régiment de Wenckeim, qui fut attaqué à l'entrée de la nuit, et déposté sans beaucoup d'efforts de la part de l'ennemi.

Le corps du prince de Condé prit une position en avant de Winterstetten, quartier-général de S. A. S., appuyant sa droite à la gauche du comte de la Tour, qui se trouvait à Grod, à une lieue de Schussenried.

Le 1^er^ d'octobre l'ennemi conserva sa position et nous gardâmes la nôtre, les vedettes respectives étaient à cinquante pas les unes des autres, plusieurs de mon ancien régiment (Royal-Cavalerie) demandèrent de mes nouvelles. Il devenait évident que Moreau, qui n'avait pas de temps à perdre pour regagner Huningue sur

lequel il se dirigeait, n'avait fait ce moment de résistance que pour donner le temps de filer à son artillerie et à ses bagages, dont la marche était retardée par la dégradation des chemins. Ce général habile avait eu le temps et les occasions de connaître l'extrême circonspection du comte de la Tour et avait profité de l'avantage qu'elle lui donnait pour prendre à Schussenried une mesure de défense qu'il n'aurait pas même tentée s'il avait eu un adversaire actif et entreprenant qui l'eût attaqué vigoureusement dès la pointe du jour, ainsi que le lui avait proposé le prince de Condé, et qui eût profité de l'avantage que lui avaient procuré la veille les succès du duc d'Enghien; mais tout arriva autrement, ainsi que les détails suivans le montreront.

Il n'y eut pas un coup de fusil tiré dans toute la journée, nous aperçûmes des colonnes républicaines se portant sur leur gauche et vers le Danube, ce qui semblait annoncer une retraite ou un projet d'attaque pour le lendemain.

Nous apprîmes avec un bien véritable regret que le marquis de Roquefeuille, malgré les soins qui lui furent prodigués, était mort de ses blessures à Augsbourg.

Les républicains qui avaient profité du jour

de repos que nous leur avions laissé pour fortifier leur position de Schussenried tirèrent, le 2 à onze heures, deux coups de canon qui parurent être le signal de l'attaque, car elle fut commencée de leur part au même moment sur tous les points. Le corps du prince de Condé ayant pris les armes sur-le-champ, se forma sur la gauche des troupes autrichiennes dans une position qu'il était très-facile de défendre. Le comte de la Tour ayant demandé au prince de Condé d'envoyer légèrement un corps de cavalerie à Biberach pour s'y réunir à un bataillon autrichien et pour couvrir cette ville, la brigade de Dauphin y fut portée sur-le-champ.

L'avant-garde du duc d'Enghien, conservant la position qu'elle avait eue en avant de notre gauche, ne fut point entamée; le comte de la Tour avait porté sur sa droite un corps de quelques mille hommes sous les ordres du général Kospoth pour tâcher de tourner la gauche de l'ennemi, mais celui-ci ayant eu le temps de faire l'épreuve de l'extrême circonspection du général autrichien, avait rappelé assez de forces pour faire passer le Danube à un corps considérable, lequel ayant gagné sur les derrières du général Kospoth, était parvenu

à le couper et à obliger la majeure partie de ses troupes à mettre bas les armes. Le comte de la Tour, alarmé de cet échec et craignant d'être tourné par sa droite, n'ayant pas de confiance dans son infanterie composée pour la plupart de bataillons de garnison et de recrues, toujours esclave de cette circonspection dont j'ai eu occasion de parler, étant d'ailleurs entouré de subalternes qui paraissaient avoir quelque intérêt à lui donner les conseils les plus perfides, envoya dès la première apparition des tirailleurs qui se présentèrent, l'ordre de la retraite sur notre front; la nôtre fut dirigée sur Neuendorff où avait été établi la surveille le quartier-général de S. A. S. Nos troupes l'effectuèrent avec autant de calme et de sang froid que de regret de perdre une occasion aussi favorable que celle qui paraissait se présenter de combattre avec succès; mais la terreur se répandit sur-le-champ à un tel point dans l'armée autrichienne, que les différens régimens de cavalerie et d'infanterie passèrent avec précipitation sur les flancs de notre colonne que le comte de la Tour fit même arrêter pour faire place à la sienne, dont nous devînmes l'arrière-garde. Celle de nos équipages

n'ayant pas eu le temps de prendre les avances, éprouvait les plus grands obstacles dans sa marche, et il devenait fort à craindre qu'elle ne tombât au pouvoir de l'ennemi, qui commençait à inquiéter la queue de notre colonne, et auquel nous n'avions plus que nos propres forces à opposer. Les Autrichiens marchèrent avec une telle rapidité qu'ils étaient déjà entrés dans les gorges. Lorsque nous arrivâmes à une position qui parut au prince de Condé devoir le mettre en mesure d'arrêter les progrès de l'ennemi, il fit placer deux pièces d'artillerie avec un bataillon noble à un pont qui se trouvait sur la chaussée ; les compagnies française et suisse garnirent une haie au milieu de la plaine, un piquet de cinquante chevaliers de la Couronne et le second régiment de cavalerie noble furent mis en réserve et à portée de soutenir le bataillon : le prince accueillit la proposition que je lui fis de placer deux pièces de canon établies sur une hauteur qui dominait toute la plaine où les républicains commençaient à déboucher. Une foule de tirailleurs ne tardèrent pas à s'y répandre, soutenus par deux piquets de dragons qui s'avancèrent avec confiance et furent bientôt dispersés par le feu de notre

canon qui tua quelques hommes et quelques chevaux, et porta dans cette troupe un grand désordre, dont le piquet des chevaliers de la Couronne profita pour faire une charge qui acheva de repousser l'ennemi. Un chevalier fut tué et quelques chevaux furent blessés par le feu des tirailleurs. Les compagnies française et suisse ayant conservé, avec la plus grande valeur, leur position sous la protection de notre canon, les progrès de l'ennemi furent entièrement arrêtés, et le salut de l'arrière-garde de l'armée autrichienne, de son artillerie, de ses équipages et des nôtres, fut entièrement dû au parti qu'avait pris si à propos le prince de Condé, d'occuper une bonne position, et à la valeureuse constance avec laquelle ses troupes avaient su se maintenir devant un feu très-vif de canon et d'obus.

S. A. S., quand elle eut occupé sa position, ayant fait demander au comte de la Tour de lui envoyer un ou deux bataillons de renfort, ce général lui fit répondre qu'une telle confusion régnait dans ses troupes qu'il lui était impossible de satisfaire à sa demande, ajoutant que d'après l'esprit d'inquiétude qui s'y était répandu, elles n'auraient d'ailleurs pu lui être

d'aucune utilité. Lorsque la nuit fut entièrement fermée, toute la colonne d'artillerie et d'équipages ayant filé sur Ochsenhausen, qui lui avait été indiqué comme son point de retraite, le prince de Condé ordonna celle de ses troupes, qui, se fesant dans le meilleur ordre, fut dirigée sur Mittelbach, qu'occupa le quartier-général de S. A. S., et où nous arrivâmes à minuit, après avoir établi le bivouac de l'armée en avant de ce village. Le comte de la Tour passa la nuit à Rottam.

L'avant-garde du duc d'Enghien, qui, obligée de suivre nos mouvemens, avait fait sa retraite sur notre gauche en arrière de sa position, avait été coupée du corps du prince de Condé; son petit-fils trouva cependant le moyen de venir le joindre, en courant le risque de tomber entre les mains de l'ennemi; il lui rendit compte que son corps, après avoir donné de nouvelles preuves de sa valeur distinguée, s'était, après une perte de quelques hommes et de quelques chevaux, retiré à Mulhausen, sur la gauche de notre position. Le général Mercantin se réunit bientôt au duc d'Enghien. La brigade de Dauphin, qui avait été envoyée vers Biberach, n'avait pas été moins utile aux troupes autrichiennes dans cette par-

tie que nous ne l'avions été dans la nôtre. Elle avait seule couvert leur retraite précipitée, en fesant une charge vigoureuse qui avait eu le plus grand succès, ayant absolument repoussé la cavalerie qu'elle avait eu à combattre, pris plusieurs chevaux, et repris à l'ennemi une pièce de canon que les Autrichiens lui avaient abandonnée.

Le corps de Condé n'avait cessé, depuis le commencement de la guerre, de donner des preuves de la valeur la plus brillante dans toutes les occasions, mais jamais les succès n'avaient eu et n'avaient pu avoir un résultat plus utile que celui de cette journée, puisque l'armée autrichienne dut absolument son salut à la résistance que nous opposâmes à l'ennemi. Je dois au comte de la Tour la justice de dire qu'il sentit toute l'importance du service que nous lui avions rendu, et qu'ayant témoigné sa reconnaissance au prince de Condé, il s'empressa d'envoyer à l'empereur un compte exact de cette affaire, dans lequel il ne dissimula pas que c'était uniquement les dispositions du prince de Condé et la valeureuse détermination de son corps, qui avaient préservé l'armée de S. M. I. des plus grands malheurs.

Cette journée ne nous coûta que quelques

officiers tués ou blessés, et une vingtaine de soldats (1).

Quoique les patrouilles n'eussent annoncé aucun mouvement ultérieur de l'ennemi, et qu'il fût bien évident qu'il ne nous avait attaqué que pour tâcher de rallentir notre marche et de donner quelque facilité à la retraite de son artillerie et de ses bagages, la prudence, fidèle compagne du comte de la Tour, l'engagea à prendre le 3 une position encore plus reculée; en conséquence, l'armée reçut l'ordre de partir à sept heures pour occuper celle en arrière d'Ochsenhausen, et nos équipages ayant eu celui de se porter au-delà de Memmingen, nous dûmes renoncer à l'espoir de voir encore camper nos troupes, qui étaient à leur dix-huitième jour de bivouac sans interruption.

---

(1) *Liste des officiers tués et blessés le 2 octobre.*

Légion Roger de Damas. MM. de Vigny, Huchet. (*Tués.*)

Régiment de Bardonnenche. M. Blondel. (*Tué.*)

Légion Roger de Damas. M. d'Aumont. (*Blessé.*)

Régiment d'Hohenlohe. MM. Le Poire, Mesny. (*Blessés.*)

Régiment de Damas. MM. d'Amoiseau, de Calvière, de Martel. (*Blessés.*)

Régiment de Montesson. M. de Formanoir. (*Blessé.*)

Le quartier-général du prince de Condé fut établi à Aichebühl le 4, à un quart de lieue de celui du comte de la Tour, placé à Erlemos.

L'incertitude des mouvemens de l'ennemi ne laissait aucun doute sur l'embarras qu'il éprouvait pour opérer sa retraite, que le comte de la Tour ne paraissait cependant pas avoir le projet de suivre de bien près.

Nous apprîmes que le général Petrasch avait porté à l'improviste sur Kehl un corps de vingt mille hommes; mais les deux commandans ayant été tués dans l'attaque, et les soldats s'étant amusés à piller, on avait négligé de couper le pont du Rhin, ce qui avait donné aux républicains les moyens d'envoyer des renforts assez considérables pour repousser les Autrichiens et pour se remettre sur-le-champ en possession du fort.

Les rapports des patrouilles et des paysans s'accordèrent le 5 sur la continuation de la retraite de l'ennemi; mais l'inquiétude du comte de la Tour, chez lequel j'accompagnai S. A. S., était telle, qu'il ne crut pas en être encore assez assuré pour ordonner un mouvement en avant; néanmoins il nous annonça que son projet était de marcher le lendemain.

Les soldats prisonniers que l'ennemi avait fait sur nous rejoignirent l'armée en vertu d'un décret qui les assimilait pour l'échange à ceux de l'armée impériale; mais le décret ne s'étendant pas aux officiers, nous fûmes fondés à concevoir de grandes inquiétudes sur leur sort ultérieur.

Le prince de Condé reçut, le 6, ordre de mettre son corps en mouvement à midi, et de lui faire reprendre la position qu'il occupait quelques jours auparavant, lorsqu'il avait son quartier-général à Umendorff, où il fut établi de nouveau. Celui du comte de la Tour le fut à Biberach.

L'armée républicaine continuant sa retraite, nous marchâmes sur ses traces, et le quartier-général du prince de Condé fut établi à Reichenbach. Le comte de la Tour y donna avis à S. A. S. du passage du Rhin qu'avait effectué à Philisbourg un corps de troupes autrichiennes aux ordres du général Hotzé et du prince de Lichtenstein. Ce dernier avait occupé Germesheim et détruit les retranchemens qu'y avaient élevés les républicains. Le général Hotzé s'était porté vers Lautern. Nous apprîmes que l'archiduc, arrivé à Carlsruhe, devait être le 7 à Offenbourg.

Le 8, l'armée continuant de se diriger sur Stockach, où s'étaient portés les républicains, le prince de Condé eut son quartier-général à Hoskirck; nous entendîmes pendant la marche une canonnade assez vive que l'on jugea avoir lieu dans les environs de Villingen, occupé par un corps de troupes autrichiennes aux ordres du général Pétrasch. Le quartier-général du comte de la Tour fut à Ostrach.

Le corps du prince de Condé, parti le 9 à midi, ayant rencontré la colonne d'équipages de l'armée autrichienne, éprouva de tels obstacles dans sa marche qu'il n'arriva qu'à dix heures du soir, quoiqu'il n'eût que quatre lieues à faire pour se rendre à Liggersdorff, à deux lieues de Stockach, où le quartier-général de S. A. S. fut établi. Celui du comte de la Tour le fut à Mœskirck. La marche devint d'autant plus pénible qu'un vent impétueux et une pluie continuelle ne cessèrent pas de toute la journée et se prolongèrent pendant la nuit, que les troupes passèrent encore au bivouac, l'embarras de la marche n'ayant pas permis aux voitures d'effets de campement d'arriver à temps pour pouvoir tendre le camp.

Nous apprîmes que le général Frœhlich s'étant porté à Stockach en avait délogé les républi-

cains, qui continuaient leur retraite vers Fribourg et les villes forestières.

Le corps du duc d'Enghien, qui avait été mis aux ordres du général Mercantin, fut remis directement sous ceux du prince de Condé, d'après la demande qu'il en fit au comte de la Tour, et il fut décidé qu'il formerait exclusivement l'avant-garde du corps de S. A. S.

Le comte de la Tour prévint le 10 le prince de Condé, qu'à raison de la fatigue que les troupes avaient endurée la veille, l'armée ne ferait ce jour-là aucun mouvement; que les seules avant-gardes se porteraient en avant, et que rien ne s'opposait à l'établissement du camp; en conséquenée, le nôtre fut tendu à dix heures du matin, et nos troupes firent usage de leurs tentes pour la première fois depuis trois semaines.

Le corps du prince de Condé partit le 11 à six heures du matin, formant une colonne particulière, et alla camper à deux lieues en avant de Stockach, près de la chaussée qui conduit de cette ville à Duttlingen. Le quartier-général de S. A. S. fut placé à Galmansweiller, et celui du comte de la Tour à Duttlingen. Les hussards du corps du général Frœhlich prirent deux pièces de canon aux républicains.

Nous partîmes le 12 à cinq heures du matin et nous arrivâmes après une marche très-pénible, par une route de traverse, à Hischingen, quartier-général du prince de Condé, près Geissingen, sur les bords du Danube, où l'armée bivouaqua, les chemins gâtés par la pluie n'ayant pas permis aux voitures d'effets de campement d'arriver.

Nous fûmes agréablement surpris pendant la marche en voyant arriver M. du Roure, sous-lieutenant des chevaliers de la Couronne, qui avait été fait prisonnier près Munich, et qui, aidé par un officier républicain dont il avait fait naître l'intérêt sur son sort, était parvenu à s'échapper et s'était caché depuis trois semaines dans un village près Stockach.

Le quartier-général du comte de la Tour avait dû être placé à Geissingen, mais il l'établit à Emedingen, à une lieue en arrière, craignant sans doute d'engager une affaire à raison de quelques coups de canon que nous entendîmes en arrivant, et qui avaient été tirés entre les troupes du duc d'Enghien et une arrière-garde des républicains, laquelle avait maintenu pendant quelques momens une position avantageuse à Furstenberg, pour protéger la retraite d'une division et son entrée dans la gorge de

Neustadt. Le duc d'Enghien fit une douzaine de prisonniers dans cette occasion. Le général Frœhlich ayant fait poursuivre la colonne des ennemis, ses hussards prirent quelques hommes et quatre pièces de canon.

Le quartier-général du comte de la Tour ayant été porté le 13 à Donauschingen, celui du prince de Condé fut établi à Hauservorwald, où S. A. S. reçut une lettre de ce général qui lui mandait de se rendre le lendemain avec son corps à Donauschingen, et qui l'informait en même temps que l'archiduc le rappelant avec son armée pour se réunir à la sienne, il partait le lendemain, et que le corps de S. A. S. demeurerait joint à celui du général Frœhlich, qui lui ferait parvenir dorénavant les ordres.

Le 14, le comte de la Tour témoigna au prince de Condé ses regrets de se séparer de lui, et son opinion sur son corps dans la lettre suivante:

« Monseigneur,

» C'est avec le plus vif regret que je me vois » obligé, par des ordres supérieurs, à m'éloi- » gner de V. A. S., à qui j'ai voué le plus » grand respect, et que je prie de me conserver » son estime, que j'ai toujours cherché à mé-

» riter. Je la prie également d'être convaincue » du désir que j'avais de continuer la campagne » avec elle et avec son corps, dont on ne peut » trop louer la valeur, la fermeté et la cons- » tance. Je supplie V. A. S. de lui faire connaître » que je suis très-fâché de ne plus servir avec » lui, et que hier encore, en fesant passer la » relation de l'affaire du 2 de ce mois à S. A. R., » j'ai fait l'éloge mérité de ce corps et rendu » toute la justice qui lui est due, ainsi qu'à la » fermeté avec laquelle il a assuré et soutenu la » retraite par la sage manœuvre de V. A. S. » J'ose espérer que les circonstances me met- » tront encore à même de servir avec V. A. S., » et de me donner de nouvelles occasions de lui » témoigner mon dévouement et l'estime que je » fais de la brave noblesse et des troupes qui » servent sous vos drapeaux.

» *Signé* le comte Baillet de la Tour.

» Donauschingen, ce 14 octobre ».

Le comte de la Tour étant parti de Donaus-chingen, pour se porter par Villingen dans le Brisgaw, nos troupes prirent près de cette ville la position que quittaient les siennes, et qui fut également occupée par celles du

général Frœhlich, arrivées le même jour. Ce général, en donnant avis au prince de Condé de cette réunion, lui avait mandé assez cavalièrement qu'il se réservait pour son logement et celui de sa suite, le château (résidence ordinaire du prince régnant de Furstenberg), où en effet nous le trouvâmes établi à notre arrivée. Ce Frœhlich, naturellement grossier, donna, le jour même de notre réunion, une nouvelle preuve de l'ignorance totale où il était des formes et des convenances que devait lui prescrire sa position vis-à-vis du prince de Condé. A peine son corps était-il rendu au terrain de son bivouac, et S. A. S. entrée dans son logement, qu'elle reçut une note par laquelle Frœhlich le prévenait que les excès auxquels se livraient ses troupes, l'avaient obligé de donner les ordres les plus sévères pour que tout individu de son corps noble ou autre, qui commettrait quelque pillage et opposerait la moindre résistance à ses patrouilles, fût tué sur-le-champ. Le prince de Condé, quoiqu'accoutumé aux formes tudesques et quelquefois peu honnêtes de la plupart des généraux autrichiens, aux ordres desquels les circonstances d'une révolution aussi extraordinaire que celle de France avaient pu seule le placer, sentit vive-

ment la dureté et l'inconvenance d'une pareille note. S. A. S. ayant jugé qu'il était nécessaire de rappeler à M. de Frœhlich, la distance qui les séparait et qu'il paraissait avoir oublié, elle se rendit sur-le-champ chez lui, où je l'accompagnai. Ce général ne sachant pas un mot de français, l'explication ne put avoir lieu que par le moyen d'un interprête; et S. A. S. ayant témoigné d'ailleurs par sa contenance et ses gestes l'excès de son mécontentement, le général, après avoir cherché à trouver l'excuse de sa note injurieuse dans le réglement militaire autrichien, marqua au prince de Condé son regret d'avoir pu lui déplaire, ainsi que son désir de faire tout ce qui, ne contrariant pas le service de S. M. I. R., pourrait lui être agréable. Nous ne pouvions nous dissimuler que les plaintes de M. de Frœhlich étaient fondées sous quelques rapports, les troupes de notre avant-garde ayant commis plusieurs désordres; mais ils étaient très-exagérés par la malveillance, que les agens républicains qui se trouvaient dans l'armée impériale ne cessaient d'exciter contre nous, cherchant même à attribuer exclusivement à nos troupes le pillage sans bornes auquel des Autrichiens se livraient.

Le prince de Condé nomma le comte de

Lascaris au commandement du régiment d'infanterie, vacant par la mort du marquis de Roquefeuille.

L'armée séjourna le 15. Nous reçûmes avis que l'ennemi avait évacué Neustadt, et que nos avant-postes étaient au-delà de cette ville.

L'armée partit le 16, à six heures du matin, et alla bivouaquer à une lieue en arrière de Neustatt, où fut porté le quartier-général du duc d'Enghien. Celui du prince de Condé fut établi à Dittishausen. La pluie était si continuelle depuis plusieurs jours, que nos troupes se trouvaient obligées de passer la nuit dans la boue, sans aucun moyen de se coucher ni de s'asseoir : elles éprouvaient tous les genres de privations et de souffrances; les subsistances manquaient presque toujours, tant par la dévastation des républicains dans tous les lieux où nous passions, que par le peu d'efficacité des mesures que l'administration autrichienne prenait pour assurer les vivres.

Le prince de Condé reçut ordre le 17 à midi de mettre sans retard son corps en mouvement, et de le porter sur la droite de Neustadt, en avant de Friedenweiler, où M. de Frœhlich lui ferait parvenir dans la soirée les dispositions relatives à l'attaque générale qui devait avoir

lieu le lendemain. En effet, à peine fûmes-nous arrivés à une abbaye de religieuses, où S. A. S. passa la nuit, qu'elle reçut les instructions qui lui avaient été annoncées, et qui portaient qu'elle se dirigerait sur le val et sur l'abbaye de Saint-Pierre; son corps formant une colonne particulière, à laquelle s'était joint comme soutien un bataillon autrichien du régiment de Watersleben. L'heure de l'attaque était indiquée pour neuf heures du matin, et devait avoir lieu sur quatre points : celui dont était chargé le prince de Condé présentait évidemment le plus d'obstacles et de dangers par l'obligation où nous nous trouvions d'emporter successivement trois positions très-fortes, pour parvenir au point indiqué, sans connaître précisément l'état des forces que nous avions à combattre; mais l'ardeur de nos troupes, et la juste confiance que nous avions dans leur valeur et dans notre chef, ne nous laissaient aucun doute sur le succès. La nature du pays que nous avions à traverser ne permettant pas l'usage d'une grande quantité de cavalerie, celle de l'avant-garde fut seule destinée à marcher, et celle de la ligne eut ordre de rester dans la position qu'elle occupait.

Nous partîmes le 18 à sept heures, l'avant-

garde ayant la tête de la colonne. Le duc d'Enghien, arrivé à Waldaw, première position des républicains, ils furent entièrement surpris, ne s'étant pas attendus à être attaqués dans une position dont les chemins à peu près impraticables rendaient l'accès très-difficile. Les premiers coups de fusil de nos tirailleurs portèrent le plus grand désordre parmi les républicains, qui se retirèrent frappés d'épouvante et se replièrent sur la seconde position d'Hollgraben, où se trouvait leur principale force, que l'on pouvait estimer de trois à quatre mille hommes ; ils se formèrent en bataille sur la hauteur; et leur canon portant dans les rangs du régiment d'Hohenlohe, y avait mis un moment d'incertitude, lorsque notre artillerie, à laquelle se réunirent deux pièces du régiment de Watersleben, lequel n'avait pris aucune part à l'attaque, n'étant destiné que pour le soutien, arrêta l'ennemi qui s'avançait en bon ordre. L'infanterie de la légion Roger de Damas ayant marché alors la baïonnette au bout du fusil, ainsi que le régiment d'Hohenlohe qui s'y était réuni, soutenus par les bataillons nobles, à la tête desquels marchaient le duc de Berry et le prince de Condé, les républicains se retirèrent en grande hâte,

et un piquet de hussards de la légion, les chargeant dans leur retraite, acheva d'y porter le plus grand désordre. Cette retraite se fit avec une telle précipitation, que les marmites toutes remplies furent trouvées dans leurs barraques, ainsi que beaucoup de vivres et de provisions de toute espèce dont nos troupes profitèrent. Continuant de les poursuivre vigoureusement, nous emportâmes de même, toujours la baïonnette au bout du fusil, la troisième position de Saint-Mergen, qui fut faiblement défendue; malgré tout son avantage; comme ils arrivaient sur les hauteurs de l'abbaye de Saint-Pierre, l'artillerie du duc d'Enghien les foudroya dans la vallée, et leur tua ou blessa beaucoup de monde. Le duc prit son quartier-général dans cette abbaye, en avant de laquelle ses troupes furent placées; le prince de Condé et son corps bivouaquèrent sur la hauteur en arrière de Saint-Pierre. La nuit devint d'autant plus pénible pour les princes et pour les troupes, qu'elle fut froide et pluvieuse, et que nous avions eu toute la journée une pluie considérable à supporter, des chemins horribles à passer, et des montagnes escarpées à gravir; de sorte que les hommes et les chevaux étaient rendus de fatigue. L'artillerie n'avait pu arriver que par l'effet des soins et de

l'intelligence des officiers de ce corps, dont le zèle et l'activité se trouvaient au-dessus de tout éloge; ces mêmes obstacles n'avaient pu permettre à aucun moyen de subsistance de nous parvenir, et les républicains ayant épuisé toutes celles qu'un pays absolument dépourvu de villages pouvait fournir, l'armée se vit réduite à vivre des pommes de terre qu'on put trouver, tant dans les champs que dans quelques maisons éparses sur les montagnes. Cette journée, fort glorieuse pour le corps de Condé, ne lui coûta pas autant de monde que nous avions dû le craindre, notre perte s'étant réduite à quatre officiers tués, au nombre desquels fut le comte Casimir de Fargues, lieutenant dans le régiment de son frère, jeune homme d'une tournure charmante, et regrettable sous tous les rapports. Il y en eut cinq blessés. Le nombre des morts parmi les soldats fut de dix-sept, et celui des blessés de vingt-six.

Le prince de Condé reçut dans la nuit des nouvelles de M. de Frœhlich, qui avait également rempli son objet, étant parvenu à notre hauteur sur la gauche, en suivant la vallée de Neustadt, qui conduit à Fribourg.

Le temps devint encore plus mauvais le 19; la pluie et la neige se succédèrent pendant

toute la journée. Nous étions sur le point le plus élevé de la Forêt-Noire. L'armée s'étant mise en marche pour la continuer par les défilés qui se trouvaient à la sortie de l'abbaye de Saint-Pierre, l'ennemi profita de cet instant pour faire un mouvement rétrograde et se porter par des vallées à droite et à gauche, dans le dessein de tourner nos flancs. Ce mouvement, dont nous fûmes avertis par nos éclaireurs, détermina le prince de Condé à faire sur-le-champ une contre-marche et à occuper une position à une lieue en arrière sur la tête des vallées, jusqu'à ce que l'on connût la force de l'ennemi et les progrès de son attaque. Il était de la plus grande importance que S. A. S. ne s'y laissât pas prévenir, puisque toute retraite lui eût été coupée. Cela devenait d'autant plus à craindre, que quelques tirailleurs ennemis avaient même enlevé déjà deux quartiers-maîtres de l'armée, qui arrivaient sur les derrières. L'événement prouva la sagesse des dispositions du prince de Condé : M. de Frœhlich ayant trouvé des forces supérieures devant lui, n'avait pu se maintenir dans le Val-d'Enfer, où il avait pénétré la veille. A quatre heures du soir, S. A. S. voyant que l'ennemi faiblissait dans son attaque, et que la colonne qui avait me-

nacé de nous tourner et de nous couper à Saint-Mergen, s'était arrêtée, saisit ce moment pour l'attaquer lui-même. Cette manœuvre obtint un plein succès; l'ennemi fut repoussé de tout le terrain qu'il avait occupé pendant la matinée; obligé de descendre précipitamment la grande hauteur, le prince de Condé le fit canonner et suivre par les tirailleurs jusqu'à la nuit fermée. L'armée bivouaqua dans la position où elle se trouvait, et S. A. S. prit son quartier-général à l'abbaye de Saint-Mergen. La situation des troupes devenait de jour en jour plus fâcheuse; les subsistances et les moyens de s'en procurer manquaient à un tel point que les princes même, dont les cantines étaient épuisées, n'eurent qu'avec beaucoup de peine du pain et des pommes de terre en très-modique quantité pour leur souper et pour celui de leur suite; aucune voiture ne nous avait suivi dans notre marche, et l'abbaye que nous habitions avait été entièrement pillée. Les chevaux éprouvaient la même disette. Nous avions entendu, pendant toute la journée, un feu très-vif d'artillerie dans le Brisgaw, où nous étions informés que l'archiduc Charles avait dû attaquer.

Le prince de Condé avait compté attaquer

l'abbaye de Saint-Pierre, si l'ennemi avait conservé la position où il l'avait laissé la veille; mais le 20, à la pointe du jour, nous découvrîmes qu'il l'avait abandonnée, et les patrouilles nous apprirent qu'il avait traversé cette abbaye sans s'y arrêter et pris le chemin de Fribourg. Le prince de Condé crut devoir attendre dans sa position des nouvelles de M. de Frœhlich ou des ordres de l'archiduc. Un convoi de pain et d'avoine nous arriva dans la matinée, d'autant plus à propos que les hommes et les chevaux mouraient exactement de faim. Nous présumâmes que la retraite précipitée des républicains avait été déterminée par l'avantage considérable que M. de la Tour avait remporté vers Waldkirck, tandis que l'archiduc en personne les avait battus près Kentsingen, ce qui avait ouvert le chemin de Fribourg, que l'on prévoyait qu'ils évacueraient dans la nuit. Nous apprîmes ces nouvelles par un officier que l'archiduc dépêcha au prince de Condé, pour prendre connaissance de la position qu'il occupait avec son corps.

M. de Frœhlich, qui avait conservé sa position en avant de Neustadt sans faire aucun progrès ultérieur, ayant devant lui des forces qu'il croyait très-supérieures aux siennes,

donna le 21, à quatre heures du matin, avis au prince de Condé de l'évacuation entière de la gorge par l'ennemi, qui s'était retiré pendant la nuit, lui mandant en même temps qu'il se portait avec son corps sur Ebenheit près Fribourg, et que S. A. S., partant avec le sien à cinq heures, devait se diriger sur le même point. Le duc d'Enghien marcha aussitôt avec sa cavalerie, et arriva bientôt à Fribourg, que les républicains avaient abandonné le matin, et que l'archiduc venait de traverser au milieu des acclamations de tous les habitans, transportés de joie de recevoir leur libérateur.

Le prince de Condé étant arrivé avec sa colonne dans la plaine en avant de Fribourg, y joignit l'archiduc, qui lui témoigna la vive satisfaction que lui causait cette réunion; l'embrassa cordialement et lui dit les choses les plus honnêtes comme les plus flatteuses sur la valeur distinguée dont son corps avait donné des preuves dans toutes les occasions qui s'étaient présentées, et notamment pendant les journées précédentes. Le quartier-général de l'archiduc fut établi à Fribourg, ainsi que celui du duc d'Enghien; son avant-garde et le corps du prince de Condé bivouaquèrent à une demi-

lieue de la ville. Le quartier-général de S. A. S. fut placé à Ebenheit, village à trois quarts de lieue en arrière, qui avait été pillé par l'ennemi de la manière la plus horrible, et où il ne restait pas un seul habitant.

L'archiduc ayant dit au prince de Condé que sa cavalerie pouvait le rejoindre, je fis partir sur-le-champ un officier pour aller lui en porter l'ordre.

L'archiduc étant dans l'usage de n'envoyer ses ordres que peu de momens avant celui où ils devaient être exécutés, le prince de Condé reçut le 22, à deux heures du matin, l'ordre de partir à cinq avec son corps, pour se porter sur le vieux Brisach, vers lequel une colonne de républicains se dirigeait, de tâcher de les joindre, et de les attaquer; mais comme nous avançions près de Fribourg, l'archiduc ayant eu avis que l'ennemi avait passé le Rhin dans cette partie et brûlé ses ponts, le prince de Condé reçut ordre de remonter vers Bâle, et d'aller prendre une position en avant de Harteim, désigné pour son quartier-général, à deux lieues d'Heitersheim, où fut porté celui de l'archiduc. Notre avant-garde ayant eu ordre d'occuper Neubourg sur les bords du Rhin, y trouva encore l'ennemi qui l'aban-

donna dès l'arrivée de nos hussards, après quelques coups de pistolet tirés de part et d'autre.

Nous reçûmes, le 23, à deux heures après minuit, l'ordre d'avancer à cinq notre position d'une lieue, et de placer notre ligne en avant de Brengarten, où fut établi le quartier-général du prince de Condé, à qui l'archiduc manda à midi de se porter encore plus en avant d'une lieue. Ce mouvement plaça nos troupes au-delà de Griesheim, où S. A. S. prit son quartier-général, fort voisin de celui de l'archiduc qui venait d'arriver à Mulheim. Nous présumâmes que ces différens mouvemens étaient une suite des dispositions relatives à la position que l'ennemi avait prise en arrière de Mulheim, où l'archiduc était décidé à l'attaquer. Notre cavalerie, demeurée sur les derrières pendant le passage des montagnes, et à qui il avait été envoyé ordre de se porter en avant, rejoignit l'armée.

L'archiduc envoya, le 24, à une heure du matin, au prince de Condé, les dispositions qu'il avait faites pour l'attaque qui devait avoir lieu sur quatre colonnes. Celle de droite, formée du corps de Condé, se portant sur Steinstadt, pour suivre les bords du Rhin. La se-

conde, forte de neuf bataillons et de vingt-six escadrons aux ordres du prince de Fürstenberg, suivant la chaussée de Bâle pour marcher sur Sellingen; la troisième, à peu près d'égale force, commandée par le comte de la Tour, à laquelle se trouvait l'archiduc, se rassemblant entre Vegesheim et Feldberg pour combattre l'aile droite de l'ennemi près Lihel; et la quatrième, qui comprenait toute l'avant-garde de l'armée sous les ordres du général Nauendorff, devait chercher à gagner le flanc droit de l'ennemi, et à s'emparer du poste important de Kandern, que l'on pouvait regarder comme la clef de la position de Sellingen.

L'attaque étant ordonnée pour sept heures du matin, l'armée fut sous les armes à cinq; le prince de Condé joignit son avant-garde à Neubourg sur les six heures, et marcha de suite en avant. Il trouva les premiers postes de l'ennemi à une demi-lieue en avant du village de Steinstadt, précisément où ce prince avait proclamé le roi Louis XVIII, à la tête de son armée, le 16 juin 1795; il était alors sept heures. Le prince de Condé, fidèle à l'ordre qu'il avait reçu, fit commencer la tirailleric des hussards, mais ne poussa pas d'abord vigoureusement, pour attendre les colonnes de

gauche dont un grand brouillard ne lui permettait pas de juger les progrès par ses yeux. Vers neuf heures, la tiraillerie s'échauffa peu à peu et de manière à ne pouvoir l'empêcher, surtout quand les ennemis la redoublaient eux-mêmes. A dix heures, ils se trouvèrent acculés au village de Steinstadt qu'ils tentèrent de défendre; mais l'infanterie de Roger de Damas et d'Hohenlohe, commandée par le duc d'Enghien que le prince de Condé suivait immédatement avec le reste de son infanterie tant noble que soldée, n'hésita pas à se jeter dans le village, les tambours battant la charge et secondée par des piquets de hussards de la légion et de Baschy : il fut emporté malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi dans les rues, et malgré le feu continuel d'obus dont ceux qui étaient de l'autre côté chauffaient ce même village. Le duc de Berry, dont le prince de Condé contenait depuis long-temps l'ardeur, y entra en même temps que les troupes. Un piquet de vingt-cinq hussards de Roger de Damas, commandé par M. de la Conterie, s'était porté à toutes jambes à l'extrémité du village, pour empêcher les républicains de couper un pont qui s'y trouvait, et avait rempli cet objet. L'ennemi descendit avec précipitation un escarpe-

ment qui devenait une position excellente pour le corps de Condé, et où il pouvait attendre avec quelque sûreté les progrès des autres colonnes, dont aucune, à cause de la difficulté du pays qu'elles avaient à parcourir, ne paraissait encore être parvenue à sa hauteur. Le prince de Condé se voyait séparé par un vallon de la hauteur de Sellingen sur laquelle les ennemis étaient très-en force, et d'où ils canonnèrent aussitôt très-vivement. Un obus tua, près du prince de Condé, un ingénieur nommé Dumoulin : je me trouvais dans ce moment à côté de S. A. S.; une partie de la cervelle de ce malheureux rejaillit sur nous. Le feu de notre artillerie ne tarda pas à devenir supérieur à celui des ennemis qui poussèrent des tirailleurs dans un bois en avant. Le prince de Condé en envoya également; ils renforcèrent les leurs, il renforça les siens; il en résulta une canonnade perpétuelle et une fusillade de tirailleurs dans le bois, si nourrie qu'elle ressemblait à un feu de bataillon continuel; Monseigneur n'ayant eu aucune nouvelle de la gauche pendant la journée, ne songea plus qu'à se maintenir dans sa position. Il y parvint depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir, malgré le feu de canon et de mousque-

terie que nous essuyâmes sans aucune relâche pendant sept heures de suite, et que la nuit seule fit cesser. Cette journée où le corps donna de nouvelles preuves de sa brillante valeur et de sa constance inébranlable, nous coûta deux cent cinquante hommes, parmi lesquels se trouvèrent cinquante-quatre officiers ou chasseurs nobles.

Le prince de Condé fit bivouaquer les troupes dans la position qu'elles avaient si bien attaquée et défendue, l'infanterie en avant de Steinstadt et la cavalerie dans la plaine en arrière de ce village, où elle était demeurée en bataille toute la journée. Le bivouac de cette nuit fut le plus pénible de toute la campagne, une pluie battante et glaciale n'ayant pas cessé jusqu'à deux heures du matin. Les hommes et les chevaux avaient de la boue jusqu'à mi-jambe, et le défaut de voitures n'avait pas permis de transporter ni bois ni subsistances aux différens bivouacs. Les princes passèrent la nuit à Steinstadt, dans des maisons dévastées où ils éprouvèrent la même disette de vivres.

Les rapports des patrouilles et des paysans nous apprirent le 25, à la pointe du jour, que l'armée républicaine, entièrement retirée, se portait sur Huningue. Ce mouvement

avait été déterminé par les progrès qu'avait faits l'archiduc, qui manda à sept heures du matin au prince de Condé de faire partir son avant-garde pour Istein, à quatre lieues, sur le chemin de Bâle, et de conserver jusqu'à nouvel ordre la position qu'il occupait; il exprima à S. A. S., dans les termes suivans, la satisfaction qu'il éprouvait de la conduite de son corps:

« Je ne puis que témoigner une vive satisfaction à V. A. sur les services essentiels que » son corps a rendus à l'affaire d'hier. Les dispositions de V. A., tant au commencement » qu'à la fin de l'attaque, ont parfaitement répondu au plan que j'avais formé, et je la prie » de recevoir l'expression de ma reconnaissance. »

L'armée n'ayant pas fait de mouvement, le quartier-général de l'archiduc fut placé à Sellingen.

Le prince de Condé fut informé le 26, à cinq heures du matin, par l'archiduc, que les républicains paraissaient vouloir se maintenir sur la rive droite du Rhin, et il reçut ordre en conséquence de partir avec son corps à dix heures, et de lui faire prendre une position en avant de Blanzingen, où S. A. S. plaça son

quartier-général; celui de l'archiduc fut établi à Marbach.

Les républicains ayant abandonné, le 27, toutes les hauteurs, et s'étant bornés à conserver la tête du pont qu'ils avaient construits en face d'Huningue, l'archiduc pensa que sa présence était moins nécessaire dans cette partie que vers Kehl, où l'ennemi fesait filer par la rive gauche du Rhin la plupart des troupes qui venaient de le passer. Il partit en conséquence avec huit bataillons de grenadiers et quelque cavalerie, pour se rendre à Offenbourg, et faire toutes les dispositions relatives au siége de Kehl, où se trouvaient déjà quinze bataillons. Le prince de Furstenberg eut le commandement des troupes qui restaient opposées à Huningue, au nombre de seize bataillons et de vingt-six escadrons, auxquels le corps de Condé se trouva réuni. Le général nous fit faire aussitôt un mouvement en avant, et ayant porté notre avant-garde à une petite lieue d'Huningue, le quartier-général du duc d'Enghien fut établi à Emeldingen, et celui du prince de Condé à Fischingen. Le prince de Furstenberg plaça le sien à Weiler, et le porta quelques jours après à Lœrrach. Les républicains travaillaient à fortifier leur tête de pont, et les

Autrichiens, aidés d'un grand nombre de paysans, élevaient de leur côté des redoutes pour placer les batteries de gros canons et d'obusiers qu'ils attendaient, et qui devaient les mettre en mesure de détruire le pont et de brûler la ville d'Huningue.

Le prince de Furstenberg manda, le 28, au prince de Condé, que les circonstances lui permettant de donner des cantonnemens aux bataillons et aux escadrons nobles, il pouvait les y faire entrer sans délai, et il assigna à cet effet les villages qui se trouvaient en avant et aux environs de Mulheim, qui fut désigné pour le quartier-général. Le prince de Furstenberg demanda à S. A. S. que les troupes soldées de la ligne, réunies à celles de l'avant-garde sous les ordres du duc d'Enghien, conservassent la position qu'elles occupaient dans ce moment, jusqu'à ce que les ouvrages auxquels on travaillait fussent plus avancés. Les bataillons nobles et quelques patrouilles de cavalerie restèrent chargés de la garde du Rhin depuis Steinstadt jusqu'auprès de Brisach.

Le premier bataillon d'infanterie noble partit, le 29, pour occuper les cantonnemens qui lui avaient été assignés.

Les princes, le quartier-général, le second

bataillon et la cavalerie nobles, partirent ainsi que l'artillerie de réserve, le 30, pour se rendre à leur nouvelle destination.

Les travaux des Autrichiens vis-à-vis Huningue se trouvant assez avancés pour qu'un aussi grand nombre de troupes cessât d'être nécessaires à leur soutien, le duc d'Enghien rentra le 8 de novembre au quartier-général du prince de Condé, et les troupes soldées de la ligne, ainsi que celles de l'avant-garde, ayant été distribuées dans les villages rapprochés du Rhin dont elles devaient avoir la garde, des cantonnemens plus en arrière furent assignés aux bataillons nobles.

L'archiduc dont le quartier-général était à Offenbourg, continuait à faire travailler avec beaucoup d'activité à tous les préparatifs nécessaires pour l'attaque de Kehl, qu'il était d'autant plus essentiel pour lui d'emporter, que tant qu'il ne serait pas maître de ce fort ainsi que de la tête du pont d'Huningue, les quartiers d'hiver dans le Brisgaw ne pouvaient pas être assurés.

Les républicains continuaient de fortifier la tête du pont d'Huningue, et les Autrichiens, de leur côté, élevaient tout autour un grand nombre de batteries pour les en déloger. Les

uns et les autres se bornaient à tirer de temps en temps quelques coups de canon, qui pour la plupart ne produisaient aucun effet.

Les ennemis ayant profité d'un brouillard très-épais, firent, la nuit du 22, une sortie de Kehl en grande force et se portèrent sur le village de Suntheim, où ils avaient sans doute appris que vingt pièces de canon, arrivées la veille, n'avaient pas encore été mises en batterie; ils surprirent les Autrichiens qu'ils chassèrent du village, et qui, l'ayant repris, furent une seconde fois repoussés. L'archiduc marcha lui-même à la tête des grenadiers, emporta de nouveau ce village, et repoussa les républicains dont la perte fut considérable; celle des Autrichiens le fut également, et chacun se retrouva après l'affaire dans la position où il était la veille, mais les républicains prirent sept pièces de canon, et en enclouèrent plusieurs autres.

Deux quartiers-maîtres qui avaient été pris le 18 octobre rejoignirent l'armée le 24. Les officiers républicains, à la garde desquels ils étaient confiés, ayant favorisé leur évasion de Schelestadt, où ils avaient été conduits. Il était facile de voir que l'enthousiasme et l'acharnement des républicains avaient cédé à des sentimens plus humains et plus analogues au carac-

tère de la nation quand elle n'est pas égarée et enivrée, telle qu'elle l'avait été dans les premières années de la révolution. En 1793, ils avaient massacré nos prisonniers; en 1796, ils leur donnaient des facilités pour échapper à leurs surveillans, d'où il résultait que la plupart de ceux, tant officiers que soldats, qui avaient été pris dans le courant de la campagne nous rejoignaient successivement.

L'archiduc ayant ordonné, le 25, au prince de Furstenberg de lui envoyer deux bataillons, une partie de notre infanterie fit un mouvement vers sa gauche, pour prendre des cantonnemens plus rapprochés de la tête du pont d'Huningue.

Le prince de Condé ayant été informé le 26 que deux émigrés de son corps rentrés à Besançon y avaient été fusillés, crut devoir en donner avis par la note suivante, qui fut mise à l'ordre :

« Monseigneur croit devoir à l'humanité » comme au vif intérêt qu'il prend à tous les » individus de son armée, de lui faire connaître » la lettre qu'il vient de recevoir :

« Le 12 de ce mois, on a fusillé à Besançon » deux jeunes gens arrêtés six jours auparavant » à la porte de ladite ville, où ils entraient sans

» passeports, et qui sont convenus ingénuement » qu'ils venaient de servir à l'armée de V. A. Deux » personnes sûres qui me l'ont mandé séparé- » ment, à la date du 13, n'ont pu savoir qui ils » étaient; elles présumaient seulement qu'ils n'é- » taient pas de la province de Franche-Comté et » qu'ils n'étaient pas nobles. On ne peut, m'a- » t-on ajouté, montrer plus de courage et de » vertu : ils ont protesté qu'ils mouraient pour » Dieu et pour le Roi. Arrivés à Chamars, lieu » de l'exécution, ils ont crié *vive le Roi et les* » *Bourbons!* Les pauvres malheureux s'étaient » crus libres de rentrer en France.

» Sachant, Monseigneur, que cette illusion a » pris une certaine faveur dans votre armée; » qu'elle a déjà éloigné quelques individus, et » que beaucoup d'autres, séduits par cet exem- » ple, et découragés par des fatigues dont ils » n'apercevaient pas le terme, sont tentés d'aban- » donner vos drapeaux, j'ai pensé qu'il pourrait » être utile à V. A. de connaître cet événement. »

On apprit ensuite que ces deux victimes de l'animosité des autorités civiles de la république contre nous, étaient deux cavaliers du régiment Dauphin.

Ce fait paraît être en contradiction avec la circonstance que j'ai citée plus haut, mais il y

avait une grande différence à faire entre les sentimens qui animaient l'armée et ceux des membres des autorités civiles.

Une colonne considérable de grenadiers ayant fait, le 27, une sortie de Kekl, les Autrichiens feignirent d'être surpris, et les laissèrent approcher jusqu'à leurs ouvrages, d'où ils firent un tel feu de mitraille et de mousqueterie, qu'ils repoussèrent cette colonne dans laquelle il se mit le plus grand désordre, et qui ayant été poursuivie la baïonnette dans les reins fit une perte considérable.

L'archiduc ayant, le 28, fait attaquer le village de Kehl, ses braves troupes l'emportèrent, et parvinrent à y faire leur logement, malgré la vivacité du feu de l'ennemi ; celui-ci fit les plus grands efforts pour les déloger, mais il fut repoussé et contraint de se retirer derrière les parapets de ses ouvrages, où il souffrit beaucoup du feu vif et continu des batteries autrichiennes.

L'archiduc avait ordonné qu'une attaque sur la tête du pont d'Huningue eût lieu le même jour; elle se fit avec assez de succès pour que les batteries parvinssent à rompre le pont, dont une partie des bateaux, étant venue aborder sur la rive droite du Rhin, tomba entre les

mains des Autrichiens. Les républicains ne pouvant tenter de rétablir le pont sous le feu de l'ennemi, la communication n'eut plus lieu entre la ville et la tête du pont que par le moyen des bateaux et d'un pont volant, dont on ne fesait usage que pendant la nuit.

Le prince de Furstenberg ayant voulu profiter de l'avantage que lui donnait la rupture du pont, fit, le 1^er^ de décembre, attaquer les retranchemens par trois colonnes sur trois points différens. Les deux premières eurent le plus grand succès, et parvinrent à s'emparer des redoutes qu'elles avaient attaquées; mais le commandant de la troisième ayant été tué, le désordre et la terreur s'étaient répandus parmi ses troupes : elles lâchèrent pied. Les républicains poursuivirent les fuyards, et l'avantage qu'ils remportèrent sur ce point obligea les Autrichiens qui avaient pénétré dans les autres ouvrages, de les évacuer et de se retirer, pour ne pas courir le risque d'être coupés; ils eurent dans cette circonstance trois ou quatre cents hommes tués ou blessés. Les républicains perdirent aussi beaucoup de monde. Le général Abatucci, un de ceux en qui ils avaient le plus de confiance, et qui la méritait davantage, fut du nombre des tués.

Les républicains ayant voulu, le 2, tenter une nouvelle sortie de Kehl, elle n'eut pas plus de succès que la précédente, et elle leur coûta cinq à six cents hommes tués ou blessés.

Nous entendîmes, le 3, vers Huningue, une très-forte canonnade, mais nous apprîmes qu'elle n'avait eu d'autre cause que l'enterrement d'Abatucci, à qui les honneurs funèbres avaient été rendus avec la plus grande solennité.

L'archiduc ayant fait attaquer, le 6, une île du Rhin, dont la possession devait lui donner de grands avantages pour ses opérations ultérieures, elle fut emportée sans coûter beaucoup de monde.

Le duc de Berry désirant profiter d'une occasion aussi favorable que celle du siége de Kehl pour acquérir des connaissances dans ce genre d'opération militaire, partit pour s'y rendre et y passer quelques jours avec l'archiduc, qui ne cessa de le traiter avec autant d'amitié que d'égards.

Le chevalier de Franclieu, aide-de-camp du duc de Bourbon, auquel le comte de la Tour, qui avait de l'amitié pour lui, avait permis de rester près de lui pendant le siége, fut tué, le 9, d'un boulet de canon, dans une reconnaissance

des travaux de l'ennemi qu'il fit avec quelques ingénieurs.

Le duc de Berry, ayant suivi pendant huit jours les travaux du siége avec beaucoup d'assiduité, et craignant qu'un plus long séjour au quartier-général de l'archiduc pût lui être incommode, revint le 15 à celui du prince de Condé.

Il ne fallait pas moins que la constance inébranlable avec laquelle l'archiduc animait les troupes par son exemple, pour leur faire supporter les souffrances qu'elles éprouvaient par la rigueur de la saison; une gelée très-forte et le froid le plus vif avaient succédé à des pluies continuelles, pendant lesquelles le soldat s'était trouvé à la tranchée, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ne pouvant comme de raison y faire du feu; il n'y avait pas de nuit que quelques-uns ne mourussent de l'excès du froid; plusieurs avaient les membres gelés, mais aucun ne murmurait, et tous témoignaient la plus vive satisfaction quand ils voyaient leur Charles (c'est ainsi qu'ils désignaient l'archiduc), qui tous les jours partait d'Offenbourg, à cinq heures du matin, pour se rendre aux ouvrages, les parcourait tous, visitait les tranchées, et acquérait chaque jour par la valeur

et l'affabilité qu'il savait concilier avec la fermeté, de nouveaux droits à la vénération ainsi qu'à l'amour de son armée.

Les choses étaient toujours au même point à la tête du pont d'Huningue que les républicains continuaient d'occuper, tirant tous les jours quelques coups de canon sur les ouvrages autrichiens qui leur ripostaient sans qu'il en résultât de perte pour aucun des deux côtés. Il y avait un grand mécontentement et beaucoup de désertion dans l'intérieur, parmi les républicains très-fatigués du service pénible auquel le maintien de cette tête de pont les obligeait.

1797.

L'archiduc ayant fait attaquer le 1^er^ de janvier les ouvrages en avant du pont de Kehl, ses troupes s'y portèrent avec tant de valeur, qu'elles emportèrent non-seulement les flèches, dans lesquelles elles se maintinrent, mais elles pénétrèrent dans le camp retranché, où elles s'emparèrent de onze canons, et en enclouèrent quinze, qu'elles n'eurent pas le temps d'emmener. Les batteries du fort et de l'autre rive du Rhin qui les foudroyaient, les empêchèrent de rester dans cet ouvrage.

Les républicains ayant reconnu le 5 l'impossibilité de n'être pas forcés dans le camp retranché que les Autrichiens se proposaient d'attaquer de nouveau, l'évacuèrent pendant la nuit, et y laissèrent deux pièces de canon, qu'ils n'avaient sans doute pas eu le temps d'emmener. Les Autrichiens ayant acquis par cet avantage la possibilité d'établir des batteries dirigées sur le pont, on eut lieu d'espérer que le fort ne ferait plus une longue résistance, et qu'il tomberait bientôt au pouvoir de l'archiduc.

Les preuves que nous avions déjà acquises du changement d'opinion qui s'était opéré en France à l'égard des émigrés, particulièrement dans l'armée, se multipliaient chaque jour par le retour successif de tous nos prisonniers; les uns s'étant échappés par la négligence avec laquelle on les gardait; les autres acquittés par les tribunaux qui les avaient jugés : M. de Vigneron, capitaine au régiment de Noinville, qui avait été pris, fut du nombre de ces derniers, le département de Nanci l'ayant seulement condamné à la déportation, et ayant motivé son jugement sur ce qu'il n'avait jamais porté les armes contre la république, ce qui avait été attesté par un grand nombre de témoins, quoiqu'il eût été pris dans un combat.

Nous avions appris, quelques jours auparavant, que M. de Chassignoles, commandant la compagnie française, fait prisonnier le 13 août, avait été délivré, par des inconnus, des mains de ceux qui le conduisaient de Strasbourg en Auvergne, sa province, où il devait être jugé, et qu'il était arrivé sain et sauf en Suisse.

Les Autrichiens se trouvant, le 9, si près du fort de Kehl et du pont que l'un pouvait à chaque moment être emporté d'assaut, et l'autre détruit, le général républicain Desaix qui y commandait demanda à capituler. L'archiduc y ayant accédé, il fut convenu que le feu cesserait à l'instant de part et d'autre; que les républicains auraient, pour évacuer le fort, vingt-quatre heures, après lesquelles les Autrichiens l'occuperaient et seraient maîtres de tout ce qui pourrait s'y trouver; mais ce temps suffit pour transporter de l'autre côté du Rhin non-seulement l'artillerie, les munitions, les vivres, mais même toutes les pièces de bois et palissades qui pouvaient être de quelque usage, de manière que l'archiduc, en entrant dans le fort, ne trouva qu'un monceau de pierres. Quelques généraux républicains qui avaient demandé à lui faire leur cour lui furent présentés. Ils avaient dans leur tenue

une négligence cynique qu'ils paraissaient même avoir affectée, ainsi qu'une grande rusticité dans la conversation très-courte qu'ils eurent avec S. A. R. Le seul général Duhem se distingua tant par la propreté de sa tenue que par la contenance respectueuse qu'il ne cessa d'avoir vis-à-vis de l'archiduc, à qui il dit qu'il se trouvait heureux de pouvoir témoigner à S. A. R. son admiration sur la manière brillante dont elle venait de terminer son immortelle campagne.

On avait présumé que la tête du pont d'Huningue serait comprise dans la capitulation de Kehl, mais les républicains ne voulurent jamais consentir sur cet objet aux propositions qui leur furent faites par l'archiduc.

Ce prince partit le 10, pour se rendre à Manheim, après avoir fait une tournée sur les bords du Rhin jusqu'à Mayence, et donné ses ordres pour que la grosse artillerie et tout ce qui pouvait accélérer la reddition de la tête du pont d'Huningue, y fussent transportés.

Le prince de Furstenberg informa, le 11, le prince de Condé de l'ordre qu'il recevait de l'archiduc d'assigner des quartiers d'hiver à son corps dans la partie où nous nous trouvions cantonnés, son quartier-général devant rester à

Mulheim, et l'infanterie devant être répartie dans les villages à portée du Rhin, qu'elle était destinée à garder dans une étendue de quatre à cinq lieues. La pénurie des fourrages et la difficulté de les faire arriver rendirent la subsistance de la cavalerie très-pénible : il fut décidé qu'elle irait prendre des cantonnemens dans les environs de Rothweil et de Villingen, à l'exception de huit cents chevaux de l'avant-garde.

La cavalerie partit, le 16, pour se rendre dans les cantonnemens qui lui avaient été assignés en Souabe.

Un chasseur noble allant, le 19, puiser de l'eau au Rhin, un petit poste de républicains qui se trouvait vis-à-vis fit une décharge sur lui et il eut la jambe percée d'une balle.

M. de Maleden, garde-du-corps du Roi, arriva, le 20, de Blanckenbourg, chargé par S. M., qui avait enfin trouvé un asile dans cette petite ville des états du duc de Brunswick, d'apporter au prince de Condé les grâces qu'elle avait jugé à propos d'accorder à son armée : elles étaient en grand nombre, S. A. S. en ayant demandé pour tous ceux qui avaient été blessés. Elles consistaient en croix de Saint-Louis, diminution d'années pour l'obtenir, brevets de grades supérieurs, et quelques

lettres honorables de la main de S. M., le tout distribué selon la gravité des blessures ou le plus ou moins d'éclat des actions qu'avait faites quelques officiers. Un seul cordon rouge fut donné à M. de La Saulais, maréchal-de-camp, blessé si grièvement, le 13 août, qu'il n'était pas encore rétabli et laissait peu d'espoir d'une entière guérison. Le Roi accorda d'ailleurs le grade de maréchal-de-camp à tous ceux qui, d'après les ordonnances, étaient dans le cas de l'obtenir par leur ancienneté, et se trouvèrent être au nombre de quarante-deux, dont voici les noms (1).

---

(1) MM. le comte de la Feronnaye, le comte de Rurange, le chevalier de Mintier, le comte de Franclieu, le comte de Bardonnenche, le marquis de Balivière, le vidame de Vassé, le vicomte de Clermont-Tonnerre, le comte Charles de Damas, le vicomte de Montchal, de Jobal, le chevalier de Carbonnier, le comte Etienne de Damas, le comte de Noinville, de Nadal, le vicomte de Dortans, de Mayrot, le comte de Lascaris, le comte d'Astorg, le baron de Roques, le comte Alexandre de Damas, le marquis d'Anglade, le baron de Larochefoucauld, de Rizon, de Maumigny, le comte du Prat, le commandeur de Lanjamet, le comte de la Laurencie, le marquis de Mazancourt, le vicomte de Mory, de la Châtre, le baron de Tschoudy, de Pontet, d'Es-

Les lettres suivantes accompagnèrent l'envoi des grâces.

Lettre du Roi au prince de Condé, en date de Blanchenbourg, du 5 janvier 1797.

« Je cherche à me dédommager, mon cher » cousin, de l'impossibilité où j'ai été de con- » tinuer à partager les héroïques travaux de ma » brave armée, en lui donnant des témoignages » certains de ma satisfaction, par les grâces que » je vous charge de lui annoncer. Sa valeur la » fait triompher d'ennemis dignes d'elle, s'ils » combattaient pour une meilleure cause. Sa gé- » nérosité a plus fait, elle a vaincu des haines » que l'artifice le plus profond travaillait de- » puis long-temps à nourrir. Comme Roi, » comme père, je lui dois une égale reconnais- » sance : généraux, officiers, gentilshommes, » soldats, tous l'ont méritée. Je voudrais pou- » voir exprimer à chacun d'eux tout ce qu'il » m'inspire. Je remplis ce vœu en m'adressant » à vous; vous êtes à la fois leur chef et leur mo-

---

peyron, le chevalier d'Hoffelize, le vicomte de Montesson, de Rospieg, le vicomte de Brachet, de Riolet, de la Borde, le baron de Bombelles, de Solemy.

» dèle; je ne puis choisir un meilleur organe, » ni vous donner à vous-même une meilleure » preuve de l'amitié dont vous savez bien, mon » cher cousin, que je suis pénétré pour vous.

» *Signé* LOUIS. »

Extrait d'une lettre de MONSIEUR, *en date d'Edimbourg.*

« Vous sentez mieux qu'un autre, mon » cher cousin, que celui qui remplit son de- » voir trouve dans sa propre conduite une » compensation aux sacrifices les plus pénibles; » mais je dois vous avouer que depuis le mois » de juin j'éprouve un supplice difficile à ex- » primer de ma douloureuse inaction, et d'être » privé de partager les fatigues, les dangers et la » gloire de vos intrépides compagnons d'armes; » soyez du moins mon interprète auprès d'eux; » parlez-leur de mes regrets, de mes sentimens, » de mon admiration pour leur constance au- » tant que pour leur valeur, et ajoutez-leur, » qu'uniquement occupé de leurs intérêts com- » muns, j'espère que le Ciel finira par protéger » mes efforts, et par rendre heureux les fidèles » Français qui ont toujours suivi le chemin de » l'honneur. *Signé* CHARLES PHILIPPE. »

Monseigneur à l'armée.

« Des suffrages aussi glorieux suffisent sans » doute à la satisfaction de l'armée; mais celle » que j'éprouve à lui voir rendre, par le Roi et » son auguste frère, la justice qui lui est si lé- » gitimement due ne serait pas complète, si » je n'exprimais pas moi-même, et du fond » de mon cœur, à mes braves compagnons » d'armes, toute ma reconnaissance et toute » mon admiration de la constante énergie et de » la brillante valeur qu'ils ont montrés pendant » tout le cours de cette campagne; la gloire de » l'armée est la seule consolation que je puisse » éprouver de la perte de tant de braves gens » que je regrette tous les jours. Puissent les » événemens futurs couronner incessamment » tant de travaux, et me procurer enfin le bon- » heur de voir la noblesse française plus heu- » reuse, et rétablie sous l'autorité de son Roi » légitime, dans l'héritage de ses pères et de » son antique splendeur! »

Lettre du duc de Berry au comte de Mellet, maréchal-de-camp, commandant le premier régiment de cavalerie noble.

« Je vous adresse, monsieur, l'extrait d'une » lettre du Roi que je viens de recevoir à l'ins- » tant; je vous prie de la mettre à l'ordre du » régiment que vous commandez. Ce serait af- » faiblir un témoignage aussi flatteur des bon- » tés du Roi, que d'y rien ajouter; mais je vous » prie de dire, en mon nom, à tous MM. les » gentilshommes, que je mets un véritable prix » à la faveur que S. M. m'a faite, en me char- » geant d'être son organe auprès d'eux. Je pro- » fite avec empressement de cette occasion » pour les assurer du bonheur que j'aurais à » combattre à leur tête pour un si bon maître » et pour une cause qu'ils défendent avec tant » de gloire.

» Recevez particulièrement, monsieur, l'assu- » rance de mon estime et de mon amitié pour » vous. *Signé* CHARLES FERDINAND

» Mulheim, ce 21 janvier 1797. »

et l'affabilité qu'il savait concilier avec la fermeté, de nouveaux droits à la vénération ainsi qu'à l'amour de son armée.

Les choses étaient toujours au même point à la tête du pont d'Huningue que les républicains continuaient d'occuper, tirant tous les jours quelques coups de canon sur les ouvrages autrichiens qui leur ripostaient sans qu'il en résultât de perte pour aucun des deux côtés. Il y avait un grand mécontentement et beaucoup de désertion dans l'intérieur, parmi les républicains très-fatigués du service pénible auquel le maintien de cette tête de pont les obligeait.

1797.

L'archiduc ayant fait attaquer le 1er de janvier les ouvrages en avant du pont de Kehl, ses troupes s'y portèrent avec tant de valeur, qu'elles emportèrent non-seulement les flèches, dans lesquelles elles se maintinrent, mais elles pénétrèrent dans le camp retranché, où elles s'emparèrent de onze canons, et en enclouèrent quinze, qu'elles n'eurent pas le temps d'emmener. Les batteries du fort et de l'autre rive du Rhin qui les foudroyaient, les empêchèrent de rester dans cet ouvrage.

arrivaient de temps en temps. Il se faisait chaque jour une consommation énorme de munitions de part et d'autre, et cette canonnade réciproque coûtait toujours quelques hommes, sans avoir le moindre objet d'utilité pour le but principal.

L'archiduc se rendant à Huningue, passa le 31 par Mulheim, et s'y arrêta pour déjeûner chez le prince de Condé, à qui il ne cessait de donner, dans toutes les occasions, des preuves de l'estime et de l'amitié dont il était pénétré pour lui.

A peine l'archiduc fut-il arrivé devant Huningue, que la capitulation fut proposée et acceptée, ce qui put faire présumer qu'il y avait eu une convention secrète à cet égard, d'autant qu'aucun des ouvrages de la tête de pont n'avait été entamé, et que les républicains étaient très en état d'y faire encore une longue résistance.

La capitulation signée le 1^er^ de février fut la même que celle de Kehl. Il fut réglé que les Autrichiens pourraient faire démolir librement et sans être incommodés par la place, dans l'espace de six semaines, les ouvrages de la tête du pont, en prenant les précautions nécessaires pour que la ville d'Huningue ne

Nous avions appris, quelques jours auparavant, que M. de Chassignoles, commandant la compagnie française, fait prisonnier le 13 août, avait été délivré, par des inconnus, des mains de ceux qui le conduisaient de Strasbourg en Auvergne, sa province, où il devait être jugé, et qu'il était arrivé sain et sauf en Suisse.

Les Autrichiens se trouvant, le 9, si près du fort de Kehl et du pont que l'un pouvait à chaque moment être emporté d'assaut, et l'autre détruit, le général républicain Desaix qui y commandait demanda à capituler. L'archiduc y ayant accédé, il fut convenu que le feu cesserait à l'instant de part et d'autre; que les républicains auraient, pour évacuer le fort, vingt-quatre heures, après lesquelles les Autrichiens l'occuperaient et seraient maîtres de tout ce qui pourrait s'y trouver; mais ce temps suffit pour transporter de l'autre côté du Rhin non-seulement l'artillerie, les munitions, les vivres, mais même toutes les pièces de bois et palissades qui pouvaient être de quelque usage, de manière que l'archiduc, en entrant dans le fort, ne trouva qu'un monceau de pierres. Quelques généraux républicains qui avaient demandé à lui faire leur cour lui furent présentés. Ils avaient dans leur tenue

une négligence cynique qu'ils paraissaient même avoir affectée, ainsi qu'une grande rusticité dans la conversation très-courte qu'ils eurent avec S. A. R. Le seul général Duhem se distingua tant par la propreté de sa tenue que par la contenance respectueuse qu'il ne cessa d'avoir vis-à-vis de l'archiduc, à qui il dit qu'il se trouvait heureux de pouvoir témoigner à S. A. R. son admiration sur la manière brillante dont elle venait de terminer son immortelle campagne.

On avait présumé que la tête du pont d'Huningue serait comprise dans la capitulation de Kehl, mais les républicains ne voulurent jamais consentir sur cet objet aux propositions qui leur furent faites par l'archiduc.

Ce prince partit le 10, pour se rendre à Manheim, après avoir fait une tournée sur les bords du Rhin jusqu'à Mayence, et donné ses ordres pour que la grosse artillerie et tout ce qui pouvait accélérer la reddition de la tête du pont d'Huningue, y fussent transportés.

Le prince de Furstenberg informa, le 11, le prince de Condé de l'ordre qu'il recevait de l'archiduc d'assigner des quartiers d'hiver à son corps dans la partie où nous nous trouvions cantonnés, son quartier-général devant rester à

Le prince de Condé, désirant que le désagrément qu'éprouvaient les officiers réformés des différens corps ne fût pas encore accru par celui qu'ils auraient eu en étant incorporés comme simples cavaliers nobles dans le second régiment, ainsi que l'avait prescrit M. Crauffurd, décida qu'ils ne paraîtraient comme tels qu'aux revues, à l'exception desquelles ils formeraient un détachement particulier, dont il donna le commandement au comte de Montmorency-Laval, maréchal-de-camp.

Le général autrichien Mack (qui venait d'être nommé quartier-maître-général de l'armée du comte de la Tour), à qui l'archiduc avait laissé le commandement, faisant le 6 la visite de tous les postes le long du Rhin, passa à Mulheim, et s'y arrêta quelques heures pour faire sa cour au prince de Condé.

Chargé par S. A. S. de l'incorporation qui avait été prescrite par M. Crauffurd, je me rendis le 13 dans les différens cantonnemens de la cavalerie aux environs de Rothweil, pour consommer cette opération, qui fut d'autant plus pénible que, l'esprit de corps commençant à se former, les officiers et les soldats témoignèrent réciproquement les regrets les plus vifs sur cette opération.

Le prince de Condé et l'armée firent, le 19, une perte réelle dans la personne du comte de Barbançon, maréchal-de-camp, qui mourut à Manheim, où il était employé par S. A. près du commandant-général autrichien. Il réunissait toutes les qualités désirables dans la place qu'il occupait. Sa mort excita également les regrets de ses compatriotes et ceux des étrangers qui avaient eu occasion de le connaître et qui étaient dans le cas d'avoir avec lui quelques rapports.

La nécessité d'approvisionner les bords du Rhin en fourrages commençant à épuiser les environs de Rothweil, le général-commandant manda, le 20, au prince de Condé d'envoyer une partie de sa cavalerie vers Stockach, où les magasins se trouvaient mieux fournis; en conséquence, les régimens Dauphin, d'Etienne de Damas et de Noinville, sous les ordres du comte d'Escars, partirent pour aller cantonner dans les environs de cette ville et sur les bords du lac de Constance.

M. Crauffurd annonça, le 30, au prince de Condé, que d'après la demande qu'il avait faite pour le remplacement des chevaux que son corps avait perdus pendant la dernière campagne, le gouvernement britannique venait de

l'autoriser à lui en faire fournir onze cents, tant pour la troupe que pour les officiers et pour l'artillerie, et qu'ils seraient incessamment livrés.

Le prince de Condé ayant reçu, le 10 d'avril, avis des préparatifs et rassemblemens de troupes que les républicains faisaient de l'autre côté du Rhin, et qui paraissaient annoncer le projet d'un passage prochain, le communiqua aux généraux autrichiens. Ils ne parurent pas y ajouter une grande confiance; néanmoins S. A. reçut ordre d'envoyer à sa cavalerie cantonnée tant dans les environs de Rothweil que dans ceux de Stockach, celui de le rejoindre en Brisgaw.

Les inquiétudes qu'on avait eues sur les mouvemens des républicains étant un peu calmées, et les subsistances manquant absolument dans le Brisgaw, la cavalerie reçut, le 12, contre-ordre, le jour même où je venais de mettre en marche la première colonne.

Les préparatifs de l'ennemi pour un passage du Rhin n'étant plus douteux, je reçus, le 15, ordre de mettre la cavalerie en mouvement, d'après les premières dispositions qui avaient été faites pour la porter sur le Rhin.

Les républicains effectuèrent le 20, à Dirs-

heim, au-dessous de Kehl, le passage du Rhin, auquel ils se disposaient depuis plusieurs jours. Les généraux autrichiens, malgré les avis fréquens qu'ils avaient reçus à cet égard, n'avaient fait aucune disposition pour s'y opposer; les troupes, disséminées dans une grande étendue sur les bords du Rhin, ne purent être rassemblées assez tôt pour opposer la résistance qui eût été nécessaire; deux bataillons du régiment d'Alton, qui combattirent avec beaucoup de valeur, furent presque entièrement détruits ou pris, ainsi que leur artillerie. Les républicains ayant passé quelque cavalerie au-dessus du pont où le principal passage s'effectuait, elle avait répandu une telle terreur parmi l'infanterie autrichienne qui marchait, que des bataillons entiers mirent bas les armes. La cavalerie impériale éprouvant le même effroi, se replia sur-le-champ dans les montagnes sans attendre l'ennemi, dont un piquet de cinquante hommes se porta rapidement à Offenbourg, quartier-général autrichien, où il prit la chancellerie avec les équipages des généraux, et fit beaucoup de prisonniers. La déroute devint alors complète et chacun chercha son salut dans la fuite la plus prompte.

Les républicains s'étant emparés, parmi les

bagages qu'ils prirent, des papiers du baron de Klinglin, y trouvèrent des traces de la correspondance de ce général avec plusieurs fidèles Alsaciens, ses compatriotes, auxquels cette funeste découverte coûta la vie. Ils y acquirent également quelques notions sur le général Pichegru, qui achevèrent de le rendre tout-à-fait suspect, et de le priver sans retour de la confiance du gouvernement.

Les républicains continuèrent, le 21 et le 22, de passer le reste de leur armée, et le troisième jour ils eurent quarante mille hommes sur la rive droite du Rhin. La dispersion de l'armée autrichienne était totale; le général Sztaray, commandant dans cette partie, était blessé; plusieurs autres l'avaient été également, et le désordre était à un tel point que les débris de l'armée se trouvèrent pendant quelques heures aux ordres d'un lieutenant-colonel.

Le prince de Condé m'ayant ordonné de prolonger mon séjour à Rothweil pour quelques opérations relatives à la cavalerie, je m'y trouvai chargé du déblaiement des hôpitaux, des dépôts d'équipages, de la réserve de l'artillerie, etc. Cette commission devenait d'autant plus embarrassante que la frayeur grossissant encore les objets, la plupart des paysans s'é-

taient sauvés avec leurs voitures et leurs chevaux, si bien que je me trouvais dépourvu d'une partie des moyens indispensables de déplacement. Le général Sztaray arriva à Rothweil, souffrant beaucoup d'une blessure qui lui avait ôté l'usage d'un bras, et à peu près celui de ses facultés morales. Je trouvai ce général que j'avais eu occasion de connaître à Bruxelles, où il était distingué parmi ses collègues par son courage et par son énergie, dans un état bien différent. Lui ayant demandé quelques instructions sur le parti que je devais prendre, puisque je ne me trouvais pas à portée d'en recevoir pour le moment du prince de Condé, il me répondit que tout était perdu, qu'il n'avait d'autre conseil à me donner que celui d'opérer le plus promptement possible la retraite de ce qui était à mes ordres, m'annonçant que les Français seraient le lendemain à Rothweil, et que je devais tâcher de gagner la Suisse, ne doutant pas que l'ennemi n'arrivât très-promptement à Vienne. Il partit après quelques heures de repos, se dirigeant sur Augsbourg.

N'ayant plus de conseil à prendre que de moi-même, j'envoyai plusieurs détachemens conduits par des officiers actifs et intelligens,

sur les routes et dans les villages, pour en ramener les voitures et les chevaux nécessaires qu'ils ne trouvèrent qu'avec beaucoup de peine, et qu'ils rassemblèrent cependant en nombre suffisant pour qu'avant minuit les colonnes des divers cantonnemens fussent mises en marche, se dirigeant sur Ulm, me réservant de leur faire prendre le lendemain la route de Schaffausen, si, trop pressé par l'avant-garde de l'ennemi, je me voyais forcé de me retirer en Suisse, dont la neutralité était jusqu'alors demeurée intacte.

Le prince de Condé se trouvant, le 23, par l'invasion d'Offenbourg, n'avoir plus aucune communication avec le général-commandant autrichien, se porta de son propre mouvement à Grotzingen où il établit son quartier-général, se concertant avec le prince Joseph de Lorraine, commandant le peu de troupes autrichiennes stationnées dans les environs de Fribourg, qui ne recevait pas plus que S. A. d'ordres du général de l'armée, et qui était d'autant plus embarrassé sur le parti qu'il devait prendre, que son talent et son génie ne lui offraient que d'assez faibles ressources dans des circonstances difficiles, où il ne pouvait avoir recours qu'à ses propres lumières.

Les républicains faisaient des progrès dans la vallée de la Kentzig, et avaient leurs avant-postes près d'Hornberg; ils s'avançaient également dans le Brisgaw, étant le 24 déjà parvenus à la hauteur d'Ettenheim : la position de l'armée autrichienne, et particulièrement celle du corps de Condé, devenait d'autant plus critique qu'il était à craindre qu'elle n'eût d'autre ressource que de se faire jour l'épée à la main. L'ennemi, qui ne rencontrait aucune résistance dans les gorges, devait arriver à leur débouché avant les troupes de S. A., dont les équipages avaient été envoyés sur les derrières par la route de Larach et des villes forestières.

On vient de voir dans quel embarras et dans quel danger se trouvaient également les gros équipages, et la réserve d'artillerie qui étaient à Rothweil, la précipitation de la retraite des Autrichiens n'ayant permis de les mettre en mouvement que lorsque l'ennemi était déjà au Knibis, que l'on avait négligé de faire occuper, poste de la plus grande importance, qui défend le sommet des montagnes; il n'y avait enfin que des malheurs à prévoir sans aucun moyen de les empêcher, lorsque la nouvelle de l'armistice conclu à vingt-cinq lieues de Vienne, et signé à Leoben entre l'archiduc

Charles et le général républicain Buonaparte, détermina également sur les bords du Rhin une suspension d'armes d'autant plus heureuse pour nous que l'armée républicaine du Bas-Rhin, l'ayant en même temps passé à Neuwied avec un égal succès, avait complétement battu les Autrichiens, et qu'elle était déjà aux portes de Francfort.

La cavalerie noble, partie le 25 des environs de Rothweil, s'était portée sur le Rhin; mais les régimens Dauphin, d'Etienne de Damas et de Noinville, qui occupaient des cantonnemens près de Stockach, avaient reçu ordre pendant leur marche de s'arrêter à hauteur de Donauschingen, et ils furent dispersés dans les villages des environs. L'hôpital parti d'Oberndorff y rentra; le parc d'artillerie fut également rétabli à Rothweil, et la colonne des équipages du Roi et des princes qui avait été dirigée vers Ulm, ainsi que toutes les autres, s'arrêta à Duttlingen pour y attendre de nouveaux ordres.

Les détachemens des différens corps de cavalerie furent, le 27, envoyés dans les environs de Hechingen, pour y recevoir les chevaux de remonte dont M. Crauffurd avait fait le marché avec le juif Kaula.

Je partis le 1^er^ de mai de Duttlingen, où j'avais fixé provisoirement mon établissement, pour aller voir à Villingen le lieutenant-général baron de Staader, qui commandait les débris de l'armée autrichienne, et pour connaître ses projets sur la destination du corps du prince de Condé, et notamment de la division que j'avais sous mes ordres. Il me dit que la totalité prendrait des cantonnemens dans les environs d'Engen où le quartier-général de S. A. S. serait placé.

Le prince de Condé ayant reçu, le 3, l'ordre que m'avait annoncé M. de Staader, de porter son corps en arrière des montagnes, à l'exception de l'avant-garde et du régiment d'Hohenlohe dont le duc d'Enghien conserva le commandement dans le Brisgaw, les troupes se mirent en mouvement et le quartier-général se porta sur Fribourg; le 4, à Amstatt; le 5, à Mollesingen; le 6, il arriva à Engen où le prince de Condé reçut des nouvelles de M. Crauffurd, qui lui mandait qu'en raison des circonstances, il était nécessaire de suspendre et d'arrêter toute espèce de dépense pour le recrutement, l'habillement, l'armement, etc., et qu'il s'occupait de même d'arrêter la livraison des chevaux de remonte; mais le marchand ne voulut

sans doute souscrire qu'en partie aux arrangemens proposés à cet égard par M. Crauffurd, car les chevaux continuèrent d'être livrés, et, à cent quatre-vingt dix près, l'armée reçut tous ceux qui avaient été annoncés.

M'étant trouvé à Engen au moment de l'arrivée du prince de Condé, il voulut bien me témoigner, avec autant de grace que de bonté, sa satisfaction sur ma conduite, et sur la promptitude des mesures que j'avais prises dans la circonstance difficile où je m'étais trouvé, chargé de la portion de son armée la plus difficile à mettre en mouvement.

D'après un ordre de l'archiduc, arrivé depuis peu à l'armée, qu'il avait jointe à Durlach, et qui paraissait avoir encore quelque incertitude sur la conclusion définitive de la paix, les gros équipages partirent le 11 pour se porter en arrière d'Ulm, vers Nordlingen, près Donawerth. Le grand hôpital d'Oberndorff fut transféré à Schwabmunchen près Augsbourg, et l'ambulance à Biberach.

Le duc de Berry qui avait été précédé de deux jours par le chevalier de Lageard, par le marquis de Montaignac et par le comte de Nantouillet, arriva le 12 à Engen, suivi du comte de Damas de Crux et du comte de Montsoreau.

Il avait dû être accompagné par le duc d'Angoulême, venu nouvellement à cet effet à Blanckenbourg; mais les nouveaux événemens et l'incertitude de notre position avaient au moins supendu l'exécution du projet.

La ratification des préliminaires de la paix par le Directoire républicain, ne pouvant laisser aucune incertitude sur les événemens ultérieurs, l'archiduc manda, le 16, au prince de Condé, qu'il pouvait faire revenir les gros équipages. Il leur fut en conséquence envoyé ordre de rejoindre l'armée; l'hôpital et l'ambulance eurent celui de conserver la position qu'ils occupaient.

L'archiduc ayant fait une nouvelle disposition de cantonnemens pour toute l'armée, à laquelle on donna plus d'étendue, les environs de Stockach et du lac de Constance avaient été assignés au corps de Condé, qui se rendit le 19 à sa nouvelle destination, et le quartier-général de S. A. S. fut établi à Uberlingen sur les bords du lac; celui de l'archiduc Charles fut porté à Schwetzingen.

Le général Nauendorff, placé à Donauschingen aux ordres duquel nous nous trouvions pour le moment, prévint, le 23, le prince de Condé de l'ordre qu'il avait reçu de l'archiduc de passer son corps en revue, et d'apporter à

cette opération une exactitude qui pût donner une connaissance exacte de sa force, elle fut indiquée pour le 1er de juin.

S. A. fut prévenue que la revue du corps d'armée, celle de l'avant-garde et celle de son quartier-général, seraient passées le même jour; la première, par le général Nauendorff; la seconde, par le général Wolff; et la troisième, par le général Kempff.

Le corps d'armée dont les régimens les plus éloignés s'étaient concentrés la veille dans les cantonnemens les plus rapprochés de Stockach, fut rassemblé, le 1er de juin, à une lieue de cette ville, sur la route de Constance, où le général Nauendorff passa la revue avec un grand détail. Son objet principal parut être de faire reconnaître les déserteurs autrichiens qui pouvaient être dans nos différens régimens, s'étant fait accompagner de plusieurs officiers et bas-officiers qui furent employés à cette recherche. Il n'en fut reconnu aucun sur le terrain, les commandans des corps ayant eu la précaution de ne pas les faire paraître dans les rangs; mais le prince de Condé qui avait donné ordre qu'on n'en prît point dans les recrues, fit congédier tous ceux qui avaient été portés comme déserтés sur les rapports remis au général autrichien. On en trouva plus de cent cinquante

dans le seul régiment de Montesson, dont le lieutenant-colonel M. d'Espeyron, qui avait commandé le régiment pendant l'hiver, fut mis aux arrêts pour s'être permis de contrevenir formellement aux ordres de S. A.

Le général Nauendorff, persuadé par les propos des malveillans que le corps de Condé était presque réduit à rien, fut fort étonné de trouver sous les armes plus de sept mille hommes, beaux et bien tenus; M. Wolff en ayant vu trois mille à l'avant-garde, l'armée s'élevait, d'après le résultat de cette revue, à environ dix mille hommes, sans compter les hôpitaux et les escortes d'équipages qui ne l'avaient pas encore rejoint.

Le général Kempff, qui était arrivé la veille au quartier-général avec un commissaire pour en faire la revue, y mit des formes honnêtes; il se fit simplement donner un état exact de tous les individus qui le composaient.

Le prince de Condé qui avait été invité par l'archiduc à venir le voir à son quartier-général de Schwetzingen, partit le 7 pour s'y rendre; accompagné du duc d'Enghien, à qui il avait mandé de le joindre sur sa route. Il remit pendant son absence le commandement de l'armée au duc de Berry.

S. A. revint le 14 à Schwetzingen, n'ayant

rien appris de l'archiduc sur le sort qui nous était réservé.

L'ordre d'un mouvement général pour le corps de Condé qui devait être porté vers Memmingen avait été expédié, mais S. A. ayant exposé à l'archiduc les différens motifs qui autorisaient son désir de conserver la position que nous occupions, il fut réglé que quelques régimens cantonnés sur les frontières de Suisse se porteraient plus en arrière, et abandonneraient ces villages aux Autrichiens destinés à renforcer le cordon de troupes déjà établi sur ces limites. Il fut en outre convenu que l'avant-garde quitterait le Brisgaw, et irait prendre des cantonnemens vers Waldsée et Wurzach.

Le régiment Dauphin et les régimens d'infanterie soldée qui occupaient les cantonnemens ci-dessus désignés, partirent, le 19, pour aller en prendre de nouveaux en arrière, ces derniers furent envoyés dans les environs de Ravensbourg et Weingarten, et le régiment Dauphin vers Biberach, où l'hôpital, rappelé de Schwübenmunchen, fut réuni à l'ambulance déjà établie dans cette ville.

Les différens corps de l'avant-garde partirent, le 24, des environs de Fribourg pour aller occuper de nouveaux cantonnemens à Waldsée, Wurzach et Ochsenhausen.

Le prince de Condé n'avait aucune notion sur le sort qui était réservé à son corps, le gouvernement britannique n'ayant encore envoyé aucune instruction à cet égard à M. Crauffurd. La crainte et la vraisemblance d'un licenciement prochain, jointes à la facilité avec laquelle on rentrait en France, déterminaient chaque jour un grand nombre de gentilshommes à demander des passeports pour prendre ce parti.

Le prince de Condé avait eu occasion de faire connaissance avec le grand duc de Russie, devenu, depuis l'année précédente, empereur sous le nom de Paul 1^er^, lorsque, dans des temps plus heureux, ce prince avait fait un voyage en France; il n'avait pas cessé d'entretenir une correspondance, qui l'assurait de ses dispositions favorables dans le cas où les événemens priveraient son corps des secours des puissances qui le soldaient. Ce souverain généreux avait hérité de l'impératrice Catherine II, sa mère, de l'intérêt qu'elle avait eu pour la brave et malheureuse noblesse réunie sous les ordres du prince de Condé. A ce sentiment se joignait la reconnaissance particulière qu'il avait toujours conservée pour l'accueil amical et distingué du prince de Condé en France, lorsque voyageant sous le nom de comte du Nord, les fêtes les plus agréables et

les plus magnifiques lui avaient été prodiguées à Chantilly.

Ce fut en conséquence de ses dispositions préparatoires que M. d'Alopeus, ministre de Russie en Saxe, arriva, le 20 de juillet, de Dresde, portant au prince de Condé les dépêches de l'empereur, son maître, qui faisait connaître à S. A. S. l'intention où il était de venir à son secours et à celui de son corps, dans la position incertaine où il se trouvait; le prince de Condé en fit part sur-le-champ à l'armée, en faisant mettre à l'ordre ce qui suit :

» S. M. I. l'empereur de Russie me fait l'honneur de me mander que le Roi de France » vient de faire auprès de lui une démarche » à l'égard de cette armée, et que S. M. I. se » flatte que S. M. et moi aurons lieu d'être satisfaits des ouvertures que son ministre est chargé » de me faire en son nom. L'empereur de Russie veut bien venir au secours de l'armée, ce » souverain va demander aux cours de Vienne » et de Londres de nous continuer leurs généreux bienfaits jusqu'à ce que tous les arrangemens soient pris. Il veut bien me faire espérer que du moment où il se chargera de » l'armée, depuis le lieutenant-général jusqu'au » dernier soldat, tous les individus qui la composeront, conserveront les mêmes appointe-

» mens et la solde dont ils jouissent dans ce mo-
» ment. On ne saura que par le retour du cour-
» rier qui va être envoyé en Russie, la nature
» et l'espèce des concessions héréditaires et dis-
» ponibles que S. M. I. veut bien promettre à
» l'armée, en accordant à cet effet, à la noblesse
» française, les mêmes droits dont jouit la no-
» blesse russe.

» *Signé* Louis Joseph de Bourbon. »

Le prince de Condé ayant réglé, avec M. d'Alopeus, tous les objets de détails relatifs à sa mission, sur lesquels il était nécessaire d'avoir des réponses et des décisions de la cour de Russie, ce ministre partit, le 21, pour retourner à Dresde d'où il devait expédier sans retard un courrier à Pétersbourg, et il dit à S. A. qu'il croyait pouvoir lui rapporter les dispositions ultérieures et définitives de son souverain, du 15 au 20 septembre.

Le prince de Condé ayant été instruit, le 3 de septembre, par le Roi, d'une chute de cheval considérable que le duc d'Angoulême avait faite, en informa l'armée.

« Mgr. le duc d'Angoulême a fait, à Blan-
» kenbourg, une chute de cheval, et s'est mal-
» heureusement cassé la clavicule, mais l'armée

» peut être rassurée sur cet accident, S. M. man-
» dant à Monseigneur que le prince est aussi
» bien que nous pouvons le désirer, et qu'elle
» croit être sûre que cet accident n'aura aucune
» suite fâcheuse. »

L'archiduc Charles, qui faisait la tournée des camps autrichiens rassemblés sur différens points, se trouvant pour le moment à Villingen, le duc de Berry, le prince de Condé et le duc d'Enghien, partirent pour s'y rendre et assister à la grande manœuvre qui devait avoir lieu le lendemain.

Les princes revinrent, le 3, de Villingen dans la nuit, et le même jour arriva au quartier-général le prince Gortschakoff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, chargé des dépêches et des instructions de son souverain, relativement aux secours que S. M. I. avait annoncé au prince de Condé lorsque son corps cesserait d'être à la solde de l'Angleterre, et à la marche qu'il devait suivre pour se rendre incessamment en Wolhynie, où l'empereur lui avait assigné son établissement.

Le prince Gortschakoff était accompagné de quatre courriers du cabinet, connus sous le nom de Feldjager, destinés à l'entretien d'une correspondance prompte avec sa cour.

Le prince de Condé reçut, le 14, le supplé-

ment des grâces qu'il avait demandées au Roi pour son corps, un assez grand nombre d'officiers qui en étaient susceptibles, ayant été oubliés dans le travail fait au mois de janvier sur cet objet

S. M. accorda le cordon rouge à MM. de Champigny, de La Laurencie, de Jobal et de Carbonnier.

Le prince Gortschakoff adressa au prince de Condé la note suivante:

« En conséquence des ordres de S. M. l'empereur de Russie, le prince Gortschakoff » a l'honneur de prier S. A. Mgr. le prince » de Condé de vouloir bien lui faire remettre » un registre des officiers-généraux de son corps, » avec l'explication de l'ancienneté de chacun » dans les armées françaises, de même que » dans le rang qu'ils ont occupé jusqu'au 1^er^ août » de l'année courante. »

Si le prince de Condé n'eût pas été ultérieurement à portée de connaître les bizarreries de l'empereur Paul, il aurait pu s'étonner du choix qu'il avait fait d'un jeune homme tel que le prince Gortschakoff, pour une commission que son agrément et son importance rendaient digne d'un personnage plus considérable et plus considéré, d'un lieutenant-colo-

nel dont la jeunesse était le moindre des inconvéniens; les preuves successives et multipliées qu'il nous donna de son immoralité nous ayant fait juger que sa mère aurait pu être désignée sous l'emblême de l'*Oisiveté.*

Je crois devoir placer ici le portrait de ce commissaire de l'empereur Paul r^er^, qui par sa conduite ultérieure, confirma le jugement peu favorable que nous avions porté de lui dès le premier moment.

Le prince Gortschakow était un gentilhomme des environs de Moskow, qui, n'ayant encore que le grade de capitaine, avait été mis hors de service par l'impératrice Catherine, à raison de sa mauvaise conduite, pour laquelle il avait même été, dans un voyage d'Italie, arrêté à Rome et enfermé au château Saint-Ange. Vivant à Moskow depuis la perte de son état, et s'étant trouvé à portée de l'empereur à une manœuvre qui se fesait sous les yeux de ce monarque, Gortschakow avait témoigné à dessein un enthousiasme extrême sur la perfection d'un mouvement, et fait une exclamation qui avait fixé l'attention de l'empereur. Il l'avait fait appeler, jugeant que cet officier devait avoir des connaissances militaires, et lui avait fait plusieurs questions aux-

quelles le jeune homme avait répondu avec l'esprit qui ne lui manquait pas, et avec l'adresse qu'il possédait au suprême degré. Il n'en avait pas fallu davantage à Paul pour s'engouer de Gortschakow, et sans plus amples informations, lui donner le grade de lieutenant-colonel, l'attacher à sa suite en qualité d'aide-de-camp, enfin lui promettre la première commission agréable qu'il aurait à donner. Celle de chercher un prince du sang de France et son corps de noblesse pour les amener en Russie s'étant offerte (quoique naturellement un emploi aussi agréable et aussi important eût dû être confié à un ancien lieutenant-général ou à tout autre homme considérable), l'empereur avait donné ses instructions à cet égard et toute sa confiance à un jeune homme mal famé, qu'il connaissait à peine de vue et qui ne tarda guère à se manifester tel qu'il était; c'est-à-dire l'assemblage de tous les vices, portant l'immoralité à un point inexprimable, sans mœurs, sans délicatesse, opérant des déprédations de toute espèce. Il se mettait tellement à découvert à cet égard, que le prince de Condé aurait pu par un seul mot, dit ou mandé à l'empereur, le perdre sans ressource et le faire envoyer en Sibérie. La

bonté du prince le porta toujours à ne faire aucun rapport désavantageux sur le compte de Gortschakow à l'empereur, qui, violent comme il l'était, aurait mis encore moins de bornes à la punition qu'il lui eût infligée, qu'aux grâces qu'il lui avait accordées. C'est par l'effet de l'indulgence du prince de Condé et par l'éloignement de ce commissaire infidèle et si indigne de la confiance de son maître, qu'un homme très-coupable ne fut pas destitué de l'emploi honorable qu'il occupa pendant tout le temps que le corps fut au service et à la solde de l'empereur Paul. Mais le prince Gortschakow ne put fuir sa destinée; et ayant fait à son retour à Pétersbourg des friponneries de toute espèce, jointes à de fausses lettres de change qu'il avait laissées en Allemagne, après être parvenu à s'évader de Russie, à la faveur de passeports qu'il avait fabriqués lui-même, il fut joint à Leipsick et conduit en Sibérie, où il expie, s'il existe encore, ses fautes, même ses crimes, car il y en a bien peu qu'il n'eut commis.

M. Crauffurd, qui s'était annoncé depuis plusieurs jours, arriva le 15 à Uberlingen, pour y terminer toutes les opérations relatives à

notre cessation de solde de l'Angleterre, et pour arrêter les comptes définitifs sur cet objet.

Le prince de Condé fit connaître, par l'ordre du 18, les principales dispositions sur le départ de l'armée et sur le sort qu'elle devait attendre :

« Monseigneur, par l'ordre du 20 juillet, a » déjà fait annoncer à l'armée les espérances » que S. M. l'empereur de Russie avait bien » voulu lui faire donner par son ministre; il » s'empresse aujourd'hui de faire connaître la » confirmation de sa bienfaisante générosité, » qu'elle daigne lui faire renouveler par M. le » prince Gortschakow, son aide-de-camp, » ainsi que les conditions auxquelles elle veut » bien réaliser ses bontés, en accordant une » existence et un asile, dans ses états, aux of- » ficiers gentilshommes, bas-officiers et soldats » Français, dont le cœur doit être pénétré de » la plus vive reconnaissance pour tant de bien- » faits, qui acquièrent encore un nouveau prix » par l'honnêteté de celui qu'elle a jugé à pro- » pos de choisir pour être l'organe et l'inter- » prête de ses bontés (1). L'armée se tiendra

(1) On voit par cette phrase que le prince Gortschakoff ne s'était pas encore mis à découvert.

» prête à partir le plutôt possible et aussitôt » qu'elle en aura obtenu la permission de » S. M. I. et R., qui n'a cessé de la combler de » ses bienfaits. On fera connaître incessam- » ment les moyens de transport et les arran- » gemens qui seront pris pour le voyage, dont » une partie aura lieu probablement par le » Danube, depuis Ulm jusqu'aux environs de » Vienne.

» L'armée marchera dans sa formation ac- » tuelle, et ne recevra celle qui devra lui être » donnée qu'à son arrivée dans les états de S. M. » l'empereur de toutes les Russies, aux envi- » rons de Wlodimir, en Volhynie, où le climat » est doux et le sol fertile; elle devra être éta- » blie militairement sous le nom de *Corps de* » *Condé*, et sous les ordres toujours directs » de S. A. S.

» L'armée conservera le libre exercice de sa » religion.

» Tous ceux qui seront compris dans la nou- » velle formation, conserveront les appointe- » mens dont ils jouissent à présent et le grade » qu'ils ont dans les armées françaises; ceux » qui n'y seront pas employés conserveront » pareillement l'un et l'autre en qualité de sur- » numéraires.

» L'armée devra prêter le serment de fidélité » aux drapeaux et à la défense de S. M. l'em- » pereur de Russie, et suivra en tout point les » réglemens militaires de cet empire. Elle pren- » dra l'uniforme et la cocarde russes. On fera » connaître ultérieurement la formation et les » réglemens; en attendant, on peut annoncer » qu'ils sont justes sans être sévères; qu'aucune » punition quelconque n'y est arbitraire, et que » les officiers et gentilshommes ne peuvent être » punis que par les arrêts et la radiation des » contrôles, toute autre punition ne pouvant » être ordonnée que par l'empereur même.

» Les individus qui désireront se retirer en » obtiendront la permission sans difficulté, con- » formément à l'ordonnance militaire et à la » réquisition de Monseigneur; ils pourront » même quitter l'empire de Russie à volonté, » ou s'établir dans les terres que S. M. I. leur » accordera dans la nouvelle Russie.

» Monseigneur est autorisé, lors du départ, » de donner des congés à MM. les officiers et » gentilshommes qui ne pourraient pas partir » avec l'armée; mais ceux qui voudront en de- » mander sont prévenus qu'ils seront sans ap- » pointemens, et qu'ils seront tenus de joindre » à leurs frais et aux époques fixées, sinon ils

» corps soldés, lesquels seront traités ainsi qu'il » a été dit ci-dessus.

» Le commandant de chaque régiment soldé » fera passer sur-le-champ au chef de l'état- » major deux états des officiers, tels que ceux » demandés ci-dessus pour les régimens nobles.

» L'intention de S. M. l'empereur de Russie, » en prenant à son service tous les corps exis- » tans dans l'armée, est néanmoins de ne rece- » voir aucun des étrangers qui les composent, » et de n'étendre ses bienfaits que sur la classe » des soldats français qui ont combattu par de- » voir pour la cause de leur roi, et non sur » ceux de toutes les nations qui, n'étant pas » dans la position malheureuse des premiers, » n'ont pas le même besoin d'un asile dans ses » Etats. On préviendra ces derniers qu'ils rece- » vront leur congé, ainsi que cela sera ordonné » ultérieurement.

» MM. les commandans des régimens feront passer aussitôt au chef de l'état-major les états » suivans, rédigés par compagnie.

» 1° Des bas-officiers et soldats qui suivront » l'armée.

» Cet état comprendra le nom de baptême » et de famille des individus, le pays et le lieu » de domicile en France, la profession, l'em-

» ploi dans la compagnie, ce qu'ils étaient en » France, ou le corps où ils servaient avant » leur émigration, l'époque de leur jonction à » l'armée.

» 2° Des étrangers à congédier, contenant leurs » noms, leur pays, l'époque de leur jonction à » l'armée.

» On fera connaître incessamment le mode » de la réforme de tous les étrangers qui doivent » être congédiés.

» MM. les capitaines et commandans des » corps seront responsables des événemens qui » pourront arriver par faits des étrangers qu'ils » comprendraient sur le premier état, et aux- » quels ils voudraient donner la facilité de suivre » l'armée; aucun congé ne leur sera délivré que » d'après un nouvel ordre qui sera donné à cet » effet.

» A l'égard du régiment d'Hohenlohe, attendu » sa propriété appartenant à un prince de l'em- » pire, S. M. I. veut bien en faire l'exception et » le recevoir en totalité à son service, au nom- » bre auquel il existe aujourd'hui. M. le com- » mandant fera passer en conséquence au ma- » jor-général un état de situation rédigé par » compagnie, à l'effet de faire connaître sa force » actuelle en bas-officiers et soldats, indépen-

» damment des états particuliers demandés » pour MM. les officiers.

» Le gouvernement anglais veut bien accor- » der à tous bas-officiers et soldats composant » aujourd'hui les régimens, un mois de paie. » Le décompte en sera fait en délivrant les con- » gés à ceux qui devront être congédiés et de » suite à ceux qui resteront. »

Les dispositions annoncées dans cet ordre produisirent presqu'autant de sensations différentes qu'il y avait d'individus dans l'armée. Les uns effrayés de l'idée de s'expatrier, sans prévoir le moment ni la possibilité du retour, prirent leur congé pour rester sur les bords du Rhin; d'autres, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour rentrer en France, où le règne du terrorisme paraissait avoir pris fin, saisirent, pour la quitter, celui de l'expatriation, à laquelle l'armée se voyait destinée; il y en eut qui craignirent l'influence d'un autre climat sur leur santé déjà affaiblie par l'âge et les fatigues des campagnes précédentes; mais le plus grand nombre lia son sort à celui de notre auguste chef, qui reçut à cette occasion la pièce de vers suivante, où se trouvaient consignés les sentimens de la majeure partie des gentilshommes, parmi lesquels se trouvait l'auteur.

Épître à l'ami de l'honneur.

O toi, dont les vertus égalent la naissance,
Toi qui sais allier et bravoure et prudence,
Toi qui, dans le malheur, toujours ferme, constant,
Ne raisonnas jamais d'après l'événement,
Sur qui la vérité, l'honneur et la décence,
Eurent dans tous les temps une pleine puissance;
Pouvons-nous aujourd'hui, pouvons-nous, réponds-moi,
Sans trahir nos sermens, sans blesser notre foi,
Songer à retourner sur un sol parricide,
Et lier nos destins à ceux du régicide?
« Depuis dix ans, dit-on, vous errez sans repos,
» Vos cœurs sont tourmentés de mille et mille maux;
» Victimes de l'honneur et de la politique,
» Vous vous bercez toujours de l'espoir chimérique
» De voir incessamment les Bourbons rétablis,
» Remonter glorieux sur le trône des lis.
» Ah! ce n'est pas pour vous, certes, qu'on fait la guerre,
» Pitt sait mieux employer l'argent de l'Angleterre.
» Sachez par le passé juger de l'avenir;
» Et que de vos malheurs le triste souvenir,
» En réduisant au vrai vos folles espérances,
» Vous dessille les yeux enfin sur les puissances,
» Qui, toujours écoutant un intérêt jaloux,
» Ne vous ont, à vrai dire, armés que contre vous.
» La France des Français redevient la patrie;
» Ce n'est plus ce pays, cette terre avilie
» Que le jacobinisme, armé de sa terreur,
» Inondait à plaisir des flots de sa fureur.

» Déjà dans ses climats commence à reparaître
» Le calme intérieur que l'ordre seul fait naître;
» Du bonheur tout y fait entrevoir le retour.
» L'esprit républicain s'affaiblit chaque jour,
» Et ce peuple naguère ivre de l'anarchie,
» Visiblement déjà penche à la monarchie.
» Est-ce chez l'étranger que jamais nous pourrons
» Espérer nous flatter de servir les Bourbons?
» C'est dans notre patrie où l'honneur nous appelle;
» C'est au sein de la France, amis, oui, c'est pour elle,
» Pour notre Roi, pour nous, que glorieusement
» Nous devons, s'il le faut, verser tout notre sang. »
Tel est, le croirait-on, le spécieux langage
Qui déjà parmi nous a séduit plus d'un sage.
Des sages, il est vrai, comme l'on en voit tant,
Qui toujours et surtout dans leur sens abondant
N'ont acquis qu'à demi certaines connaissances,
Et veulent deviner le secret des puissances.
Pour moi, qui n'ai jamais raisonné mon devoir,
J'ai quitté mon pays, quand j'ai cru le devoir,
En fuyant un séjour de trouble et d'infamie,
J'ai cru servir mon Roi, l'honneur et ma patrie;
J'ai suivi les Bourbons, et serai pour jamais
Auprès d'eux, s'il le faut, le dernier des Français.
Eh! que me fait à moi toute la politique!
Qu'importe à mon honneur qu'elle soit fausse, inique?
Je suis ce qu'il prescrit, je suis ce que je dois,
Et ne veux point entrer dans le secret des rois.
La France en vain paraît devenir plus tranquille.
De crime elle est toujours le refuge et l'asile;
Ce calme intérieur que l'on vante si fort
Ne me paraît, à moi, qu'un symptôme de mort;

Du bon ordre et du bien, je ne vois nulle trace;
Tout est au même point, rien n'a changé de face,
Le jacobin cruel, l'avide agioteur,
Et de nos biens volés l'impudent acquéreur,
Etalant dans Paris leur infâme opulence,
Bravent de plus en plus l'honneur et la décence.
Est-ce donc au moment qu'un Corse audacieux
S'érige en souverain d'un tas de factieux,
Et gouverne à son gré les Français et la France,
Que j'irai, des Bourbons trahissant l'espérance,
Me joindre aux ennemis de mon Dieu, de mon Roi,
Me livrer à des gens sans parole, sans foi,
Et malgré moi pour eux m'exposer à combattre
Et le sang des Condés et celui d'HENRI QUATRE:
Non, non, je ne saurais y penser sans frémir;
Epargne-moi, grand Dieu! ce cruel repentir,
Et que cent fois plutôt on m'arrache la vie,
Si je dois à ce prix rentrer dans ma patrie.
Je ne la connais plus, elle n'est rien pour moi,
Non rien, rien sans mon Roi.

Envoi.

Digne soutien de la noblesse,
Prince, ami chéri de l'honneur,
Condé, permets que je t'adresse
Ces vers, vrais enfans de mon cœur;
Loin de toi ma muse assoupie
Semblait devoir ne s'éveiller jamais;
S'en approchant, elle a repris la vie;
Daigne souffrir que désormais
Elle soit près de toi, c'est tout ce qu'elle envie.

La solde de l'Angleterre ayant cessé le 16, et le prince Gortschakoff n'ayant ordre de se charger de l'entretien du corps qu'au 1er octobre, il en résulta qu'il devait être quinze jours sans recevoir de paie; les officiers et gentilshommes n'en touchèrent aucune dans cet intervalle, et le prince de Condé subvint par le moyen de ses fonds particuliers à celle des troupes soldées.

Le prince de Condé fit, le 24, connaître par la note suivante mise à l'ordre, les intentions du Roi relativement à l'entrée du corps à la solde de Russie.

« Le Roi a chargé Monseigneur de faire connaître à son armée qu'ayant obtenu de S. M. l'empereur de Russie de la prendre à son service, à l'époque d'une pacification que sa sollicitude doit lui faire prévoir, il l'autorise à se conformer à tous les ordres qu'il recevra de S. M. I. Le Roi a également ordonné à S. A. S. d'informer l'armée qu'il se trouve heureux de pouvoir remettre jusqu'à des temps plus favorables un dépôt qui lui est aussi cher, entre les mains d'un souverain généreux, dont l'amitié et le témoignage même qu'il lui en donne dans cette occasion, fondent la parfaite confiance de S. M. »

Le gouvernement anglais ayant décidé que les chevaux de la cavalerie seraient restitués, ceux des régimens soldés furent remis le 29 entre les mains des commissaires nommés à cet effet par M. Crauffurd.

Je ne dois pas omettre de rendre hommage à la noblesse avec laquelle ce commissaire de S. M. B. se conduisit dans cette circonstance, ne s'étant refusé à aucun des adoucissemens qu'il lui fut possible de procurer à ceux auxquels ils pouvaient être nécessaires. Il acquit des droits particuliers à ma reconnaissance par la facilité avec laquelle il accéda à ma demande, en accordant des chevaux non-seulement à tous les fourriers et maréchaux-des-logis de la cavalerie noble, mais encore à tous les simples cavaliers nobles qui, par leur âge ou par leurs services, avaient un titre quelconque pour les conserver, et dont je lui remis l'état. Il ajouta à cette grâce de son gouvernement, qui lui avait sans doute donné carte blanche à cet effet, celle d'assigner une somme assez considérable, destinée à être distribuée parmi les femmes et les enfans qui avaient besoin de ce secours pour le grand voyage qu'ils allaient entreprendre. La vérité avec laquelle je me suis expliqué sur la parcimonie du gouverne-

ment britannique dans une autre circonstance, m'impose la loi de rendre justice à la générosité dont il nous donna des preuves dans celle-ci, et aux formes honnêtes et délicates que M. Robert Crauffurd employa.

Le corps commença, le 1^er^ d'octobre, à être soldé et entretenu par la Russie, le prince Gortschakoff étant arrivé pourvu des fonds nécessaires à cet effet. Différens ordres préparatoires furent envoyés à tous les corps, afin qu'ils eussent à faire leurs dispositions pour le départ, qui devait très-incessamment avoir lieu.

Les chevaux de la cavalerie noble furent remis, ainsi que l'avaient été ceux de la cavalerie soldée, à l'exception de ceux qui avaient été accordés aux gentilshommes que j'ai désignés plus haut.

En conséquence des ordres que le duc de Berry avait reçus du Roi le 2, il fut décidé que ce prince ne suivrait pas le corps, et se rendrait auprès de S. M., à Blanckenbourg, lorsqu'il se mettrait en marche. Le prince de Condé annonça qu'il en laisserait le commandement, pendant la route, au duc d'Enghien, et qu'invité par l'empereur de Russie à venir le voir le plutôt possible à Pétersbourg, il s'y

rendrait après avoir été passer quelques jours avec le Roi et prendre ses derniers ordres.

M. d'Alopéus, qui avait passé à la mission de Ratisbonne, de celle de Dresde, où il se trouvait lorsqu'il était venu annoncer, au mois de juillet, au prince de Condé les premières dispositions de l'empereur, arriva le 3 à Uberlingen pour rendre ses devoirs à S. A. S. et prendre, avec le prince Gortschakoff, quelques arrangemens relatifs à l'embarquement prochain du corps sur le Danube.

L'ordre du départ des différentes colonnes fut envoyé le 4 aux corps. On décida que celui des équipages aurait lieu le 8; qu'une colonne formée des officiers-généraux, de ceux des troupes à cheval, et généralement de tous ceux qui étaient autorisés à conserver des chevaux et à voyager par terre, partirait le 9, et que celle destinée à l'embarquement sur le Danube, composée du quartier-général, de toute l'infanterie, excepté un bataillon du régiment d'Hohenlohe escortant les équipages, de l'artillerie et de toute la cavalerie démontée, se mettrait en marche le 10.

M. d'Alopéus ayant rempli l'objet qui l'avait amené à Uberlingen, partit, le 6, pour retourner à Ratisbonne.

La colonne des équipages, commandée par le maréchal-de-camp chevalier Duboys, lieutenant de Roi, du quartier-général, se mit, le 8, en marche, prenant sa route par Ravensbourg, Memmingen, Landsberg, Munich, Braunau; Lintz et Ollmutz, où la colonne voyageant par eau devait se réunir à elle.

Le duc de Berry, voulant témoigner à l'armée le regret qu'il avait de s'en séparer, lui adressa la lettre suivante.

Lettre du duc de Berry à l'armée.

« Après avoir été si long-temps au milieu et » à la tête de la noblesse française qui, toujours » fidèle, toujours guidée par l'honneur, n'a pas » cessé un instant de combattre pour le réta- » blissement de l'autel et du trône, il est bien » affligeant pour moi d'être obligé de me sépa- » rer d'elle, dans le moment surtout où elle » donne encore une nouvelle preuve d'attache- » ment à la cause qu'elle a embrassée, en pré- » férant abandonner ses biens et sa patrie plu- » tôt que de jamais plier sa tête sous le joug » républicain.

» Au milieu des peines qui m'affligent, j'é- » prouve une véritable consolation en voyant

» un souverain aussi généreux que S. M. l'em-
» pereur de Russie, recueillir et recevoir le dé-
» pôt précieux de cette noblesse malheureuse,
» en la laisant toujours sous la conduite d'un
» prince que l'Europe admire, que les bons
» Français chérissent, et qui m'a servi de guide
» et de père depuis trois ans que je combats
» sous ses ordres.

» Je vais rejoindre le Roi; je ne lui parlerai
» pas du zèle, de l'activité et de l'attachement
» dont la noblesse française a donné tant de
» preuves dans le cours de cette guerre. Il con-
» naît tous ses mérites et sait les apprécier. Je
» me bornerai à lui marquer le vif désir que j'ai,
» et que j'aurai toujours, de rejoindre mes
» braves compagnons d'armes, et je les prie
» d'être bien persuadés que quelque distance
» qui me sépare d'eux, mon cœur leur sera éter-
» nellement attaché, et que je n'oublierai ja-
» mais les nombreux sacrifices qu'ils ont faits et
» les vertus héroïques dont ils ont donné tant
» d'exemples. *Signé* CHARLES FERDINAND. »

La colonne destinée à voyager par terre, sous les ordres du lieutenant-général comte Wall, partit le 9, et suivit la même route que celle des équipages.

La colonne qui devait s'embarquer sur le Danube se mit en marche le 10, sous les ordres du duc d'Enghien, et fut dirigée conformément à la marche-route qui est ici rapportée (1).

---

(1) *Marche-route du quartier-général et de la colonne, partie d'Uberlingen le 8 octobre.*

Le 10, à Pfullendorff; le 11, à Altschausen; le 12, à Waldsée; le 13, à Ochsenhausen; le 14, à Illerdingen; le 15, à Weissenhorn; le 16, à Guntzbourg; le 17, à Dillingen; le 18, à Gunderkingen; le 19, séjour; le 20, la première colonne, composée des troupes, s'embarqua sur le Danube; le 23, le quartier-général formant la seconde colonne, s'embarqua dans les bateaux couverts qui avaient été disposés le plus commodément possible par les soins de M. d'Alopéus; les colonnes débarquant tous les soirs, il coucha à Fletzberg; le 24, à Woburg; le 25, à Abach; le 26, à Donaustauff; le 27, à Straubingen; le 28, à Deckendorff; le 29, à Passau; le 30, à Engelhartzel; le 31, à Lintz.

Le duc d'Enghien partit de Lintz, accompagné du comte du Cayla, premier gentilhomme de la chambre du prince de Condé, et de deux aides-de-camp, pour aller passer quelques jours à Vienne où, ayant été en général très-bien accueilli, il le fut particulièrement d'une manière distinguée par le comte de Razomoffsky, ambassadeur de Russie.

Le quartier-général ayant séjourné à Lintz, se rendit

Un courrier dépêché par l'empereur de Russie au prince Gortschakoff, lui apporta l'ordre de pourvoir aux frais de route de cent cavaliers nobles pris parmi les anciens gardes

---

le 2 novembre à Krems et Stein, où s'opéra le débarquement, et où il fit un séjour de quatre jours pour attendre la colonne qui marchait par terre; le 7, à Deckendorff; le 8, à Sitzendorff; le 9, à Retz; le 10, à Znaïm; le 11 et 12, séjour; le 13, à Mizelitz; le 14, à Pohrlitz; le 15, à Brunn, où le duc d'Enghien, de retour de Vienne, rejoignit le quartier-général; le 16, séjour; le 17, à Rausnitz; le 18, à Predlitz; le 19, à Ollmütz; le 20, séjour; le 21, à Leipnick; le 22, à Weisskirck; le 23, à Neutitschen; le 24, séjour; le 25, à Freyberg; le 26, à Friedeck; le 27, à Teschen; le 28, séjour; le 29, à Scotschan; le 30, à Bielitz; le 1er décembre, à Andrichaw; le 2, séjour; le 3, à Wadovice; le 4, à Calvaria; le 5, à Mislénice; le 6, séjour; le 7, à Gdow; le 8, à Bochnia; le 9, à Przesko; le 10, séjour; le 11, à Woynice; le 12, à Tarnow; le 13, à Pilsnow; le 14, séjour; le 15, à Dembice; le 16, à Szendiszow; le 17, à Rzeszow; le 18, séjour; le 19, à Lançut (la princesse Lubomirska y a une magnifique habitation); le 20, séjour; le 21, à Przeworsk; le 22, à Syniawa; le 23, à Tarnogrod; le 24, à Josephow; le 25, à Szezebrzeszing; le 26, séjour; le 27, à Zamosc; le 28, à Herischowrusky; le 29, à Hrubüschow; le 30, à Horedlo; le 31, à Dubienka; le 1er janvier, à Koritutzka.

qu'il demandait au prince de Condé et qui devaient se rendre à Jevern, près Bremen, territoire appartenant à S. M. I., où S. M. Louis XVIII, quittant incessamment Blanckenbourg, devait fixer sa résidence et où ce détachement était destiné à former sa garde. Il fut, en conséquence, décidé qu'ils suivraient leur corps jusqu'au lieu de l'embarquement, d'où ils se rendraient directement à leur destination. Le comte d'Auger, un des plus anciens lieutenans des gardes-du-corps, fut nommé commandant de ce détachement, qui fut composé des gardes du Roi les plus âgés et les moins en état de supporter les fatigues d'une longue route, le service qui leur était destiné, près la personne de S. M., devant être très-peu pénible.

Le premier soin du prince de Condé étant de témoigner sa reconnaissance à l'empereur de Russie, qui l'avait invité d'une manière aussi flatteuse que pressante de se rendre auprès de sa personne, S. A. S. partit le 11 d'octobre d'Uberlingen, accompagnée du comte Alexandre de Damas, son premier écuyer; du comte de la Laurencie, adjoint au major-général de l'infanterie; du chevalier de Contye, un de ses aides-de-camp, et de celui qui a rédigé ce journal; un chirurgien, un secrétaire, et le

nombre de domestiques absolument nécessaire, composaient le reste de sa suite ; en tout quinze personnes voyageant dans trois voitures, et un seul valet de pied courant devant pour faire préparer les chevaux.

Quelques détails sur le voyage du prince de Condé et son séjour à Pétersbourg se trouveront à l'époque de l'arrivée de l'armée en Volhynie.

1798.

Le corps ayant passé le 1^er^ de janvier le Bug, petite rivière qui sépare les états autrichiens de ceux de l'empereur de Russie, entra sur le territoire russe à Kladniew, où il forma un carré, au centre duquel était dressé un autel. Le serment de fidélité à l'empereur de Russie, dont je joindrai ici la formule, fut lu à haute voix par un aumônier, les soldats ayant la main levée. Il fut ensuite signé par tous les officiers individuellement.

Le 2, le quartier-général se porta à Ustiluck ; le 3, séjour ; le 4 à Wlodzimir.

L'intention de l'empereur avait été d'y établir le quartier-général ; mais cette ville, qui avait eté brûlée en partie, n'était plus qu'une

misérable habitation de Juifs, et n'offrait aucun moyen d'établissement; en conséquence, le prince Gortschakow prit sur lui de porter le quartier-général à Lutzko; le 5, il se rendit à Locatzé; le 6, à Torschin; le 7, à Lutzko.

Le corps arriva, après une route de trois mois dans la mauvaise saison, n'ayant éprouvé aucun événement fâcheux ni même aucune contrariété; n'ayant trouvé que pendant les cinq ou six derniers jours une grande abondance de neige, accompagnée d'un froid assez vif, qui rendirent la marche pénible. Deux hommes seulement étaient morts pendant la route, et il y avait eu constamment très-peu de malades.

Le prince Gortschakow n'ayant pas jugé qu'il fût possible de faire voyager l'hôpital dans une saison aussi rigoureuse, il était resté à Biberach, en Suabe, entretenu par les soins de M. d'Alopéus, fixé à Ratisbonne.

Formule du serment.

« Moi, N. N., je promets et jure par le Tout-» Puissant, de servir avec fidélité et obéissance » le très-illustre, tout absolu et très-haut sei-» gneur, l'empereur Paul Pétrowitz, autocrate

» de toutes les Russies, et le fils bien-aimé de
» S. M. I. le seigneur Césarowitz et grand-duc
» Alexandre Paulowitz, héritier légitime du
» trône de toutes les Russies; de remplir exac-
» tement tout ce que les articles militaires, tant
» ceux qui sont déjà statués que ceux qui le
» seront encore, renfermeront; je tâcherai de
» faire résistance avec bravoure et vigueur,
» moyennant mon corps et mon sang, aux
» ennemis de S. M. I., de l'empire et de ses
» terres, en pleine campagne et dans les for-
» teresses, sur terre et sur mer, dans les ba-
» tailles, les partis et les siéges, les assauts, et
» dans toutes les autres rencontres hostiles,
» tel nom qu'elles puissent avoir, et de causer
» à leurs projets tous les torts; et si j'entends
» ou vois jamais quelque chose d'hostile ou
» de préjudiciable contre la personne de S. M. I.
» ou de ses armées, ainsi que contre son em-
» pire, les habitans, ou contre l'intérêt de l'em-
» pire, je promets de le dénoncer comme ma
» conscience me le suggérera, en tant que cela
» me sera connu, et de n'en rien céler; mais
» de garder en tout d'autant plus ses intérêts
» et d'y concourir, et d'avoir pour les chefs
» qui me seront donnés, l'obéissance requise
» dans tous les cas où le bien-être et l'aug-

» mentation des armées de S. M. I., de l'empire » et des habitans auront lieu, soit en montant » la garde, en travaillant, et dans les autres » circonstances; de ne m'opposer aucunement » à leurs ordres; de ne quitter jamais, soit dans » le camp, auprès de l'équipage ou en garni- » son, ma compagnie ni l'étendard auquel j'ap- » partiens; mais, au péril de ma vie, je les sui- » vrai inséparablement, volontairement et fi- » dèlement, comme mon honneur et ma vie » sont chers, et en tout de me conduire de la » manière que le doit un soldat qui a de l'hon- » neur, de la fidélité, de l'obéissance, de la » bravoure et de la fermeté : en quoi je prends » Dieu tout-puissant à mon aide. »

L'empereur d'Allemagne, François II, adressa au prince de Condé la lettre suivante :

« Monsieur mon cousin, les services impor- » tans que V. A. et le corps valeureux qui est » sous ses ordres m'ont rendus pendant la » guerre, m'ont fait sentir toute la perte que » j'allais faire par votre retraite; mais je prends » trop de part à ce qui vous regarde pour ne » pas approuver la résolution que vous avez » prise de profiter des avantages que S. M. l'em- » pereur de Russie a bien voulu vous offrir; j'é-

» prouve même une satisfaction particulière en » pensant que tant de braves guerriers que vous » avez si souvent conduits au champ de l'hon- » neur, trouveront sous vos auspices un asile » honorable, après leur pénible et glorieuse » carrière. Je désire que V. A. veuille bien leur » témoigner en même temps l'estime qu'ils » m'ont inspirée, les regrets que j'ai de les » perdre, et le plaisir que j'aurai toujours en » apprenant les événemens heureux qui peu- » vent les regarder. »

Le prince de Condé partit, ainsi qu'il l'a été dit, le 11 octobre (1) d'Uberlingen, coucha le même soir à Biberach, où se trouvait l'hôpital de l'armée, qu'il visita avec le plus grand détail, prodiguant des secours et des consolations aux malades et aux blessés avec cette bienveillance paternelle qui le caractérisait si éminemment.

Nous dirigeâmes notre route sur Leipsick, l'intention de S. A. S. étant de prendre celle de Blanckenbourg, dans le pays de Brunswick, où se trouvait alors le Roi, pour y passer quelques jours avec S. M., et pour y prendre ses ordres avant de gagner Pétersbourg.

Monseigneur reçut à Anspach les hommages

(1) 1797.

des émigrés français, qui s'y trouvaient en assez grand nombre. Il fit même une visite au comte de Hardenberg, ministre du roi de Prusse dans le Margraviat, pour le remercier de l'obligeance avec laquelle il secondait les intentions généreuses de son souverain à l'égard de nos compatriotes, dont un certain nombre recevait le logement, le bois, et un traitement pécuniaire dans un château appartenant au roi, et situé à peu de distance d'Anspach.

Arrivés à Leipsick, j'accompagnai Monseigneur dans une promenade qu'il fit, tant au-dehors qu'au-dedans de la ville. Ayant désiré d'acheter quelques livres français, on nous conduisit chez un libraire que nous ne pûmes méconnaître comme notre compatriote, et qui, ayant remarqué l'*incognito* que voulait conserver le prince, le garda lui-même jusqu'au moment où, sortant de sa boutique, il offrit ses hommages à S. A., qu'il avait très-bien reconnue dès le premier instant, et se fit reconnaître lui-même comme le marquis de Boisfranc, ancien page de M. le prince de Conti, et capitaine dans son régiment de dragons.

Monseigneur reçut la visite du duc de Saxe-Weymar, venant de Leipsick au-devant de la princesse héréditaire de Bade, sa belle-sœur.

Le lendemain, S. M. fit une visite à cette princesse, qui était pour nous une ancienne connaissance et qui avait acquis de grands droits à nos hommages et à notre reconnaissance par l'attachement sans bornes à la maison de Bourbon, qu'elle manifestait dans toutes les occasions. Elle arrivait de Stralsund, où elle avait été conduire une de ses filles, fiancée au roi de Suède.

Après avoir fait cent soixante-dix lieues, nous arrivâmes à Blanckenbourg le 22, entre quatre et cinq heures après midi. Le Roi était à table; il reçut le prince de Condé avec l'expression de la plus franche amitié, et nous accueillit tous avec la bonté et la grâce qui le caractérisent.

Le duc de Berry, parti d'Uberlingen la veille de notre départ, était arrivé deux jours avant nous à Blanckenbourg.

La manière dont était logée S. M. mérite quelques détails : elle occupait trois pièces au deuxième étage dans une maison très-médiocre qui appartenait à un brasseur logé au premier. La pièce du milieu de l'appartement du Roi servait de salon et de salle à manger. Le Roi couchait dans une des chambres latérales où l'on avait pratiqué un petit cabinet au moyen d'une cloison; l'autre pièce était occupée par

rassemblait de nouveau à dix heures. La comtesse de Marsan, ancienne gouvernante du Roi, que son attachement pour S. M. avait fixée dans le lieu qu'elle habitait, se trouvait dans le salon, ainsi que la princesse Charles de Rohan, sa nièce. Le Roi faisait une partie de whist avec elle et deux autres personnes; entre minuit et une heure, la partie était finie, le Roi souhaitait le bon soir à tout le monde, et chacun se retirait.

Je vis avec autant de satisfaction que d'intérêt l'abbé Edgeworth, qui avait assisté l'infortuné Louis XVI dans ses derniers momens, et que le Roi avait appelé près de sa personne en qualité d'aumônier et de confesseur.

Ce fut pendant notre séjour à Blanckenbourg que nous apprîmes que le traité de paix définitif entre l'Empereur et la république française, avait été signé le 17 à Campo-Formio.

Partis le 17 de Blanckenbourg, nous allâmes coucher à Magdebourg, où commandait le vieux général prussien Kalkstein, qui avait fait sa cour au prince en 1793, sur les bords du Rhin, et qui vint lui rendre ses devoirs après lui en avoir fait demander la permission. Il envoya un détachement pour sa garde à son logement. Les mêmes honneurs furent rendus à Monseigneur

dans toutes les villes et cantonnemens des états du roi de Prusse, où il passa.

A sept lieues de Memel on arrive à la frontière des états du roi de Prusse, où nous vîmes le dernier poste de ses troupes. Le premier de l'armée russe et la première douane de cet empire sont à Polangen, qui n'est qu'à un quart de lieue de distance. Un bataillon de chasseurs à pied s'y trouvait sous les ordres d'un lieutenant-colonel qui fit prendre les armes à sa troupe : elle n'avait point encore le nouveau costume semblable à celui des Prussiens, que l'empereur Paul r^er^ venait d'adopter, et elle portait celui qui était en usage sous le règne de l'impératrice Catherine : un habit court, vert; un pantalon rouge, large; des bottines, un bonnet d'une forme particulière, et les cheveux coupés courts.

Arrivés le 20 à Mittau, Monseigneur y reçut la visite du lieutenant-général Fersen, qui y commandait. Le château, beau, vaste, bien situé, et dominant le cours de la rivière de l'Aa, avait été destiné à servir de caserne; mais des circonstances ultérieures ayant exigé que le Roi quittât Blanckenbourg, l'empereur de Russie offrit cette résidence à S. M., et l'on fit, en conséquence, partir de Pétersbourg, pendant le sé-

jour que nous y fîmes, tous les objets nécessaires pour le meubler.

A Oley, poste intermédiaire entre Mittau et Riga, qui n'en est qu'à dix lieues, se trouva le maître de police de cette ville, avec un autre membre du magistrat, qui vinrent complimenter Monseigneur et le conduisirent escorté par un détachement de cosaques.

Arrivés sur les bords de la Dwina, fleuve considérable qui baigne les murs de Riga, nous trouvâmes le lieutenant-général comte de Beckendorff, commandant militaire de la ville, et le baron de Richter, gouverneur, qui étaient venus avec des bateaux au-devant de S. A., à qui le comte de Cretoff, aide-de-camp de l'empereur, présenta une lettre de S. M. I. et une pelisse de martre zibeline estimée trois mille ducats, qu'elle lui envoyait. La Dwina commençait à charrier de gros glaçons qu'il fallut écarter avec beaucoup de travail pour le passage de nos bateaux.

Nous trouvâmes sur l'autre rive des voitures qui nous conduisirent chez le comte de Beckendorff, où nous dînâmes; il accompagna ensuite Monseigneur dans une des plus belles maisons de la ville, où son logement avait été préparé; le prince y reçut la visite du feld-maréchal

comte d'Elmt, gouverneur et commandant de l'armée de Livonie et de Courlande, vieillard respectable, qui, dans sa jeunesse, avait servi dans le régiment de la Marck, et qui, peu de temps après notre passage à Riga, fut destitué pour avoir changé de compagnie un sous-lieutenant de son régiment, sans avoir pris à cet effet les ordres de l'empereur.

Monseigneur décida qu'il resterait deux jours à Riga, afin de nous donner le temps de faire faire les uniformes russes avec lesquels nous devions arriver à Pétersbourg, où il fut convenu que S. A. serait rendue en neuf jours, d'après les dispositions des autorités de Riga, qui ne jugèrent pas à propos de faire voyager le prince pendant la nuit. On envoya des ordres pour que les chevaux et les vivres nécessaires se trouvassent sur la route, qui, dépourvue d'auberges, n'offrait d'autres gîtes pour les voyageurs que les maisons des maîtres de poste.

Monseigneur écrivit à l'empereur pour lui annoncer son arrivée à Riga ainsi que le jour où il serait rendu près de sa personne. Il reçut la visite des corps militaires et civils; nous allâmes ensuite à la parade, dont les détails étaient extrêmement longs et le paraissaient encore davantage dans un pays aussi froid, d'autant

qu'il n'était permis de porter ni pelisse ni redingote. La garde était composée du régiment de Tauride, dont le comte de Beckendorff était chef, qui, très-beau, le paraissait encore davantage par la forme de son habillement, semblable à celui dont j'ai parlé ci-dessus, et que les troupes russes quittèrent avec beaucoup de regret. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de tous ceux qu'avaient excité la perte de l'impératrice Catherine II, et de l'excessif mécontentement que causaient à l'armée tous ces changemens subits, ordonnés par l'empereur Paul dans l'uniforme comme dans la discipline, tous étant contraires aux usages de la nation. Je fus même étonné de la liberté avec laquelle le plus grand nombre des officiers s'expliquaient à cet égard devant des étrangers qu'ils voyaient pour la première fois et peut-être pour la dernière. Le comte de Beckendorff donna à Monseigneur un grand dîner de cinquante personnes, où se trouvèrent plusieurs femmes et les principaux officiers tant civils que militaires.

Le lendemain, nous retournâmes à la parade, qui était d'obligation pour tous ceux qui tenaient au service. Monseigneur y parut avec l'uniforme russe; ignorant encore celui que l'empereur lui destinait, il avait pris celui connu

sous le nom d'*uniforme de l'armée*, que portent les officiers qui ne sont particulièrement attachés à aucun corps. Il est vert avec un collet rouge pour l'infanterie, et blanc avec paremens et collet rouges et une aiguillette d'or sur l'épaule droite pour la cavalerie. Le bataillon du régiment de Saint-Pétersbourg, dont était chef le maréchal d'Elmt, et qui fournissait la garde ce jour-là, était incomparablement plus beau que celui de la veille.

Après un grand dîner chez le feld-maréchal, suivi du spectacle, nous allâmes à un très-beau bal chez le gouverneur civil baron de Richter, où il y avait un souper de cent cinquante couverts.

Le 24, nous partîmes de Riga, et Monseigneur prit dans sa voiture l'aide-de-camp de l'empereur qui avait été chargé de l'accompagner. La terre était déjà couverte de neige, mais il n'y en avait pas en assez grande abondance, et la gelée n'était pas encore assez invariablement établie pour que les voitures pussent être mises sur des traîneaux.

Nous passâmes à Narwa, célèbre par la victoire mémorable que Charles XII, à la tête de six mille Suédois, remporta en 1700 sur quatre-vingt mille Russes. Nous y vîmes le marquis de Lambert, officier-général français, qui, passé

au service de Russie depuis quatre ans, commandait un régiment d'infanterie dans cette ville, et qui vint rendre ses devoirs au prince de Condé. Nous nous promenâmes, à la chute du jour, sur les bords de la Luka, qui baigne les murs de Jambourg, et qu'il faut traverser pour y entrer. La glace n'avait pas encore assez de consistance pour que des voitures attelées et chargées pussent passer dessus sans danger. Les chevaux furent, en conséquence, dételés et les voitures déchargées pour être passées à bras d'hommes; mais à raison de l'obscurité et de l'espoir que la gelée de la nuit donnerait plus de solidité à la glace, le commissaire civil de la ville, qui avait reçu les ordres de l'empereur pour prendre toutes les précautions nécessaires à la sûreté du passage du prince de Condé, décida que les voitures ne traverseraient la rivière que le lendemain matin; il avait fait trouver sur la rive des traîneaux légers dans lesquels nous la passâmes et fûmes conduits à notre logement. MM. Krudener, commandant civil, et Rothkirck, autre préposé de l'empereur, mirent dans cette circonstance un zèle et une activité qui triomphèrent de tous les obstacles que présentait dans ce moment le passage de la Luka.

Catherine II ayant pensé que la position de Jambourg, sur une rivière, pourrait lui donner quelques avantages pour le commerce, y avait fait bâtir des maisons assez régulières et des magasins qui formaient une belle apparence; mais les spéculations faites à cet égard n'ayant pas réussi, la ville est restée si peu habitée et même tellement déserte, que dans les temps de grandes neiges qui couvrent la terre six mois, il est assez ordinaire de voir des loups dans les rues, et qu'il faut prendre des précautions pour se soustraire à leur avidité.

Ce ne fut qu'avec les plus grandes peines que deux cents paysans parvinrent, à la pointe du jour, à faire passer la rivière à nos voitures sous l'une desquelles la glace se rompit; mais les précautions de sûreté avaient été tellement prises, qu'au moyen de planches, de leviers, et surtout du grand nombre de bras employés à ce travail, l'accident n'eut aucune suite fâcheuse.

A peu de distance de Pétersbourg nous trouvâmes, le 2 de décembre, Robscha, jolie maison de campagne où l'empereur Pierre III avait été conduit lors de la révolution de 1762, et avait fini si subitement et si cruellement sa triste carrière; elle appartenait à cette époque

au prince Orloff, qui avait été un des principaux acteurs de cette horrible tragédie : elle était devenue depuis la possession d'un riche négociant.

Nous arrivâmes, à six heures du soir, au palais de Tauride, que l'empereur avait assigné pour le logement du prince de Condé, l'un des plus beaux et des plus magnifiquement décorés de Pétersbourg. L'impératrice Catherine l'avait fait bâtir pour le prince Potemkin. Monseigneur trouva, à la descente de sa voiture, le comte Wielhorsky, maréchal de la cour, et le comte de Schuwaloff, adjudant-général de l'empereur; ce dernier, chargé de complimenter S. A., de la part de S. M. I., sur son arrivée, et le premier de lui faire les honneurs du palais, comme de prendre ses ordres sur tout ce qu'elle pourrait souhaiter. Le prince ayant traversé une suite de pièces magnifiquement éclairées et décorées de superbes tableaux avant d'arriver à son appartement, trouva dans l'antichambre des valets de pied à sa livrée.

Les principaux Français domiciliés à Petersbourg, tels que le comte de Choiseul-Gouffier, le duc de Laval, le marquis d'Autichamp, le comte de Vioménil, l'évêque de Rennes, s'é-

taient réunis pour présenter leurs hommages à Monseigneur, qui reçut ensuite les chambellans et gentilshommes envoyés par l'impératrice, les grands-ducs et les grandes-duchesses pour le féliciter sur son arrivée. L'aide-de-camp Cretoff, qui avait été l'annoncer à l'empereur, vint dire de sa part à Monseigneur, que devant être fatigué de son voyage il ne le recevrait que le lendemain à l'heure du dîner, pour lequel il l'attendait.

Monseigneur ayant annoncé qu'il irait à la messe à l'église catholique, trouva pour l'y conduire une voiture dorée à ses armes, attelée de six beaux chevaux blancs, et précédée, ainsi qu'il est d'usage à Pétersbourg pour les personnes du premier rang, par deux hommes à cheval qui étaient à sa livrée, ainsi que le cocher, le postillon, et les valets de pied. L'empereur fit dire au prince que l'église étant éloignée de son logement, il donnerait des ordres pour que désormais la messe fût célébrée dans son palais.

Monseigneur se rendit à une heure chez l'empereur, qui l'accueillit avec les témoignages de la plus véritable amitié; ils lui furent également prodigués par l'impératrice et par toute la famille impériale.

La table du prince continua d'être servie par les officiers de la maison de l'empereur, tant que nous habitâmes le palais de Tauride, où nous avions tous des appartemens aussi commodes qu'agréables, et le plus somptueusement meublés. Le mien était composé de cinq ou six pièces, dont l'une était un cabinet de tableaux, et toutes éclairées par une multitude de bougies. Le luxe de l'ameublement était tel que les matelas et la paillasse de mon lit étaient recouverts en satin couleur de rose; mais les domestiques sont tellement considérés en Russie comme des animaux, qu'aucun de nos gens ne trouva de lit préparé; ce ne fut que le lendemain que nous en obtînmes pour eux, ayant eu bien de la peine à faire comprendre au concierge qu'ils n'étaient pas accoutumés, ainsi que les valets russes, à coucher sur le carreau et sur les escaliers, où nous les trouvions étendus et ronflans quand nous rentrions le soir dans nos appartemens.

S. A. étant rentrée après le dîner, nous l'accompagnâmes à une visite qu'elle fit au roi de Pologne qui, détrôné par Catherine et relégué à Grodno, avait été invité par l'empereur lors de son avénement au trône, à venir se fixer à Pétersbourg, où il lui avait assigné pour sa

résidence le Palais de Marbre, un des édifices les plus remarquables et les plus magnifiques de cette capitale. La position de ce palais sur le bord de la Newa ajoute encore à son agrément. Il fut commencé en 1770 par Catherine, et achevé en 1783; on lit sur la porte d'entrée cette inscription russe : *Sdemie blagodarsti* (élevé par la reconnaissance). L'impératrice l'avait fait bâtir pour le prince Orloff, à qui elle l'avait donné, et qui mourut avant de l'avoir habité; elle le racheta ensuite de ses héritiers.

Le roi de Pologne reçut le prince de Condé avec la grâce et l'amabilité qui étaient le caractère distinctif de ce prince, peu fait par sa faiblesse et par sa versatilité pour occuper un trône, mais particulier très-aimable; il joignait à une fort belle figure un son de voix extrêmement agréable, et des connaissances qui donnaient à sa conversation beaucoup d'intérêt. Il tenait un très-grand état et avait chaque jour beaucoup de monde à dîner comme à souper, particulièrement les Français émigrés, qu'il ne cessait de combler de soins et de bontés. L'empereur avait doré ses chaînes en lui conservant toute l'étiquette de la royauté : il avait la même que S. M. I.; on lui rendait les

mêmes honneurs, et il prenait le pas immédiatement après l'empereur et l'impératrice, précédant le reste de la famille impériale.

Le 4, à dix heures, nous nous rendîmes, avec Monseigneur, à la parade, qui était d'obligation pour tous ceux qui portaient l'uniforme : elle avait lieu, l'hiver, dans une maison d'exercice près le palais impérial, que l'empereur avait fait construire depuis peu, bâtiment assez vaste pour qu'un bataillon pût y manœuvrer, ainsi qu'un escadron. Paul r^er^ regardait la *wacht*-parade, comme l'institution la plus importante, et le point central de son gouvernement ; il y consacrait tous les jours plus de deux heures, quelque temps qu'il fît. C'était là qu'en simple uniforme vert-fané, en grosses bottes, grand chapeau, il passait la matinée à exercer la garde. C'était là qu'il donnait des ordres, recevait les rapports, publiait les grâces, les récompenses, les punitions, et que tout officier devait être présenté à Paul, qui était entouré de ses fils et de ses aides-de-camp, trépignant des pieds pour se réchauffer, ayant la tête nue et chauve, le nez au vent, une main derrière le dos, et de l'autre levant et haussant sa canne en mesure et criant *vad-dva*. Il mettait une sorte de gloire à

braver sans fourrure quinze à vingt degrés de froid. Le militaire n'osait plus se montrer en pelisse; et les vieux généraux, tourmentés par la toux, la goutte et les rhumatismes, étaient obligés de faire cercle autour de l'empereur, habillés comme lui. Il y avait toujours à cette parade, qui durait de neuf heures à onze et demie, un bataillon de garde, avant lequel Paul arrivait ordinairement, se plaçant au point où la droite du bataillon devait se former, pour en rectifier l'alignement. On apportait ensuite du palais le drapeau de ce bataillon, qui était reçu avec le plus grand appareil, l'empereur ayant le chapeau bas, ainsi que tous les officiers, à la tête desquels il était placé, la musique jouant et le tambour battant. Dès que le drapeau avait pris sa place, l'empereur inspectait le bataillon et commandait à voix basse les détails d'exercice et de manœuvre, répétés par un officier-major, ce qui durait environ une heure. Arrivaient ensuite deux piquets de troupes à cheval; l'un de cinquante cuirassiers de la garde, et l'autre de vingt-cinq hussards, auxquels on faisait faire quelques mouvemens, indiqués de même par l'empereur, qui donnait l'ordre. C'était dans ce moment qu'après avoir reçu les présenta-

tions, les remercîmens et tous les comptes qu'on pouvait avoir à lui rendre, se rédigeait le *precase*, c'est-à-dire le rapport général de tous les avancemens, de toutes les punitions, distinctions, etc., qui était ensuite imprimé et envoyé à l'armée.

Lorsque les dispositions à cet égard étaient terminées, l'empereur et sa suite allaient se placer sur la grande place du château pour voir défiler la garde. Chacun des grands-ducs marchait sur le flanc du premier peloton de son régiment, marquant la cadence du pas en élevant sa jambe, malgré le poids des grosses bottes, jusqu'à la hauteur du nombril; quelques officiers, pour marquer leur zèle à l'empereur, avaient soin, en passant devant lui, d'appliquer de temps en temps des coups de bâton sur les épaules de leurs soldats.

Chacun avait le chapeau bas tout le temps que la garde défilait, par respect pour les drapeaux, et cela quelque temps qu'il fît; de sorte que la neige, tombant souvent assez fort, s'accumulait sur la tête, tandis qu'on y était enfoncé jusque par-dessus la cheville du pied. Les différens postes se portaient à leur destination. L'empereur suivait celui qui entrait dans la cour du palais pour la garde intérieure,

voyait relever l'ancien, ployait lui-même le drapeau et le remettait dans son étui. Cette cérémonie terminait les formalités minutieuses et sans nombre à remplir pour la parade, auxquelles Paul attachait une importance qu'il faut avoir vue, non pour la comprendre, mais pour la croire.

Le prince de Condé reçut dans l'après-midi la visite des grands-ducs, et celles des ministres et principaux personnages de la cour, qui lui furent nommés par l'aide-de-camp Cretoff, que l'empereur avait attaché à sa suite.

Le prince ayant demandé à l'empereur quel était celui de ses ministres auquel il devait s'adresser pour tous les objets de détail concernant son corps, *A moi-même*, répondit-il avec beaucoup de bonhomie; *tous ces gens-là sont au désespoir que j'aie pris votre corps à mon service, et se persuadent que cette dépense extraordinaire peut nuire à leur intérêt personnel; ils éléveraient des difficultés, susciteraient des tracasseries qui finiraient peut-être par nous brouiller. Mon intention est donc que vous vous adressiez à moi directement pour les décisions principales, et V. A. réglera les objets de détails subséquens avec mon fils*

Alexandre, qui sera chargé de mes ordres à cet effet, et le général Rastopchin (1), *chef de mon cabinet, qui les recevra également.*

Monseigneur reçut, le 6, la visite du roi de Pologne, puis la présentation des ministres étrangers, le nonce du pape (Litta), l'ambassadeur de Suède (comte de Steding), l'ambassadeur de Naples (duc de Serra Capriola), le ministre d'Angleterre (chevalier Whithworth), le ministre par *interim* de l'empereur d'Autriche (comte de Diedrichstein), le ministre de Prusse (comte de Graven), le ministre de Danemarck (baron de Blome), le ministre de Portugal (chevalier de Horta).

A six heures nous nous rendîmes au bal de la cour, qui m'offrit un des plus beaux spectacles que j'aie vus de ma vie. On traverse une longue suite de pièces vastes et magnifiquement éclairées, pour arriver à celle connue sous le nom de *Salle de Saint-Georges*, qui joint à une grande étendue et aux plus belles proportions, beaucoup d'ornemens ; tels qu'une co-

(1) Le comte Rastopchin, gouverneur de Moscou, en faisant le sacrifice de cette ville et de ses propriétés particulières, a donné à son nom le cachet de l'immortalité.

lonnade à l'entour et un balcon circulaire au haut de la pièce, qui, étant toujours remplie d'une quantité prodigieuse de spectateurs, ajoute encore à la beauté du coup-d'œil que présente l'éclat de douze cents bougies et une nombreuse assemblée, richement vêtue et resplendissante de diamans. Le trône impérial, placé sous un dais de velours cramoisi, décoré de broderies et de crépines d'or, occupe le fond de la salle, en face de la porte d'entrée.

Je citerai à cette occasion un mot de l'empereur, qui, ayant la bonté de s'entretenir avec moi, ainsi qu'il le faisait pendant la durée du bal avec tous les étrangers qui s'y trouvaient, m'expliquait les changemens qu'il avait faits dans cette salle, et me dit que précédemment le trône était plus avancé, et de manière à ce que l'impératrice sa mère pouvait, sans être vue, arriver par la porte qui se trouvait derrière; *mais*, ajouta-t-il en souriant, *j'ai jugé à propos de l'adosser au mur; car dans ce moment-ci les trônes ne peuvent jamais être trop solidement appuyés.*

Le prince de Condé eut, le 8, un second travail avec l'empereur, dans lequel la formation que recevrait le corps fut définitivement arrêtée. Il dut former dans l'armée russe une

division séparée, laquelle serait sous le commandement du prince, qui n'aurait aucun intermédiaire entre lui et S. M. I., à laquelle il rendait compte uniquement et directement. Le corps composa cinq régimens :

Le régiment noble à pied de Condé. . . . . . Mgr. le prince de Condé.
Le régiment noble à cheval de Berry. . . . . . Mgr. le duc de Berry.
Le régiment des grenadiers de Bourbon. . . . . Mgr. le duc de Bourbon.
Le régiment des dragons d'Enghien. . . . . . Mgr. le duc d'Enghien
Le régiment des fusiliers d'Hohenlohe. . . . . . Le prince d'Hohenlohe.

L'empereur régla d'ailleurs que les états-majors seraient conservés, les chefs prenant le titre d'*adjudans-généraux*; en conséquence, le marquis de Bouthillier reçut le titre d'adjudant-général de l'infanterie; le comte d'Ecquevilly celui d'adjudant-général de la cavalerie, et le baron de La Rochefoucauld, premier aide-major-général-des-logis de l'armée, qui avait exercé jusqu'alors les fonctions de chef, en reçut les attributions, sous le même titre d'adjudant-général. Il fut réglé que l'artillerie, le génie, la prévôté,

les compagnies française et suisse particulièrement destinées à la garde de S. A. S. et au service du quartier-général, resteraient telles qu'elles étaient; et qu'en adoptant l'uniforme et les ordonnances russes, nous continuerions d'user de nos formes françaises en tout ce qui ne serait pas prescrit de contraire par S. M. I.

L'empereur, persuadé que Wlodzimir, qui avait été jadis une ville considérable, l'était encore, l'avait destinée pour le quartier-général du prince de Condé et des états-majors des deux régimens nobles; mais une succession de guerres et d'incendies l'avait tellement dévastée, que cette ville n'était plus qu'une misérable bourgade, où l'on ne voyait guère d'autres habitations que celles des juifs, qui en général sont en grand nombre dans cette partie de la Pologne. Ce compte ayant été rendu à l'empereur, il laissa au prince de Condé le choix de la ville qui pourrait lui convenir dans la province de Volhynie, pour y faire l'établissement de son quartier-général.

Le prince Michel Lubormiski, seigneur de Dubno, qui se trouvait alors à Pétersbourg, et qui, ne négligeant aucun moyen de réparer les désordres de sa fortune, avait calculé que la solde de l'Angleterre avait dû mettre quelques

ducats dans nos poches : ayant été informé que l'empereur laissait au prince de Condé le choix de son quartier-général, je le vis arriver un matin chez moi, amené par le duc de Laval, et il ne tarda pas à me déduire les avantages que le séjour de Dubno pourrait présenter au prince de Condé, s'il jugeait à propos d'y placer son quartier-général, ajoutant qu'il s'empresserait d'offrir à S. A. le château vaste et commode qu'il y possédait. Cherchant sans doute à confondre mes intérêts avec les siens, il m'offrit pour mon usage, une très-jolie maison qui appartenait à son frère Alexandre, dont la femme avait été envoyée à l'échafaud par Robespierre. Il m'assura que cette ville était beaucoup mieux bâtie qu'aucune autre; un grand nombre de maisons y ayant été construites, à raison de la réunion de la noblesse, qui s'y faisait précédemment à une certaine époque, pour ce qu'on appelait *les contrats*, lors de l'existence du royaume de Pologne. M'étant chargé de transmettre ces propositions à Monseigneur, et les renseignemens que nous prîmes d'ailleurs sur Dubno s'étant trouvés satisfaisans, le prince de Condé en fit la demande à l'empereur, qui approuva qu'il y formât l'établissement de son quartier-général.

résidence le Palais de Marbre, un des édifices les plus remarquables et les plus magnifiques de cette capitale. La position de ce palais sur le bord de la Newa ajoute encore à son agrément. Il fut commencé en 1770 par Catherine, et achevé en 1783; on lit sur la porte d'entrée cette inscription russe : *Sdemie blugodanarsti* (élevé par la reconnaissance). L'impératrice l'avait fait bâtir pour le prince Orloff, à qui elle l'avait donné, et qui mourut avant de l'avoir habité; elle le racheta ensuite de ses héritiers.

Le roi de Pologne reçut le prince de Condé avec la grâce et l'amabilité qui étaient le caractère distinctif de ce prince, peu fait par sa faiblesse et par sa versatilité pour occuper un trône, mais particulier très-aimable; il joignait à une fort belle figure un son de voix extrêmement agréable, et des connaissances qui donnaient à sa conversation beaucoup d'intérêt. Il tenait un très-grand état et avait chaque jour beaucoup de monde à dîner comme à souper, particulièrement les Français émigrés, qu'il ne cessait de combler de soins et de bontés. L'empereur avait doré ses chaînes en lui conservant toute l'étiquette de la royauté : il avait la même que S. M. I.; on lui rendait les

mêmes honneurs, et il prenait le pas immédiatement après l'empereur et l'impératrice, précédant le reste de la famille impériale.

Le 4, à dix heures, nous nous rendîmes, avec Monseigneur, à la parade, qui était d'obligation pour tous ceux qui portaient l'uniforme : elle avait lieu, l'hiver, dans une maison d'exercice près le palais impérial, que l'empereur avait fait construire depuis peu, bâtiment assez vaste pour qu'un bataillon pût y manœuvrer, ainsi qu'un escadron. Paul r^er regardait la *wacht*-parade, comme l'institution la plus importante, et le point central de son gouvernement ; il y consacrait tous les jours plus de deux heures, quelque temps qu'il fît. C'était là qu'en simple uniforme vert-fané, en grosses bottes, grand chapeau, il passait la matinée à exercer la garde. C'était là qu'il donnait des ordres, recevait les rapports, publiait les grâces, les récompenses, les punitions, et que tout officier devait être présenté à Paul, qui était entouré de ses fils et de ses aides-de-camp, trépignant des pieds pour se réchauffer, ayant la tête nue et chauve, le nez au vent, une main derrière le dos, et de l'autre levant et haussant sa canne en mesure et criant *wad-dwa*. Il mettait une sorte de gloire à

chevaliers honoraires, les biens ne pouvant être possédés que par des catholiques.

Le duc de Richelieu, alors colonel du régiment de cuirassiers cantonné à Czarskozelo, à quatre lieues de Pétersbourg, vint dîner le 14 chez Monseigneur, qui avait demandé pour lui à l'empereur un congé de vingt-quatre heures, aucun officier, de quelque grade qu'il fût, ne pouvant alors s'absenter du régiment pour un plus long terme, sous quelque prétexte que ce pût être, de manière que le duc de Richelieu, à quatre lieues de la cour et de la capitale, n'y était pas venu depuis trois ans. Il se trouvait pour l'agrément de la vie et de la société, à peu près dans la même position que s'il en eût été à quatre cents lieues.

Monseigneur ayant annoncé le même jour à l'empereur le projet qu'il avait de lui demander incessamment ses ordres pour la Volhynie, S. M. I. lui témoigna combien elle était surprise et affligée d'un départ aussi précipité. Le prince lui observa que, toujours empressé de revenir auprès de lui toutes les fois qu'il lui en marquerait le désir, ou lui en donnerait l'ordre, il croyait utile au bien de son service qu'il se trouvât en Volhynie lors de l'arrivée de son corps ; mais le véritable motif du prince de

Condé était la connaissance qu'il avait du caractère de l'empereur, qui, ne mettant pas de bornes aux témoignages d'affection qu'il prodiguait dans les premiers momens, oubliait ce sentiment si vite, qu'au bout de quinze jours ou de trois semaines au plus tard, il était remplacé par celui de la plus parfaite indifférence. Le comte de Choiseul-Gouffier, le marquis d'Autichamp, la princesse de Tarente et plusieurs autres, avaient à cet égard fourni maints exemples. Néanmoins, l'empereur témoigna au prince de Condé, d'une manière si tendre et si pressante, le désir de lui voir prolonger son séjour près de lui, qu'il ne put enfin se refuser à ses instances, d'autant que l'empereur, pour remplir autant que possible l'objet d'utilité que le prince de Condé avait cru trouver à sa présence en Volhynie lors de l'arrivée du corps, lui proposa d'envoyer le comte de la Laurencie et moi chargés de leurs ordres respectifs. Il fut en conséquence décidé que nous partirions la semaine suivante pour nous rendre au corps, et qu'après avoir dressé les tableaux de formation conformément aux ordres de l'empereur, nous les rapporterions à Pétersbourg, où nous reviendrions avec M. le duc d'Enghien, S. M. I. ayant témoigné avec une aimable obli-

geance à son grand-père le désir extrême qu'il avait de faire connaissance avec ce jeune prince, si intéressant sous tous les rapports.

L'empereur ayant, ainsi qu'il a été dit, chargé le grand-duc Alexandre de tous les détails relatifs au corps de Condé, le comte de la Laurencie et moi nous nous rendîmes chez ce prince le 18, dans l'après-midi, pour traiter des différens objets qui y étaient relatifs et pour prendre des instructions relatives au voyage que nous allions faire. Nous eûmes lieu d'être très-contens du travail que nous fîmes avec le grand-duc, et surtout du désir qu'il nous témoigna d'être agréable au corps dans toutes les circonstances où il en aurait la possibilité.

L'empereur nous ayant ordonné le 20, après la parade, au comte de la Laurencie et à moi, de suivre le prince de Condé, qui montait au palais, nous nous rendîmes dans son appartement, où il nous fit voir les drapeaux et les étendards qu'il avait fait faire pour nos régimens, et qui devaient nous être remis le lendemain à la parade avec la plus grande solennité.

L'empereur ayant voulu dans cette occasion marquer une attention particulière au Roi et au prince de Condé, avait réuni sur les drapeaux et sur les étendards les armes de France

aux siennes : quatre fleurs de lis se trouvaient aux quatre coins, et l'aigle impériale de Russie au milieu. Ceux des régimens de Bourbon et d'Enghien étaient d'ailleurs aux couleurs de la maison de Condé.

L'empereur nous fit voir ensuite les uniformes des régimens de Bourbon et d'Hohenlohe, vert et noir, ainsi que les régimens nobles, avec quelques différences dans les marques distinctives, S. M. I. ayant adopté ces deux couleurs pour la totalité du corps.

Nous nous rendîmes le 21 à dix heures du matin chez l'empereur avec Monseigneur, à qui il avait donné rendez-vous pour lui faire voir en détail les uniformes de la cavalerie et ceux de tous les différens grades des deux armes : le nombre de bas-officiers et de soldats nécessaires pour montrer un modèle de chacun avait été réuni. L'empereur ayant ensuite prié Monseigneur d'attendre son retour, il partit pour aller lui-même chercher le bataillon de ses gardes, qu'il avait fait mettre sous les armes pour rendre honneur aux drapeaux et aux étendards qu'il voulait nous remettre. Aimant toujours à imprimer partout le cachet de l'appareil et du faste, il ne tarda point à revenir, marchant à la tête de ce bataillon, qu'il

mit en bataille sur la grande place, en face du palais impérial. Il fit alors apporter les drapeaux, qu'il présenta successivement au prince de Condé en l'embrassant, et que S. A. remit à ceux qui l'accompagnaient et à quatre aides-de-camp de l'empereur nommés à cet effet, le nombre des drapeaux et des étendards surpassant celui des officiers français de la suite de Monseigneur. L'empereur avait ordonné qu'on attelât de très-beaux chevaux et qu'on ornât magnifiquement la quantité de traîneaux nécessaires pour que chacun de nous, Français et Russes, pût en occuper un avec le drapeau ou l'étendard qui lui était confié. Le prince de Condé, monté dans le sien, prit la tête de la colonne et nous nous rendîmes au palais de Tauride, où ces enseignes furent déposées dans la chambre à coucher de S. A. Tous les corps-de-garde devant lesquels nous passions avaient pris les armes et l'on battait aux champs. Ce spectacle extraordinaire avait rassemblé dans toutes les rues et attiré à toutes les fenêtres un concours immense de curieux.

L'empereur vint faire une visite après le dîner à Monseigneur; il arriva dans un traîneau derrière lequel étaient placés debout, comme des laquais derrière les carrosses, un adjudant-gé-

néral (M. de Korsakoff, qui a perdu depuis la bataille de Zurich), et un aide-de-camp, n'ayant d'ailleurs d'autre cortége que quelques écuyers et quatre hussards : c'était ainsi qu'il se promenait tous les jours après dîner, parcourant les différens quartiers de la ville; et, lorsqu'on le rencontrait, personne, même les femmes les plus parées, n'était dispensé de descendre de voiture quelque temps qu'il fît, et d'ôter les pelisses ou manteaux dont on pouvait être couvert; il en résultait que du plus loin que l'on apercevait le traîneau impérial, chacun retournait sur ses pas, ou cherchait un refuge dans une rue détournée.

Le comte de la Laurencie et moi ayant été invités à souper chez l'empereur la veille de notre départ, il nous témoigna le désir que nous le différassions d'un jour, dans l'intention de nous faire voir à l'un et à l'autre les détails d'un bataillon et d'un escadron. Il nous donna en conséquence rendez-vous le lendemain matin à la maison d'exercice, où il chargea le grand-duc Constantin de me faire trouver un cheval.

Je me rendis le 22, à neuf heures, à la maison d'exercice où je trouvai déjà l'empereur. L'aide-de-camp Cretoff, qui s'était chargé de me conduire, trompé sans doute par sa montre,

nous avait mis en retard d'un quart-d'heure. Mon embarras fut extrême, lorsqu'entré dans la salle d'exercice je vis l'empereur attendant à cheval près de l'escadron, et à ses côtés un palfrenier tenant le cheval qui m'était destiné. Je me confondis en excuses; j'interpellai Cretoff que j'en avais prévenu, dans le cas où, ainsi que je le craignais, nous arriverions trop tard. Ayant couru à mon cheval, l'empereur me dit avec une extrême bonté de ne pas tant me presser, qu'il n'y avait pas grand mal; il prit le soin de m'instruire des principaux objets relatifs à la formation et aux manœuvres de détail qu'il commanda lui-même, et qu'il fit exécuter à la troupe qui avait été rassemblée à cet effet, et qui consistait en deux escadrons de la garde, l'un de soixante-quatre des cuirassiers, l'autre de quarante-huit des hussards. Il me fit mettre à côté de lui, à la tête de l'escadron, pour une galopade à toutes jambes, par laquelle l'exercice se termina. La leçon finit par me faire entendre toutes les différentes sonneries de trompettes que l'on ordonna de me remettre notées. Il fit ensuite voir au comte de la Laurencie, un bataillon d'infanterie avec le même détail, et après la parade nous prîmes congé l'un et l'autre de S. M. I., qui nous témoi-

gna beaucoup de bontés, et voulut bien nous dire qu'elle nous verrait revenir avec plaisir.

Le comte de la Laurencie et moi partîmes le 23, accompagnés par un chasseur (feld-jager) de l'empereur, destiné à nous faire préparer les chevaux, et qui, jurant, battant les juifs et leur crachant au nez, nous procura pendant la route tout ce dont nous avions besoin, autant que les localités pouvaient le permettre.

Nous arrivâmes, le 9 janvier 1798, à Dubno après une route de 450 lieues que l'abondance et la fonte successive des neiges, ainsi que plusieurs accidens, avaient rendue beaucoup plus longue et beaucoup plus pénible que nous ne l'avions présumé en partant de Pétersbourg.

L'empereur avait décidé que le quartier-général du prince de Condé serait à Dubno, mais les ordres à cet égard n'étaient point encore parvenus au comte de Beklescheff, gouverneur de la Volhynie, dont la résidence était à Kaminieck.

Nous apprîmes que le duc d'Enghien et le prince Gortschakoff étaient réunis à Lutzko, petite ville à dix lieues de Dubno, où se trouvait provisoirement établi le quartier-général, qui n'avait pas pu former à Wlodzimir un établissement même momentané.

Ayant couché le 10 à Dubno, nous partîmes

pour Lutzko. La neige était tombée dans une si grande abondance et avait tellement encombré les chemins, que pour pouvoir continuer notre route, nous fûmes obligés de laisser notre voiture au bout de trois lieues, et de prendre des traîneaux qui nous y conduisirent.

Nous trouvâmes le duc d'Enghien et le prince Gortschakoff fort inquiets de n'avoir pas eu, depuis long-temps, des nouvelles de Monseigneur, aucune des lettres que nous avions écrites de Pétersbourg n'étant arrivées.

Ayant remis au duc d'Enghien les dépêches et les instructions dont nous étions chargés, il fut convenu que nous nous occuperions, sans délai, de dresser le tableau des régimens dont l'empereur avait déterminé la nouvelle formation et la composition, et qu'aussitôt que le travail, qui devait durer dix ou douze jours, serait terminé, nous partirions pour Pétersbourg avec le duc d'Enghien, à qui le prince de Condé avait mandé de s'y rendre, et qui remit le commandement de l'armée au lieutenant-général comte Wall.

Ce respectable vieillard était, pour la seconde fois, victime de sa fidélité et de son dévouement à ses souverains. Irlandais d'origine, il avait perdu sa fortune par suite de son atta-

chement à la maison de Stuart, et en ayant recouvré une en France, au moyen d'un mariage, il en avait fait de nouveau le sacrifice pour attacher son sort à celui du prince de Condé.

L'ordre de transférer le quartier-général à Dubno, étant arrivé le 15, il fut décidé qu'il s'y établirait le jour ou le lendemain du départ du duc d'Enghien, les troupes russes qui s'y trouvaient en garnison ayant reçu ordre de l'évacuer sans délai.

Dubno pouvait être considéré comme le meilleur et le plus agréable établissement de toute cette partie de la Pologne. Le prince Lubomirsky, seigneur de cette ville, y avait un beau château tout meublé qu'il avait offert au prince de Condé, où il se trouvait pour le moment, et qui avait été accepté avec reconnaissance. Dubno ayant été, pendant l'existence de la Pologne, le lieu où toute la noblesse du pays se rassemblait pendant cinq ou six semaines tous les ans, pour les *contrats;* qui pouvaient être considérés comme les assemblées d'états dans quelques provinces de France, il se trouvait dans cette ville un assez grand nombre de jolies maisons qui avaient été bâties à cet effet; il en résultait que tout le monde y était généralement logé commodément et

agréablement. Je le fus en mon particulier sous ces deux rapports dans une très-jolie maison appartenant au prince Alexandre Lubomirsky, que son frère le prince Michel, qui en avait la disposition, m'avait offerte à Pétersbourg où j'avais pu avoir quelque influence sur le choix que le prince de Condé avait fait de Dubno, l'empereur lui ayant laissé la liberté de placer son quartier-général dans la ville de la Wolhynie qui lui conviendrait davantage.

Le prince Michel Lubomirsky, fort éclairé sur ses intérêts pécuniaires et qui spéculait toujours en conséquence, avait calculé que le quartier-général du prince de Condé répandrait nécessairement dans sa résidence beaucoup d'argent, dont la majeure partie tournerait à son profit: c'était par suite de cette spéculation qu'il avait fait, à Pétersbourg, les avances et les offres obligeantes dont j'ai parlé.

Les troupes furent distribuées dans trois districts : celui de Wlodzimir fut assigné aux deux régimens nobles; celui de Lutzko, aux régimens de Bourbon et d'Enghien; et celui de Kowel, au régiment de Hohenlohe.

L'objet de notre voyage étant rempli, nous partîmes le 26. Le duc d'Enghien, le comte du Cayla, premier gentilhomme de la chambre

du prince de Condé, qui avait désiré qu'il restât près de son petit-fils pendant la route du corps, le comte de la Laurencie et moi, nous arrivâmes à Pétersbourg le 7 février à midi, ne nous étant arrêtés pour coucher que deux seules nuits. Les distances sont tellement comptées pour rien en Russie, qu'après avoir fait neuf cents lieues dans quelques semaines pour aller à Dubno et pour en revenir, je ne crus pas avoir fait un long voyage. Nous trouvâmes le prince de Condé, qui avait quitté le palais de Tauride, établi dans un des plus beaux hôtels de Pétersbourg, que l'empereur avait acheté tout meublé du comte de Czernicheff, et qu'il avait donné à S. A. S., ayant eu l'attention de faire placer, sur la porte, ses armes avec cette inscription : *hôtel de Condé*.

Le duc d'Enghien fut présenté, à la parade du 8, à l'empereur, chez lequel il dîna avec le prince de Condé, et qui le mena chez l'impératrice, quoiqu'elle ne fût accouchée que la nuit précédente, d'un grand-duc qui reçut le nom de Michel, et à qui l'empereur conféra, dès qu'il fut né, la charge de grand-maître d'artillerie. Il accueillit le duc d'Enghien avec politesse et avec bienveillance; mais nous n'aperçûmes plus aucune trace de cette effusion de

cœur qu'il avait témoignée au prince de Condé au moment de son arrivée, et nous ne tardâmes pas à remarquer que sa contenance, à l'égard de ce dernier, était entièrement changée; il ne lui adressait plus la parole, paraissait même éviter de s'approcher de lui, et tous les soins et petites attentions dont il l'accablait au moment de notre départ, étaient prodigués, lors de notre retour, au prince Repnin, qui ne jouit non plus que d'une faveur éphémère. Le prince de Condé dont la conduite, dans toutes les circonstances de sa vie, et particulièrement à l'égard de l'empereur, ne cessa jamais d'être marquée au coin d'une réserve extrême, n'avait jamais donné aucun sujet à ce refroidissement; mais tel était le caractère de ce souverain, lequel joignait à un cœur excellent qui le portait, dans le premier moment, à tous les actes de bienfaisance et d'humanité possibles, une vivacité de tête qui le conduisait souvent à des actes de violence, et une légèreté de caractère qui le rendait aussi variable dans ses goûts que dans ses résolutions. Il avait aussi le malheur, si dangereux pour un souverain, d'être accessible à tous les genres de délation, que tant de flatteurs subalternes qui connaissaient son caractère méfiant et soupçonneux s'em-

pressaient de lui faire, sous le masque de leur dévouement particulier à sa gloire et à ses intérêts. On le voyait accueillir tous les rapports avec une facilité et avec une promptitude qui lui faisaient donner, sans la moindre réflexion, les ordres les plus injustes, dont beaucoup d'innocens se trouvaient les victimes sans avoir jamais su les motifs de leur détention ou destitution.

Le roi de Pologne, qui depuis quelque temps n'était pas content de sa santé, eut le 11 une si violente attaque d'apoplexie, que malgré tous les soins et tous les secours qui lui furent prodigués, il mourut le lendemain matin. Sa mort fut une véritable perte pour la société, et particulièrement pour les émigrés Français, à qui sa maison offrait sans cesse une ressource aussi utile qu'agréable.

L'empereur se rendit en grande cérémonie au Palais de Marbre, où le corps du roi de Pologne, embaumé et gelé, avait été exposé avec toute la pompe royale. S. M. I., selon l'usage qui se pratique à la mort des souverains en Russie, et qui avait eu lieu pour l'impératrice, posa sur la tête du roi mort la couronne dont sa mère l'avait dépouillé de son vivant. L'empereur avait donné ses ordres pour

que les préparatifs des obsèques se fissent avec la plus grande magnificence; on travaillait en conséquence à toutes les dispositions nécessaires à l'église catholique, où le roi de Pologne devait être enterré.

L'époque accoutumée du dégel et de la débâcle des rivières s'approchant, il devenait nécessaire de songer à notre départ, afin de n'être pas arrêtés dans notre route par les obstacles; mais l'empereur avait tellement éloigné le prince de Condé de l'espèce de familiarité qu'il exigeait de lui dans les premiers instans, que le prince n'osait lui demander ses ordres et ses décisions définitives sur le plan d'organisation que nous avions rapporté. Mis sous ses yeux au moment de notre arrivée, il ne donnait encore aucune réponse au grand-duc Alexandre : ce prince s'étant chargé de la demander, nous disait chaque jour qu'il guettait l'instant propice, sans avoir encore pu le trouver.

Le 4 de mars, à la parade, le grand-duc annonça au prince de Condé qu'il avait saisi un moment favorable pour prendre les ordres de l'empereur, qui approuvait sur tous les points les dispositions pour l'organisation du corps qui lui avaient été soumises, et que Monseigneur était le maître de fixer le moment de

son départ; il ordonna en conséquence de faire les préparatifs nécessaires pour nous mettre en route trois ou quatre jours après.

Le transport du corps du roi de Pologne à l'église catholique, où on avait élevé un catafalque magnifique, se fit le 5 avec la plus grande pompe; toutes les troupes de la garnison avaient pris les armes, et l'empereur lui-même, en guêtres blanches, l'esponton à la main, marcha derrière le corbillard, commandant son premier bataillon des gardes, à la tête duquel il resta devant la porte de l'église pendant toute la cérémonie, quoiqu'il tombât beaucoup de neige, et qu'il fît un froid très-rigoureux. Tous les ornemens royaux étaient portés par les seigneurs polonais les plus considérables qui se trouvaient à Pétersbourg, ou par les principaux officiers de l'empereur, qui avait ordonné pour ces obsèques le cérémonial qui s'observe à celles des souverains de Russie.

Le prince de Condé et le duc d'Enghien soupèrent le 6 chez l'empereur, et prirent ensuite congé. Quoique ce monarque eut depuis longtemps une grande réserve avec le prince de Condé, il lui témoigna en recevant ses adieux beaucoup d'affection, et l'assura en l'embrassant qu'il le trouverait toujours le même. En

effet, tant que nous fûmes dans ses états et à son service, il ne cessa d'avoir les plus grands égards à toutes ses demandes, et de lui témoigner amitié et confiance dans une correspondance assez fréquente.

Nous prîmes congé de l'empereur, le 7, à la parade, où nous vîmes le célèbre maréchal Suvarow, nouvellement de retour. Il avait été en disgrace et relégué dans ses terres depuis l'avénement de l'empereur au trône, n'ayant pas voulu se soumettre aux changemens ordonnés dans l'armée, et n'ayant même négligé aucune occasion de leur donner le vernis du ridicule; mais l'empereur, revenu de son premier mouvement d'humeur contre le vieux et fidèle serviteur de sa mère, ayant égard au caractère extraordinaire de ce général, qui avait d'ailleurs rendu de si grands services à l'empire en tant d'occasions, avait non-seulement révoqué l'ordre qui l'éloignait de la cour, mais lui avait envoyé celui de se rendre à Pétersbourg, où il le reçut avec beaucoup de bonté, paraissant oublier tous ses torts, et ne se rappeler que son mérite. Le maréchal n'en fit pas moins, à la parade, des singeries sans nombre qui n'étonnèrent pas ceux qui le connaissaient, mais qui étaient faites pour causer quelque surprise à

ceux qui, tels que nous, ne l'avaient jamais vu. Il voulait paraître tellement empêtré du costume prussien, adopté par l'empereur, qu'il avait tant blâmé et qu'il portait pour la première fois, qu'il affectait une grande peine à marcher, à raison des grosses bottes, et que voulant ôter son chapeau, il cherchait en vain la corne de devant qui était en effet extraordinairement plate et relevée. L'empereur, occupé de l'exercice du bataillon, ne fit pas semblant de s'apercevoir de toutes les facéties du vieux maréchal, ni de sa disparition de la parade, ayant dit en se retirant à ceux qui l'entouraient qu'il étouffait dans cette salle (où tous les autres gelaient), et qu'il n'était pas accoutumé à voir des troupes dans l'intérieur d'une maison. Les manières burlesques de Suvarow inspiraient au soldat une confiance aveugle qui contribua beaucoup à ses nouveaux succès. A l'armée il vivait comme un simple cosaque, se couchait à six heures du soir, se levait à deux heures du matin, se jetait dans l'eau froide, et s'en faisait verser plusieurs seaux sur le corps nu. Il dînait à huit heures du matin. Son dîner comme son déjeûner, qu'il faisait en se levant, consistait en eau-de-vie et en quelques mets grossiers. On tremblait d'être

invité à un pareil festin. Souvent au milieu des repas, un de ses aides-de-camp se levait de table, s'approchait de lui, et lui défendait de manger davantage. *Par quel ordre*, demandait Suvarow, *par ordre du maréchal Suvarow lui-même*, répondait l'aide-de-camp. Suvarow se levait alors en disant : *Il faut qu'on lui obéisse.* Il se faisait ainsi commander, en son propre nom, d'aller à la promenade ou toute autre chose. A la cour, on le voyait quelquefois courir de dame en dame, et baiser le portrait de Catherine qu'elles portaient sur le sein, en faisant des signes de croix et des génuflexions. Il visitait quelquefois les hôpitaux se disant médecin; alors il forçait ceux qu'il trouvait très-malades à prendre du sel et de la rhubarbe; il distribuait des coups de verges à ceux qu'il ne trouvait que faibles. Souvent il chassait tout le monde hors de l'hôpital, en disant qu'il n'était pas permis aux soldats de Suvarow d'être malades. Quelquefois il parcourait son camp en chemise, montant à poil un cheval de cosaque; et le matin, au lieu de faire battre la *diane* ou le rappel, il sortait de sa tente, et imitait trois fois le chant du coq; c'était le signal du réveil pour l'armée, et quelquefois celui de la marche et du combat.

Lorsque, frondeur des innovations militaires de Paul, celui-ci lui donna ordre de se démettre du commandement, il voulut lui-même le communiquer à son armée; il la fit ranger en bataille, s'étant habillé en simple grenadier, mais décoré de tous ses ordres, du portrait de l'impératrice et de celui de Joseph II. Le maréchal harangua ses compagnons d'armes, et leur fit des adieux très-pathétiques; il se dépouilla ensuite de son casque, de son écharpe, et de toutes les marques de service effectif qu'il déposa, en guise de trophées, sur une pyramide de tambours et de timbales qu'il avait fait élever devant la ligne. *Camarades*, dit-il, *viendra peut-être un temps où Suvarow reparaîtra au milieu de vous, alors il reprendra ces dépouilles qu'il vous laisse, et qu'il portait toujours dans ses victoires.* Les soldats indignés, attendris, murmuraient et gémissaient. Le maréchal les quitta ainsi, laissant le commandement de l'armée au plus ancien lieutenant-général, et se retira dans une maisonnette qu'il avait à Moscow. Quelque temps après, l'empereur s'étant un peu radouci, lui écrivit. Un courrier arrive et remet sa dépêche; l'adresse était en grosses lettres au feld-maréchal Suvarow, etc. etc. *Cette lettre n'est pas pour moi,*

dit-il; *si Suvarow était feld-maréchal, on le verrait à la tête des armées.* Le courrier stupéfait eut beau lui répéter qu'il avait ordre de remettre cette lettre à Son Excellence, il fallut qu'il la reportât cachetée à l'empereur. Il resta dans son exil jusqu'au moment où les sollicitations de l'Angleterre et de l'Autriche déterminèrent enfin Paul à le rétablir dans ses grades, pour lui donner, en 1800, le commandement des armées combinées russe et autrichienne, à la tête desquelles il fit une brillante campagne, dont le succès eût été probablement infaillible, si la jalousie que la gloire de ce héros inspirait aux alliés de son maître, et l'esprit de discorde qui ne tarda pas à en être la suite, n'eussent mis des obstacles aux progrès que lui assuraient ses premières victoires.

Tout ce que faisait, disait et écrivait Suvarow, portait le même caractère d'originalité.

Voici son rapport à l'impératrice après la prise d'Ismaïl.

> Gloire à Dieu, gloire à vous aussi,
> La ville est prise et m'y voici.

Le prince Besborodko, chancelier de l'empire, donna à nos princes un dîner qui mérite quelques détails. Tous les genres de luxe et de

magnificence ne furent jamais réunis au point où ils l'étaient chez ce premier ministre de l'empereur; il avait rassemblé au nombre de soixante les Français les plus marquans à Pétersbourg et tous les ministres, ainsi que ceux qui occupaient les grandes charges de la cour, lesquels magnifiquement vêtus et couverts de diamans et de cordons, ajoutaient encore à la beauté du coup-d'œil de l'intérieur de la maison. Les premières antichambres étaient remplies de valets de pied, d'heiduques et de coureurs vêtus de rouge et galonnés sur toutes les tailles. On passait de là dans celle des valets de chambre dont les habits marons étaient ornés d'une large broderie d'or. Une suite d'appartemens meublés avec autant d'élégance que de somptuosité, contenait des collections précieuses de tableaux, de bronzes, d'antiques et de porcelaines. La magnificence du dîner répondit à celle de la maison; une table de soixante-dix couverts était servie avec goût et profusion; la vaisselle la plus riche, les plus beaux cristaux, le linge le plus recherché, et une chère délicieuse s'y trouvaient réunis : les poissons les plus rares, et particulièrement le sterlet, si estimé en Russie et si cher, s'y trouvaient en abondance.

On citait une soupe au sterlet servie dans un dîner offert à l'impératrice Catherine par le prince Potemkin, qui avait coûté mille écus. Les fruits de toutes les saisons, les vins les plus exquis et les plus précieux étaient prodigués chez le prince Besborodko. Le surtout chargé d'ornemens de toute espèce était entouré de cassolettes placées de distance en distance, et répandant dans toute la salle une odeur douce et agréable. Un buffet couvert de pièces d'orfévrerie sans nombre, tant antiques que modernes, disposées en amphithéâtre, occupait le fond de la salle à manger, et présentait l'aspect d'une espèce de mur d'argent, jusqu'au balcon où étaient placés deux orchestres qui se succédèrent pendant tout le temps du dîner pour exécuter des morceaux de musique choisis. L'un de ces orchestres se composait de cette musique mélodieuse de cors qui a été décrite dans plusieurs ouvrages.

L'existence du prince Besborodko était peut-être la chose la plus curieuse et la plus rare que l'on trouvait chez lui. Né d'une famille obscure, tiré par Catherine de la poussière d'un bureau, il était parvenu, de l'état de scribe d'une chancellerie, à la dignité de premier ministre. Besborodko avait des mœurs dépravées, mais

il était actif et travailleur, ayant un grand usage des affaires et de la facilité dans la manière de les traiter. Catherine et Paul l'avaient comblé successivement de charges et d'honneurs, ayant accumulé leurs bienfaits sur sa tête, au point qu'il jouissait de deux à trois millions de rente; il n'excitait la jalousie de personne, et son mérite était si généralement reconnu, que tout le monde s'empressait de rendre justice à sa probité ainsi qu'à ses talens. Chacun le considérait comme un homme d'état dont les services étaient également utiles à l'empereur et à l'empire. Ce ministre, déjà sexagénaire, joignait à ses éminentes qualités un goût décidé pour la crapule la plus basse. Quand il avait donné avec une grande assiduité la journée aux soins de l'Etat, il sortait à la brune par un escalier dérobé, et il allait chercher des plaisirs faciles et peu dispendieux dans les plus sales réduits de la débauche.

L'opinion assez générale était que Besborodko s'était concilié la faveur distinguée dont il jouissait auprès de l'empereur par l'importance du service qu'il lui avait rendu. L'accès qu'il avait chez l'impératrice Catherine, près de laquelle il s'était trouvé lors de ses derniers momens, lui avait donné la facilité, lorsqu'elle

avait perdu connaissance, de saisir et de porter au grand-duc Paul un portefeuille dans lequel il savait qu'était le testament de l'impératrice, qui privait son fils de la succession à l'empire et l'attribuait au grand-duc Alexandre, l'aîné de ses petits-fils. Il en était résulté qu'aucun testament ne s'étant trouvé après la mort de l'impératrice, l'empereur Paul était monté sur le trône par le droit de sa naissance.

La neige étant encore en grande abondance, nous partîmes de Pétersbourg le 8 de mars, à dix heures du matin, dans des voitures sur des traîneaux. On en plaça de même une qui avait été faite exprès pour transporter les caisses de drapeaux et d'étendarts; nous courions avec cinquante chevaux, précédés de deux chasseurs (feld-jager) de l'empereur, qui étaient chargés de les faire préparer. On a lieu de s'apercevoir, en Russie, de la passion de ses habitans pour le chant. Les postillons chantent sans cesse d'une station à l'autre; les soldats pendant qu'ils sont en marche, les paysans lorsqu'ils travaillent. Les cabarets retentissent de cantiques, et le soir on arrive au travers des chants des villageois.

Ayant marché toute la nuit, nous arrivâmes le 9 à Luga, dont nous partîmes le lende-

main de bonne heure, et sans nous arrêter nous vînmes coucher le lendemain à Porkoff.

Nous continuâmes, le 12, notre route, et nous arrivâmes à Welkai-Luki dans la nuit du 13 au 14. Nous y passâmes la journée pour prendre un peu de repos et faire faire quelques réparations aux voitures. La difficulté de trouver à toutes les postes le nombre de chevaux nécessaires ralentissait beaucoup notre marche, ce qui détermina le partage de notre caravane en deux colonnes. Il fut décidé, en conséquence, que le chevalier de Contye resterait avec la voiture des drapeaux et avec celles qui n'étaient pas absolument nécessaires pour le service de Monseigneur, et qu'il ne partirait que douze ou quinze heures après nous.

Partis le 15 de Wilkai-Luki, nous arrivâmes le lendemain à Witespk, petite ville qui n'offre rien de remarquable qu'un beau collége de jésuites. Ces pères en ont encore quatre autres dans cette partie de l'empire connue sous le nom de *Russie blanche*, où l'impératrice Catherine, persuadée de l'avantage qui devait résulter pour l'éducation, de l'admission de ces religieux, leur avait donné asile.

Nous arrivâmes le 17 à Mohilow, après nous être arrêtés quelques momens à Sclopff, où

Monseigneur reçut la visite du général Zuritz, ancien favori de Catherine, qui ne négligeait aucune occasion de procurer des établissemens utiles à quelques émigrés français fixés dans cette ville, parmi lesquels se trouvait M. le comte de Brion, lieutenant des gardes-du-corps du Roi, et un de ses plus fidèles et dévoués serviteurs. Le général Zuritz, à qui les bienfaits de l'impératrice avaient procuré de grandes possessions dans cette partie de ses états, pressa fort le prince de lui faire l'honneur de dîner chez lui; mais il ne l'accepta pas, d'après son désir de coucher à Mohilow, où un logement lui avait été préparé par les soins du général-commandant de cette ville, qui avait remplacé depuis peu un autre général, devenu soldat par les ordres de l'empereur.

Le dégel commencé depuis deux jours, et la glace sur le Dnieper ne conservant plus le degré de solidité nécessaire pour que l'on pût y faire passer les voitures, on fut obligé, le 18, de la casser, pour frayer un passage au bac sur lequel nous traversâmes ce fleuve.

Nous arrivâmes le 19 à Tchitzcherck, où nous dûmes nous arrêter, la continuation du dégel et la fonte presque totale des neiges ayant forcé de remettre les voitures sur les roues.

Cette terre appartient à la maréchale de Czernichew, qui y a un château de bois qu'elle avait fait construire à la hâte et meubler élégamment pour y recevoir l'impératrice Catherine, lorsque cette souveraine avait pris cette route pour se rendre à Cherson par Kiow, où elle s'était embarquée sur le Dniepper. Le prince Potemkin avait eu le soin de faire couvrir les rives de ce fleuve d'habitations et d'habitans factices, pour présenter à l'impératrice une idée de la richesse et de la prospérité du pays qu'il venait de soumettre à son empire.

Nous quittâmes nos traîneaux avec d'autant plus de satisfaction, que les inégalités produites sur la route par le dégel en rendaient l'usage très-désagréable, par les secousses et par les culbutes qui se succédaient. Je fis, entr'autres, une de ces dernières avec l'infortuné duc d'Enghien, qui aurait pu par sa violence causer quelque accident.

Je ne puis tracer le nom du duc d'Enghien, dont la mémoire m'est si chère, sans lui consacrer l'hommage que les bontés et l'amitié dont il m'honorait, et ses qualités personnelles me font un devoir de lui rendre; j'ai la douleur de rappeler à ceux de mes lecteurs qui ont eu l'avantage de le connaître, et à ceux qui en

sont privés, que sa mort mit le comble aux malheurs de la France : son nom, l'énergie de son caractère, sa brillante valeur, et une réunion rare de qualités physiques et morales, l'avaient rendu l'objet de l'amour des Français fidèles, comme il était celui de l'inquiétude et de la crainte de l'usurpateur, qui, violant le droit des gens et celui de l'humanité, sacrifia cette auguste victime avec une iniquité et une barbarie dont l'histoire offre peu d'exemples.

D'Enghien qui sut unir les grâces de son âge
Aux généreux élans du plus noble courage,
Ainsi que son aïeul, général et soldat,
N'avait jamais connu le faste ni l'éclat.
Également formé pour l'amour et la gloire,
Son nom le destinait à fixer la victoire ;
Ce digne et valeureux héritier de Bourbon,
Dans lequel on aimait à retrouver Gaston,
L'unique rejetton de cette branche illustre,
Périt par un forfait à son sixième lustre ;
Devais-je, hélas ! prévoir et penser que jamais
Je verrais ses lauriers se changer en cyprès.

Partis de Tchitzcherck le 20, nous courûmes sans nous arrêter jusqu'à Dobranka, où nous arrivâmes le 21 au soir. Ce mauvais village n'offrait aucun gîte passable ; Monseigneur fut obligé de coucher dans une chambre de juifs,

qu'il partagea avec les femmes et avec les enfans de la maison. Nous passâmes la nuit dans les voitures.

Nous arrivâmes le 22 à Tchernikow, où le gouverneur (Miklachefsky), averti du passage du prince de Condé, lui avait fait préparer un logement et un très-bon souper avec une musique excellente. Nous y trouvâmes le colonel de hussards (Boudelansky), qui, ayant une terre et un joli château à quatre-vingts verstes de Tchernikow, pressa Monseigneur de s'y arrêter le lendemain pour y souper et pour y coucher. S. A. ayant accepté son offre obligeante, il fit partir sur-le-champ un de ses gens pour ordonner les préparatifs nécessaires.

Arrivés à Schimmers le 23, nous trouvâmes, en mettant pied à terre dans le château du colonel d'hussards, de très-jolis logemens. Le propriétaire avait fait la veille, à Monseigneur, ses excuses sur l'impossibilité où il se trouvait de lui faire les honneurs de sa maison, étant appelé à Pétersbourg par ordre supérieur.

Nous trouvâmes le 24, en arrivant à Kiow, le Dnieper absolument dégagé de glaces, et nous le passâmes sur un pont volant. Nous occupâmes une assez belle maison que le gouverneur militaire comte de Rosenberg avait assi-

gnée pour le logement de Monseigneur, mais elle était dépourvue de toute espèce de meubles, d'après l'usage de ce pays, où chaque voyageur est obligé de porter avec lui non-seulement son lit, mais tous les objets indispensables pour les premiers besoins. La nudité des murs et la privation presque absolue de bois, que l'on avait négligé d'y faire porter, rendirent ce logement plus froid et plus désagréable que n'aurait pu l'être celui de la plus mauvaise auberge.

Nous séjournâmes le 25 à Kiow, où Monseigneur reçut la visite du lieutenant-général de Rosenberg, allemand, et ne sachant pas un mot de français. Il présenta à S. A. les principaux officiers de la garnison et le gouverneur civil (Milachewitsch), qui nous invita à dîner. L'état que tenait M. de Rosenberg se bornait à quelques bouteilles de bierre et à du fromage qu'il donnait les soirs à ceux qui venaient fumer avec lui.

Nous allâmes à la parade, après laquelle nous trouvâmes chez le général Wigel un déjeûner de viandes salées et d'eau-de-vie. Nous fîmes chez le gouverneur un dîner fort triste et fort mauvais. Nous attendîmes avec impatience le moment de partir de Kiow, dont le

séjour ne nous avait offert rien de satisfaisant ni d'agréable.

Nous couchâmes le 25 à Bialeskiew, château du comte Branicky, précédemment grand-général de Pologne, qui, entièrement livré à la Russie à l'époque de ses troubles et de ses dissensions, était devenu odieux à ses compatriotes et avait fixé sa résidence dans les états de Catherine. Cette princesse lui avait tenu compte du dévouement qu'il avait montré pour ses intérêts.

Le comte Branicky ayant beaucoup fait sa cour au prince de Condé, tant à Paris qu'à Chantilly pendant son long séjour en France, et ayant été instruit du passage de S. A., avait envoyé à Kiow au-devant d'elle pour lui proposer de s'arrêter chez lui. Nous le trouvâmes à cheval avec ses deux fils, à une lieue du château, qui venait au-devant de Monseigneur, pour l'accompagner. Arrivés d'assez bonne heure, il nous fit voir de très-beaux chevaux sortis d'un haras considérable qu'il entretenait avec beaucoup de soins et de dépenses. Ce château, construit en bois et distribué commodément, était meublé avec magnificence. Il fit à Monseigneur les honneurs de sa maison avec une politesse noble et aisée. Sa femme, nièce

du prince Potemkin, partagea les soins qu'il se donna.

Ayant couché le 27 à Berdiczew, nous passâmes la nuit du 28 dans une mauvaise auberge de juifs. Nous arrivâmes le 29 à Czaslaw, chez le général Rtzchew, qui avait reçu le duc d'Enghien à son passage, et qui mit envers nos deux princes les formes honnêtes et aimables que nous avions déjà reconnues en lui.

Le duc d'Enghien logea chez le prince Sangousko, un des plus riches seigneurs Polonais de ce pays, et qui l'était particulièrement de Czaslaw, où il avait un très-beau château. Il se félicita d'autant plus d'avoir l'honneur de recevoir un de nos princes, qu'il avait servi plusieurs années en France dans le régiment Royal-Allemand. C'était cette ville et les environs que l'impératrice Catherine avait destinée aux premiers cantonnemens du corps de Condé après la campagne désastreuse de 1792.

Nous arrivâmes le 30 à Dubno, après vingt-trois jours de voyage, dont je vis le terme avec d'autant plus de plaisir, que j'avais fait pendant l'hiver près de quatorze cents lieues sur la route que je venais de parcourir.

Nous partîmes le 11 d'avril, le marquis de Bouthillier et moi, pour nous rendre dans les

cantonnemens de nos armes respectives, avec la commission d'y établir la nouvelle formation, d'après les bases posées par l'empereur.

« Les deux régimens nobles à cheval, le corps » des chevaliers de la Couronne et la compagnie » des volontaires nobles d'Etienne de Damas » furent incorporés et formèrent le régiment » noble à cheval de Berry; S. A. R. le duc de » Berry en ayant été nommé chef par S. M. I.

» Son état-major fut établi à Locatzé.

» Le régiment de dragons d'Enghien fut for- » mé des débris des régimens Dauphin, de Noin- » ville, de Baschy, de Carneville, des soldés » d'Etienne de Damas, et des hussards de la lé- » gion. Son état-major fut placé à Lutzko, où » se fixa le duc d'Enghien.

» Le régiment des chasseurs nobles (S. A. S. » le prince de Condé colonel) prit, avec la for- » mation russe, le nom de *régiment noble à* » *pied de Condé*, et eut son état-major à Wlod- » zimir.

« Le régiment des grenadiers de Bourbon fut » formé des régimens de Bardonnenche, de Da- » mas, de Montesson, de Lascaris, et de l'infan- » terie de la légion, ayant pour chef S. A. S. le » duc de Bourbon.

« Son état-major fut établi à Lutzko, et celui

» du régiment d'Hohenlohe à Kowel, chef-lieu » du district qui lui avait été assigné. »

La formation russe ne comportant pas le nombre d'officiers que nous avions, ceux au-dessus du complet fixé par l'empereur furent attachés comme surnuméraires à la suite des régimens.

Les villages polonais étant mal bâtis et n'offrant presque tous qu'un assemblage de misérables chaumières, l'établissement était en général mauvais; mais nos troupes, et en particulier les gentilshommes, se trouvaient dédommagés des inconvéniens de la localité par l'accueil que leur firent dès le premier moment les habitans, dont les formes honnêtes et prévenantes offraient un contraste avec celles de la plupart des Allemands, qui avaient souvent donné lieu à des querelles pendant notre séjour en Allemagne; la noblesse y repoussant habituellement nos gentilshommes avec un mépris qu'ils n'étaient pas disposés à supporter. Celle de Pologne, au contraire, leur fit toute espèce d'avances, sachant distinguer sous l'habit de soldat et avec le mousquet ceux que l'honneur avait revêtus de cet uniforme. Elle s'empressa d'adoucir l'amertume de leur position, et de les admettre au partage des jouissances d'agré-

ment qui étaient à sa disposition. Ce pays fertile offrait d'ailleurs un avantage commun à toutes les classes ; c'était celui du très-bon marché des objets de consommation, tel qu'en vivant très-bien chaque individu aurait pu économiser la moitié de sa paie, si les opérations du prince Gortschakoff, qui ne cessait de faire tourner à son profit l'administration dont il était chargé, n'en eussent pas déjà retranché une partie en payant le corps avec du papier qui perdait trente ou quarante pour cent, quoique l'empereur eût déclaré que nous recevrions dans ses états les appointemens et la solde payés par l'Angleterre, sans éprouver la moindre perte.

Le prince de Condé devant, en sa qualité d'inspecteur-commandant de division, faire la revue des troupes qui la composaient, partit le 12 mai pour se rendre à cet effet aux différens régimens ; il devait en même temps leur remettre les drapeaux et les étendards qu'il avait de Pétersbourg.

Il alla coucher à Lutzko, chez le duc d'Enghien.

S. A. fit la revue du régiment des grenadiers de Bourbon, et partit ensuite le 13 pour aller dîner et coucher à Rodjitsché, un des cantonnemens du régiment d'Enghien.

Le régiment des dragons d'Enghien passa,

le 14, la revue de Monseigneur, qui, après avoir dîné chez le duc d'Enghien avec tous les officiers de son régiment, partit pour Kowel.

Monseigneur fit, le 15, la revue du régiment d'Hohenlohe; et partit pour aller coucher à Wlodzimir.

Le régiment noble à pied fut passé, le 16, en revue par S. A., qui se rendit à Locatzé.

Monseigneur fit, le 17, la revue du régiment noble à cheval, et alla coucher à Lutzko, après avoir fait, en passant à Tortschin, la visite de l'hôpital qui y était établi.

S. A. partit le 18, de grand matin, de Lutzko, pour aller faire la revue de l'artillerie à Podobzé; et alla coucher le même jour à Dubno.

Les drapeaux et les étendards avaient été remis aux différens corps avec le plus grand appareil; chaque régiment ayant formé un carré au milieu duquel un autel avait été élevé dans la plaine, pour y célébrer la messe, après laquelle chaque aumônier avait prononcé un discours analogue à la circonstance.

L'empereur attachant une grande importance à l'exactitude de la parade, elle fut établie à Dubno, quoiqu'à raison de la faiblesse de la garnison, composée seulement des compagnies française et suisse, la garde ne fût que de vingt

hommes. Monseigneur ne se dispensa pas, dès-lors, un seul jour de s'y trouver, et la même obligation fut, par conséquent, imposée à tous ceux qui portaient un uniforme au quartier-général. Les formes minutieuses de cette parade étaient tellement multipliées qu'elle ne durait pas moins de trois quarts-d'heure. Elle était une véritable corvée, la saison la plus rigoureuse et même une gelée de vingt-cinq degrés ne pouvant en dispenser.

Le 26, il arriva à Dubno un convoi considérable de draps destinés à l'habillement du corps, il avait été précédé par quatre officiers russes formant une commission chargée de tous les détails relatifs à nos différentes fournitures d'habillement, d'équipement et armement.

L'empereur avait assigné les couleurs verte et noire à toute la division, ayant donné, comme marque distinctive aux régimens nobles, des boutonnières en or. Tous les officiers tenant au quartier-général étaient déjà vêtus au nouveau costume, lequel était, pour ceux qui n'étaient pas attachés à un régiment, l'habit connu sous le nom d'*uniforme de l'armée.*

Plusieurs lettres dans lesquelles on s'exprimait de la manière la plus indécente et même la plus coupable sur le compte du gouverne-

ment, et particulièrement sur celui de l'empereur, ayant été interceptées à la frontière, il fut reconnu qu'elles avaient été écrites par M. de Beaumanoir, officier au régiment de Bourbon, et par M. des Closetz, fourrier au régiment noble à pied, qui, en conséquence des ordres que Monseigneur avait reçus de l'empereur à cet égard, furent, le 10 de juin, transférés au quartier-général pour y être interrogés.

On y conduisit également M. du Corail, officier au régiment de Bourbon, qui avait été arrêté aux douanes russes avec des effets de contrebande.

L'empereur avait bien voulu accéder à la demande du prince de Condé, que les officiers et gentilshommes en congé ne rejoignissent pas avant le premier de juillet, à raison du voyage pénible qu'ils auraient eu à faire s'ils avaient dû partir dans l'hiver pour être rendus à leurs corps au premier d'avril, époque fixée par les ordonnances russes; mais S. M. I. ayant sans doute été informée, depuis le départ de Pétersbourg de Monseigneur, des abus qui avaient pu se commettre à l'égard des passeports délivrés à tous ceux qui étaient en congé, n'avait point fait donner avis de cette prolongation à ses ministres dans les cours étrangères, et leur avait même

ordonné de ne plus viser de passeports au-delà du 1er avril, de manière qu'un grand nombre d'officiers et de gentilshommes qui s'étaient mis en route se trouvaient arrêtés dans différens lieux de l'Allemagne, ne pouvant aller plus loin avec des passeports qui n'étaient pas en règle, et ceux qui avaient trouvé le moyen d'arriver jusqu'à la frontière, ne pouvaient la franchir. Monseigneur avait déjà écrit à l'empereur plusieurs lettres sur cet objet sans recevoir de réponse, et l'embarras où se trouvaient ces malheureux officiers, dont les faibles moyens s'épuisaient, augmentait de jour en jour.

Le baron de Tschoudy, maréchal-de-camp, et M. Le Bœuf, lieutenant-colonel, commandant de la compagnie où servait M. des Closetz, s'étant permis, le 13, de joindre leurs signatures à celles d'un grand nombre de ses camarades, pour atténuer sa faute et solliciter en sa faveur l'indulgence de S. A., il leur fut prescrit, par l'article de l'ordre ci-après, de se rendre à Dubno.

« Les ordonnances ont de tous temps défendu les représentations collectives, et les réglemens de S. M. I. ordonnant en outre que tous les détails d'un régiment passeront

» par le commandant, Monseigneur rappelle » ces dispositions, que d'anciens officiers ne » devraient pas ignorer. M. le baron de Tschoudy » et M. le Bœuf, capitaines en 1er et en 2d de la » compagnie première lieutenante colonelle, » s'étant permis de faire une représentation di- » recte à Monseigneur, sans la participation » de M. le comte de Mazancourt, leur colonel, » et de signer la lettre collective de leur com- » pagnie, S. A. ordonne à M. le baron de » Tschoudy et à M. le Bœuf de se rendre tout » de suite à Dubno, pour y tenir les arrêts. »

MM. de Beaumanoir et des Closetz ayant été interrogés et convaincus de la vérité de l'accusation intentée contre eux, il fut annoncé, à l'ordre du 19, que ces deux officiers étaient envoyés, en conséquence des ordres de l'empereur, à la forteresse de Kaminieck.

Il fut également inséré dans l'ordre que M. du Corail, officier au régiment de Bourbon, était exclu du service pour son inconduite, et transféré hors des frontières, avec injonction de ne pas reparaître dans les états de S. M. I.

Monseigneur fit connaître par la voie de l'ordre, ainsi qu'il suit, le contenu d'une lettre qu'il avait reçue de l'empereur.

« Monseigneur connaissant trop bien le corps

» qu'il continue de commander, par les bontés
» de S. M. I., pour douter de la façon de pen-
» ser de la très-grande majorité des officiers et
» gentilshommes qui le composent, et leur ren-
» dant toute justice, affecté comme il doit l'être,
» de ce que quelques-uns d'entre eux se sont
» mis dans le cas d'être justement punis, en se
» rendant coupables de négligence dans le ser-
» vice, d'inconduite et d'ingratitude pour
» S. M. I. qui nous comble de bienfaits, veut
» prévenir, autant qu'il est en lui, les punitions
» les plus sévères que quelques individus, peu
» réfléchis ou mal intentionnés, subiraient avec
» autant de certitude que de justice, s'ils man-
» quaient à leur serment par une désobéissance
» inexcusable aux ordres de S. M. I., par une
» insubordination coupable dans tout corps
» militaire, et par des propos, des écrits, ou
» des démarches qui porteraient une atteinte
» fâcheuse et certaine à cette estime générale
» que le corps s'est acquise par tant de valeur
» dans les combats, de constance dans ses prin-
» cipes, et de fidélité dans son attachement à
» son Roi.

» En conséquence de ce qui est dit ci-dessus,
» Monseigneur, d'après le vif intérêt qu'il ne
» cessera de prendre jusqu'à son dernier soupir

» à tous les bons sujets qui existent en si grand » nombre dans le corps, et pour se conformer » aux ordres qu'il reçoit de S. M. I., à laquelle » aucune considération quelconque ne l'empê- » chera de donner des preuves constantes de » zèle et de reconnaissance, se décide à faire » connaître ce qui suit:

» S. M. I. mande à Monseigneur *que les avis* » *qu'elle reçoit lui font croire qu'il y a dans* » *le corps même de mauvais sujets, gens in-* » *quiets qui ne respirent que la désobéissance* » *et cherchent à se faire imiter par ceux qui* » *sont réputés plus tranquilles, et que c'est* » *au prince de Condé à couper le mal dans* » *sa racine même; que c'est à lui à détruire* » *toute insubordination. S. M. I. ajoute, que* » *si elle s'en mêlait directement, les moyens* » *qu'elle y apporterait seraient peut-être* » *trop efficaces.* Ces derniers mots, qui s'en- » tendent assez, doivent faire sentir à tous les » gens honnêtes combien il leur importe de ne » pas risquer de se rendre victimes des mauvais » sujets, s'il y en a, en les souffrant parmi eux.

» S. M. I. écrit de plus à Monseigneur, qu'*elle* » *compte sur lui et qu'elle le prie de ne rien* » *négliger pour établir dans son inspection* » *l'ordre qui doit y exister, et pour se débar-*

» *rasser de ceux qui ne feraient que la honte* » *et le déshonneur de leurs camarades.* L'em- » pereur ajoute qu'*il veut encore donner à* » *Monseigneur une direction générale sur* » *les individus de son inspection.*

» On sentira aisément combien cette marque » de confiance de S. M. I. impose de responsa- » bilité à Monseigneur, et combien elle exige im- » périeusement de lui de redoubler de vigilance » et de fermeté pour réprimer et punir quiconque » s'écarterait du zèle, de la soumission, de la » reconnaissance si légitimement dus à S. M. I. » C'est le devoir de Monseigneur, et il le rem- » plira.

» Il lui est prescrit en outre, par S. M. I., que » *dès l'instant que quelqu'un sera convaincu* » *de désobéissance, de paresse, d'inconduite* » *dans sa vie privée, il le fasse mettre sur-* » *le-champ hors des frontières; mais qu'aus-* » *sitôt qu'il rencontrera des personnes qui* » *professent des principes à la mode en* » *France, qui, sans sentir les bienfaits de* » *S. M. I., ne cherchent à s'en acquitter que* » *par l'ingratitude, et qui, enfin, tiendront* » *un langage blâmable, il les fera arrêter* » *sans délai et sans déférer ni au rang ni à* » *la naissance du sujet dont il s'agira, il les*

» *fera conduire à Kaminieck, auprès du gé-*
» *néral d'infanterie comte de Gudowitz.*

» Monseigneur prévient que ce général a les » ordres les plus sévères à cet égard. S. M. I. » termine sa lettre en disant : *vous voudrez* » *bien faire ensorte que le corps soit informé* » *de mes dispositions, car je ne désire rien* » *tant que de remédier aux abus, sans en* » *venir aux dernières extrémités.*

» Cette dernière phrase prouve combien la » justice et la fermeté (ces deux qualités plus » nécessaires que jamais à tous les souverains), » sont loin d'exclure dans l'âme sensible de » S. M. I. cette bonté de cœur si connue de tous » ceux qui ont l'honneur de l'approcher; Mon- » seigneur, qui s'est trouvé à portée d'en con- » naître tout le prix, et qui a voué à S. M. I. un » attachement qui ne peut être égalé que par » celui qu'il porte à son Roi, se plaît à espérer » que d'après la connaissance qu'il donne des » intentions de S. M. I., le corps s'empressera, » par une conduite sage, soutenue, aussi zélée » pour son service que soumise aux lois de son » empire, de dissiper les nuages que les torts » très-graves de quelques individus ont pu éle- » ver dans l'esprit de S. M. I. sur la pureté du » corps en général.

» Si Monseigneur a mérité quelqu'attache-
» ment de la part de ses braves compagnons
» d'armes, la plus grande marque qu'ils puis-
» sent lui en donner est de le mettre dans le cas
» de n'user désormais, que pour le bonheur de
» tous, de l'autorité qui lui est confiée, et de
» pouvoir assurer S. M. I. qu'elle est strictement
» obéie, moins par la crainte de son juste res-
» sentiment que par l'amour et la reconnais-
» sance que doivent nous inspirer ses vertus et
» ses bienfaits. »

Les craintes que nous avions depuis quelque temps sur l'impossibilité où se trouveraient les officiers et gentilshommes de rejoindre le corps furent justifiées par une lettre de l'empereur, qui manda le 25 à Monseigneur, que la mauvaise conduite et l'ingratitude de quelques individus l'avaient confirmé dans le parti qu'il avait pris de ne plus laisser entrer aucun Français dans ses états : cinq cents innocens se trouvèrent, par l'effet de cette disposition, les victimes du tort de quelques particuliers. Monseigneur fit distribuer des secours à tous ceux qui, arrêtés déjà depuis long-temps à la frontière, avaient épuisé tous leurs moyens, et il écrivit à l'empereur pour mettre sous ses yeux la situation pénible et douloureuse dans la-

quelle se trouvaient beaucoup d'honnêtes gens, et particulièrement des enfans, des frères privés de l'espoir de se réunir à des parens dont ils avaient toujours suivi le sort et qu'ils n'avaient quitté que momentanément pour terminer des affaires essentielles, avant de s'éloigner autant de leur pays, ayant toujours conservé le projet et le désir de les rejoindre.

Les réglemens de l'empereur permettant de demander des congés pour le mois de septembre, le prince de Condé fit connaître les formes à observer à cet égard dans l'ordre suivant :

« A la suite de l'ordre du 19 juin, par lequel » Monseigneur a communiqué les intentions de » S. M. I., S. A. croit nécessaire, attendu l'ap- » proche du mois de septembre, de connaître » MM. les officiers et gentilshommes qui dési- » reraient obtenir des congés limités, ainsi que » ceux d'entre eux qui, forcés de quitter le corps » pour des intérêts de famille ou pour cause de » santé, se décideraient à prendre leurs démis- » sions à cette époque. Les uns et les autres n'en » seront pas moins dans le cas d'être rangés dans » la classe de ceux qui, reconnaissans des bon- » tés de l'empereur, sont contens de l'asile ho- » norable que S. A. leur a procuré dans les états

» de ce généreux monarque; Monseigneur ob-
» tiendra et fera expédier conformément aux
» réglemens les sémestres des premiers et les
» congés absolus des seconds pour se retirer du
» corps et vivre où il leur conviendra le mieux.

» En conséquence, les commandans de cha-
» que régiment feront passer avec les rapports
» du 1^er^ juillet un état nominatif des officiers et
» gentilshommes désirant des sémestres ou con-
» gés absolus. »

Le prince de Condé, informé des plaintes et des observations déplacées que beaucoup de gentilshommes se permettaient sur la rigueur du service, qu'ils paraissaient regarder comme un esclavage, sur l'uniforme qui leur était attribué, etc., fit le 27 mettre à l'ordre ce qui suit:

« Monseigneur croit devoir faire connaître à
» son corps que MM. les officiers et gentils-
» hommes auxquels la manière de servir con-
» formément aux ordres et réglemens pourrait
» ne pas convenir, ainsi que l'uniforme distingué
» qui leur a été attribué par S. M. I., ou qui se
» croiraient si faussement dans l'esclavage, peu-
» vent, jusqu'au mois de septembre, demander
» à se retirer; il leur fera expédier tout de suite
» leurs congés et les passeports nécessaires pour
» sortir d'un empire dans lequel ils ne vou-

» draient plus profiter de l'asile assuré que S. A. » leur avait obtenu des bontés de S. M. I. »

Le 10 de juillet, jour de Saint-Paul, fête de l'empereur, le prince Gortschakoff, après une messe solennelle, à laquelle avaient assisté le prince de Condé et son quartier-général, donna un grand dîner où fut célébrée la santé de S. M. I. et celle de la famille impériale. Cet usage était établi pour tous les jours de naissance et de fête des princes et princesses qui la composent, auxquels Monseigneur réunissait pour dîner chez lui tous les officiers-généraux français et les officiers russes de quelque grade qu'ils fussent, qui se trouvaient à son quartier-général.

Ce dîner d'usage eut lieu extraordinairement ce jour-là chez le prince Gortschakoff; mais S. A. ayant réuni chez lui le soir tout ce qui habitait le quartier-général en hommes et en femmes, donna un souper de cent personnes et fit illuminer le château qu'il habitait.

Monseigneur s'étant fait rendre compte de la conduite de quelques nobles à pied, prononça leur exclusion du service en vertu de l'autorisation que S. M. I. lui avait donnée à cet effet, et la fit connaître par l'ordre suivant:

« S. M. I. a exclus de son service les nobles***.

» M. le comte de Mazancourt fera venir chez » lui M. de Trémizot, de la compagnie 1re major, » et M. le chevalier Dury, de la compagnie 4e » lieutenante-colonelle, et leur dira que S. A., » quoique instruite de leur conduite, a bien » voulu ne pas les comprendre dans la liste de » ceux exclus du service, le premier à raison de » ses blessures graves et de la manière dont il » s'est montré à la guerre dans toutes les occa- » sions, et le second, à raison de son âge de » soixante-quatorze ans; mais il les préviendra » qu'aucune raison désormais ne pourra leur » épargner cette exclusion s'ils se mettent en- » core dans le cas de la mériter par leurs propos » et leur conduite.

» Monseigneur ordonne à M. le comte de » Mazancourt de faire surveiller exactement » leur conduite, et de lui en rendre compte aus- » sitôt, ainsi que de l'exécution du présent ordre, » qui ne doit éprouver aucun retard, et sur le- » quel il ne doit recevoir aucune réclamation, » S. A. ne pouvant ni ne devant en écouter. »

Il s'était manifesté depuis quelque temps une maladie épidémique dans quelques villages peu distans de Dubno. Le voisinage de la Turquie, où la peste existe presque toujours, les effets qu'on en avait éprouvés quelquefois en

Pologne, répandirent une grande alarme dans tout le pays. Les autorités ne manquèrent pas de donner du crédit à la réalité de cette maladie, dans l'espoir d'obtenir de l'empereur des récompenses proportionnées au service qui aurait été rendu par la sagesse des mesures prises pour arrêter les progrès d'un fléau aussi destructeur; mais nos médecins et nos chirurgiens, envoyés sur les lieux avec la commission de prendre une connaissance exacte du caractère de cette maladie, ne lui trouvèrent sous aucun rapport celui de la peste; ils jugèrent néanmoins qu'elle était contagieuse, et que toute communication avec ceux qui en étaient atteints, et dont il mourait un assez grand nombre, devait être interceptée. En conséquence, des cordons de troupes furent établis autour des villages infectés, pour empêcher le progrès de cette maladie, qui, ne pouvant pas être communiquée par l'air, l'était sans aucun doute par le contact. Comme elle n'avait pas répandu parmi nous l'effroi qu'elle jettait en général chez les Polonais, qui, en effet, en étaient plus particulièrement attaqués, on disait assez plaisamment que les Russes en vivaient, que les Polonais en mouraient, et que les Français en riaient.

Les compagnies française et suisse ne pouvant suffire qu'avec une extrême fatigue au service qu'exigeaient la garde des magasins et plusieurs postes indispensables à Dubno, le premier bataillon du régiment de Bourbon y arriva le 27, venant de Lutzko, sur la permission que l'empereur avait donnée à Monseigneur de faire faire ce mouvement.

La cavalerie ayant dû subir le même sort et la même opération que l'infanterie, Monseigneur fit connaître, le 1er août, ses intentions par l'ordre suivant :

« S. M. I. exclut de son service les nobles à » cheval *****.

» M. le comte de Mellet fera venir chez lui » MM. de Champier, de la Foredie, de Beuric, » de Guerray et de Montville. Il les préviendra » que Monseigneur a bien voulu prendre sur » lui de ne pas les comprendre pour cette fois » parmi les nobles à cheval congédiés, espérant » que cet avertissement leur fera faire de sé- » rieuses réflexions sur les mauvais propos qu'ils » se sont permis en différentes occasions, et qui » mettraient S. A. dans le cas de ne plus se li- » vrer à son indulgence s'ils se rendaient désor- » mais coupables d'une faute aussi grave. »

Les ordres furent envoyés en même temps,

ainsi qu'il avait été pratiqué dans l'infanterie, pour que les gentilshommes congédiés fussent conduits aux frontières.

Le 2, jour de la fête de l'impératrice, fut célébré, ainsi que l'avait été celle de l'empereur, chez Monseigneur et chez le prince Gortschakoff.

L'alarme qu'avait répandue la prétendue peste s'étant étendue au-delà des frontières, l'empereur d'Allemagne, fit, le 6, arriver en toute diligence douze mille hommes en Gallicie, pour couper absolument toute communication de la Wolhynie avec ses états.

M. de Greaves, gouverneur civil de la province, dont la résidence était à Jetomirs, arriva le 9 à Dubno, après avoir fait la tournée des villages où la maladie s'était déclarée, et ordonné toutes les mesures de sûreté qu'il avait jugées nécessaires. Il fit établir des taxes pour les denrées de première nécessité, et prouva, par les différens ordres qu'il donna, le désir de mettre des bornes à la cupidité des juifs, qui, absolument maîtres du commerce de Dubno, faisaient la loi, et mettaient un prix arbitraire à tous les objets qu'on ne pouvait se procurer que par leur entremise.

Nous apprîmes que, le 11, MM. de Beauma-

noir et des Clozets, après avoir été transférés de Kaminieck à Pétersbourg, avaient été condamnés à l'être en Sibérie; mais que l'empereur, à l'occasion de sa fête, avait bien voulu leur faire grâce, ainsi qu'à beaucoup d'autres coupables, et qu'il avait même placé ces deux gentilshommes comme enseignes dans le régiment des dragons de Sibérie, dont il venait de donner le commandement au comte de Vioménil.

Un convoi considérable arriva, le 15, de Moscow, apportant les armes et les selles destinées au corps, à l'habillement duquel on travaillait avec beaucoup d'activité.

Monseigneur reçut, le 31, une réponse favorable de l'empereur, à la demande qu'il lui avait faite de permettre l'entrée de ses états à ceux des officiers et gentilshommes qui étaient arrivés jusqu'aux frontières; ils rejoignirent, en conséquence, leurs corps respectifs peu de jours après.

Le 6 de septembre, le prince de Condé reçut de l'empereur l'ordre de ne point donner de congés limités, et de les borner à ceux qui, ayant l'intention de quitter le service, désireraient en obtenir d'absolus. Cette disposition, jointe à la marche de quelques divisions de troupes russes

sur les frontières de Gallicie, parut donner une apparence de fondement au bruit qui s'était répandu depuis quelque temps du projet d'une coalition entre les grandes puissances.

L'habillement du régiment des grenadiers de Bourbon étant fini, les troupes montèrent pour la première fois, le 9, la garde en uniforme russe.

Un événement funeste se passa, le 12, à Wlodzimir, principal cantonnement du régiment noble à pied. Un noble à pied fut égaré à un tel point par la perte, au jeu, de tout ce qu'il avait, qu'il attaqua pendant la nuit un de ses camarades nommé Singal, qu'il savait avoir de l'argent et qui se trouvait en sentinelle dans un lieu écarté. Il se glissa près de lui pendant la nuit, le blessa d'un coup de couteau, et n'eut pas le temps de consommer son crime; M. de Singal s'étant vigoureusement défendu et ayant poussé des cris qui effrayèrent l'assassin : il s'était sauvé sur-le-champ vers la frontière et avait passé à la nage le Bug, au-delà duquel les Autrichiens l'avaient arrêté pour le ramener aux postes russes. Ayant été conduit à Wlodzimir, et le compte de cet horrible événement ayant été rendu au prince de Condé, un officier et deux cavaliers de l'auditoriat par-

tirent aussitôt pour aller chercher le criminel et pour le conduire à Dubno, où il fut mis en prison, en attendant le jugement de l'auditoriat, constitué en conseil de guerre à cet effet.

Le comte de la Laurencie, maréchal-de-camp adjoint au major-général de l'infanterie, mourut, le 25, des suites d'une maladie d'entrailles qu'il avait contractée à Pétersbourg, où il avait, comme on l'a vu, suivi Monseigneur, et qui l'avait fait languir tout l'été. Les honneurs dûs à son grade lui furent rendus à son enterrement, qui eut lieu le lendemain, et auquel le prince et tout le quartier-général assistèrent.

L'anniversaire de la naissance de l'empereur fut célébré le 1er d'octobre, avec les cérémonies accoutumées.

Les inspecteurs devant faire plusieurs revues par an, Monseigneur partit le 2 pour aller faire celle des troupes de sa division.

Monseigneur revint à Dubno le 8, ayant fait la même tournée que pour sa revue précédente. On lui rendit compte, à son arrivée, du jugement qui avait été porté sur l'affaire de M. ***** par l'auditoriat, qui l'avait condamné à avoir les narines arrachées et à recevoir le knout, peines afflictives usitées en Russie, et pour l'application desquelles les juges

avaient été dirigés par un membre de l'auditoriat de Kaminieck, qui avait été associé à celui du corps de Condé depuis son établissement, pour lui donner connaissance et interprétation des lois militaires russes. Le jugement ayant été notifié au coupable, il fut décidé que son exécution serait supendue jusqu'à ce que Monseigneur eût reçu la réponse et les ordres de l'empereur, à qui il en avait sur-le-champ rendu compte.

Nous apprîmes, le 9, que le duc de Berry était arrivé d'Edimbourg à Mittau, et qu'il ne tarderait pas à rejoindre le corps.

Le Roi ayant fait part, le 16, au prince de Condé de la conclusion du mariage du duc d'Angoulême avec Madame royale de France, qui depuis sa sortie de la tour du Temple avait toujours résidé à Vienne près de l'empereur, Monseigneur donna connaissance au corps de cet heureux événement dans les termes suivans :

« C'est avec la satisfaction la plus vivement » sentie, que Monseigneur s'acquitte de la com- » mission que le Roi lui a donnée d'annoncer à la » noblesse française et aux Français fidèles, que » par les bons offices de S. M. I. l'empereur de » Russie, et d'après le consentement de S. M. I. » l'empereur d'Allemagne, le mariage de M. le

» duc d'Angoulême avec Madame royale est » définitivement arrêté. »

L'empereur manda, le 17, au prince de Condé, que le prince d'Hohenlohe ayant donné sa démission, le régiment qu'il commandait dans son inspection devait désormais porter le nom du chevalier Durand, son colonel-commandant.

Le 25, l'anniversaire de la naissance de l'impératrice fut célébré ainsi que l'avait été celui de l'empereur.

Le duc de Berry arriva le 29 de Mittau, accompagné du comte de Damas de Crux, du chevalier de Lageard et du marquis de Montaignac. Ils nous apprirent que la division de troupes russes, rassemblée depuis quelque temps sur les frontières de Gallicie, était entrée dans cette province, et par conséquent sur le territoire de l'empereur d'Allemagne.

Monseigneur annonça le 1^er^ de novembre au corps un nouveau bienfait de l'empereur, en faisant mettre à l'ordre:

« Monseigneur fait connaître au corps que » S. M. I., dans son extrême bienfaisance et sa » bonté pour nous, vient de s'acquérir de nou- » veaux droits à notre reconnaissance et à l'at- » tachement que nous lui devons à tant de

» titres, en mandant à Monseigneur que d'a-
» près la recommandation qu'il en fera à S. M. I.,
» elle tâchera de procurer à ceux qui seront
» obligés de quitter le service, forcés par les
» maladies, l'âge ou les blessures, quelque ai-
» sance pour le reste de leurs jours. »

La célébration de l'anniversaire de l'avénement de l'empereur au trône eut lieu le 17.

Le duc de Berry partit le 20 du quartier-général pour s'établir à Locatzé, le chef-lieu de son régiment.

L'empereur ayant confirmé le jugement de l'auditoriat qui avait condamné le criminel à recevoir cent coups de knout, à avoir les narines arrachées, et à être transféré en Sibérie, ce jugement reçut son exécution le 10 de décembre sur la place de Dubno. Le bourreau qui avait reçu les ordres du prince Gortschakoff à cet effet, l'adoucit autant qu'il lui fut possible, en n'enlevant de ses narines qu'une partie presque imperceptible, et en modérant les *coups de knout*, dont un seul peut tuer un homme lorsqu'il est appliqué à cette intention. Le malheureux subit son supplice avec une fermeté et une résignation qui excitèrent l'intérêt de tous ceux qui en furent témoins, et il harangua les troupes avec l'éloquence la plus

touchante sur l'énormité de son crime et sur la juste punition qu'il en recevait.

1799.

Le coupable étant guéri des blessures occasionnées par le knout, partit le 4 de janvier sous escorte pour Jetomirs, chef-lieu du gouvernement où il devait être réuni à d'autres criminels destinés également à être transportés en Sibérie, et à y travailler aux mines.

Un estafette arrivé de Pétersbourg, apporta le 25 au prince de Condé l'ordre de l'empereur, de tenir son corps prêt à marcher et à joindre la seconde colonne de troupes russes qui s'assemblaient à Brzeca sur les frontières de la Gallicie, sous les ordres du général d'infanterie prince de Galitzin.

L'ordre suivant fut en conséquence expédié à tous les corps:

« S. A. avertit tous les régimens de son corps, » qu'elle a reçu l'ordre de S. M. I. de les tenir » prêts à marcher militairement; en consé- » quence, tous les chefs feront parvenir dans le » plus court délai possible aux chefs de l'état- » major de leur arme, une liste des individus

» de tout grade qui sont hors d'état de suivre » le corps pour le moment. »

La première colonne de troupes russes qui s'était également rassemblée sur le point de Brzecz au mois de septembre, sous les ordres du général en chef comte de Rosenberg, avait traversé la Gallicie et la Moravie. La destination ultérieure de ce corps fort de vingt-six mille hommes, n'était pas encore connue; celui du prince de Galitzin devait être de trente-six mille hommes, et on présumait qu'il serait suivi d'un troisième de vingt mille; ce qui portait à quatre-vingt mille hommes les forces que l'empereur de Russie mettait en mouvement. Les dispositions de S. M. I. semblaient promettre de satisfaire incessamment le vœu que nous formions tous de nous rapprocher de notre patrie, et devaient d'ailleurs nous donner droit d'espérer que les efforts réunis des puissances nous y feraient enfin rentrer. L'ordre fut en général reçu avec une grande satisfaction; mais la pénurie d'équipages que nous éprouvions encore, ainsi que de beaucoup d'effets d'habillement, d'armement et d'équipement, pour la livraison desquels la commission russe chargée de nous fournir avait été en retard, et surtout l'attente des chevaux qui, annoncés depuis six mois et

venant des rives du Don, étaient encore en chemin, nous firent désirer vivement que l'ordre de marche annoncé fût retardé de quelques semaines : nous craignîmes de nous trouver forcés à marcher dans un état de délabrement qui paralyserait absolument le corps, et le condamnerait nécessairement à l'inactivité jusqu'au moment où il serait pourvu de tous les objets qui lui manquaient.

La neige couvrait déjà la terre depuis trois mois, et la gelée avait été plus forte qu'on ne l'avait vu depuis long-temps; mais la saison devint encore plus rigoureuse, le thermomètre s'étant élevé jusqu'à près de trente degrés au-dessus de la glace, et le froid étant parvenu à un tel excès, qu'on ne pouvait sortir qu'en prenant les plus grandes précautions, pour n'avoir pas quelque partie du corps gelée; il ne fallait pas moins que cette excessive rigueur du froid pour engager Monseigneur à suspendre, le 9 de février, la parade qui, d'après les ordres auxquels l'empereur attachait la plus grande importance, était tous les jours de la plus stricte rigueur, quelque temps qu'il pût faire, aussi n'y eut-il qu'un jour de relâche à cette pénible corvée.

Le colonel Gelinski, aide-de-camp de l'em-

pereur, arriva le 10 à Dubno, porteur de dépêches de S. M. I. pour le prince de Condé, qu'il prévenait que son corps était destiné à se porter sur Brzecz en Lithuanie, pour faire partie des cent cinquante mille hommes qui se rassemblaient sur ces frontières en cinq corps différens, ainsi désignés : Corps de Beckendorff, corps de Lascy, corps de Condé, corps de Gudowitz et corps de Michelson. Celui du prince de Galitzin, de trente mille hommes, auquel on nous avait d'abord annoncé que nous devions nous joindre, n'était pas compris dans cette disposition. Il paraissait destiné à suivre sans délai la même marche que celle du général Rosenberg de vingt-quatre mille hommes qui, ayant passé la frontière depuis trois mois, faisait une station à Saint-Polten sur les bords du Danube, après avoir passé à Brünn la revue de l'empereur d'Autriche, qui s'y était rendu à cet effet avec l'impératrice et avec une suite nombreuse. Ce monarque avait fait des présens aux officiers, et distribué des gratifications aux soldats.

La lettre de l'empereur n'indiquant pas le moment du départ, et ne donnant aucune instruction ultérieure, Monseigneur fit partir le 11 M. Roussel, aide-maréchal-général-des-logis de

l'armée, pour se rendre à Kaminieck près du général Gudowitz, commandant-général en Wolhynie, et prendre de lui tous les renseignemens qu'il devait être à portée de donner.

M. Roussel revint de Kaminieck, le 16, apportant la réponse de M. de Gudowitz, qui mandait au prince de Condé qu'il avait reçu ordre de mettre en mouvement les troupes dont il avait le commandement, et qui devaient occuper une partie de nos cantonnemens, mais que ne pouvant y être rendues que dans trois semaines, il présumait que S. A. pourrait se donner le temps nécessaire pour faire les préparatifs du départ de son corps, que le défaut de chevaux et d'équipement, qui n'étaient pas encore arrivés, rendait très-embarrassant.

Un feld-jager de l'empereur avait apporté dans la nuit de nouvelles dépêches de S. M. I., qui mandait définitivement au prince de Condé de se mettre en marche incessamment pour Brzecz, et d'y joindre sa droite à la gauche du corps de M. de Lascy; il le prévenait en outre que ces troupes étaient destinées à passer la frontière, et à se porter sur la Vistule près de Lublin. On décida, en conséquence, que deux officiers de l'état-major de l'armée partiraient le lendemain pour disposer les nouveaux can-

tonnemens du corps dont le départ fut fixé du 20 au 23 du présent mois.

Les résolutions de l'empereur étaient si vacillantes que Monseigneur reçut encore le 21, par un feld-jager, une nouvelle lettre de S. M. I., qui lui mandait que le général Numsen (successeur du prince de Galitzin), occupant encore Brzecz avec ses troupes, S. A. devait suspendre le départ des siennes, jusqu'à ce que le susdit général l'informât de l'évacuation des cantonnemens que nous devions occuper, et qui, d'après les nouveaux ordres de l'empereur, devaient s'étendre sur la droite de Brzecz jusqu'à Wissoka-Litowsk.

Un officier de l'état-major de l'armée partit sur-le-champ pour informer de cette nouvelle disposition ceux qui étaient déjà sur les lieux.

Le premier convoi des chevaux de remonte arriva le 1er de mars à Dubno, au nombre de deux cents, destinés pour le régiment noble à cheval; ils étaient conduits en troupeau par des cosaques qui les amenaient des rives du Don, sans qu'ils fussent entrés dans une écurie, ayant constamment passé les nuits au milieu des champs dans la neige, ainsi que leurs conducteurs. Ces chevaux étaient tellement sauvages qu'il n'y avait aucun moyen de les approcher,

et les cosaques se servaient pour les prendre successivement d'une corde formant un nœud coulant attaché au bout d'une perche, et qu'ils passaient fort adroitement au col de celui qu'ils voulaient arrêter.

Un second convoi de deux cent cinquante chevaux arriva, le 14, pour le régiment noble à cheval.

Il en arriva, le 16, un de cent pour le régiment de dragons d'Enghien, et il fut annoncé, par le prince Gortschakoff, que le reste des remontes nécessaires pour le complet des deux régimens, n'arriverait pas avant cinq ou six semaines.

Les troupes destinées à former les différentes armées que l'empereur assemblait sur les frontières, étaient en marche de toutes parts, et les chefs des régimens qui devaient passer successivement à Dubno, avaient reçu ordre de l'empereur de proposer au prince de Condé de les voir. Celui des hussards de Bauer, de dix escadrons, fut le premier qui passa à son quartier-général. Ce régiment, superbe en hommes, et habillé de neuf, n'était monté que depuis peu de temps, et n'avait reçu que des chevaux sauvages, de manière qu'il n'y avait aucune espèce d'instruction.

Le prince de Condé le vit, le 17, défiler et se mettre en bataille.

Un régiment de dragons de cinq escadrons, commandé par le général Bistenlo, que Monseigneur vit, le 21, à son passage, fut généralement admiré, pour la beauté de ses hommes et de sa tenue.

Il passa, le 27, un superbe bataillon de grenadiers formé de ceux des régimens de Gudowitz et de Rosen.

Il arriva, le 29, un très-beau régiment d'infanterie, commandé par le général comte de Rosen; il était destiné à être cantonné à Dubno, mais il n'y resta que l'état-major et quelques compagnies, le reste fut dispersé dans les villages voisins jusqu'au départ du corps.

Monseigneur reçut dans la matinée, par un feld-jager, des dépêches de l'empereur, qui lui ordonnait de partir le plutôt possible pour se rendre, par le plus court chemin, en Bavière avec son infanterie et son artillerie, et de laisser sa cavalerie qui n'avait pas encore tous ses chevaux. S. M. I. mettait, pour y suppléer, le régiment des hussards de Rosen sous les ordres du prince de Condé. L'empereur lui ajoutait qu'il devait se joindre aux Autri-

chiens pour agir contre l'électeur de Bavière, dont les mauvais procédés à son égard le forçaient de le regarder comme son ennemi, et qu'*il était temps de lui donner une leçon*.

La colère de l'empereur, dont je viens de rapporter les expressions, paraissait allumée par le séquestre que l'électeur avait fait mettre sur tous les biens de l'ordre de Malte, pour lequel Paul 1^er^ avait pris une affection qui tenait du fanatisme depuis qu'il s'en était déclaré grand-maître.

Le prince de Condé reçut, le 2 d'avril, un nouveau courrier de l'empereur, qui lui mandait que sa cavalerie, restant pour attendre ses chevaux, ferait partie du corps de M. de Gudowitz, dont le quartier-général allait être établi à Ustiluck, point de la frontière par lequel devait déboucher une partie des troupes destinées à la passer.

S. M. I. envoya en même temps, au prince de Condé, une instruction relative à sa marche prochaine, dans laquelle il lui annonçait la coalition des puissances contre une nation régicide et usurpatrice, dont le but principal était de renverser tous les autels et tous les trônes. Ces dépêches étaient terminées par les

expressions les plus flatteuses pour le prince et pour le corps qu'il commandait.

Il n'était plus question, dans cette dépêche, de l'électeur de Bavière, qui n'avait pas tardé à révoquer les mesures inconsidérées qu'il avait prises à l'égard des biens de l'ordre de Malte.

La gelée avait acquis encore plusieurs degrés depuis quelques jours, et la neige devint, le 3, plus abondante qu'elle ne l'avait été pendant tout l'hiver.

Le régiment des cuirassiers de Michelson passa, le 6, à Dubno, pour se rendre dans des cantonnemens sur la frontière. Monseigneur les vit défiler et se mettre en bataille; il s'empressa de donner, à la beauté des hommes et à leur tenue, les éloges que l'un et l'autre méritaient.

Monseigneur décida qu'il partirait le 14, avec son quartier-général, et que les différens régimens se mettraient successivement en mouvement, de manière à ce que tout le corps eut passé la frontière à Ustiluck le 26.

Il passa, le 8, à Dubno un bataillon d'artillerie et un train de grosses pièces de canon destinés à y rester jusqu'à nouvel ordre, lorsque le départ du prince de Condé lui aurait

permis de s'y établir. Ils le furent, en attendant, dans les villages voisins.

Le dégel et la fonte des neiges produisirent, le 9, des inondations qui firent présumer que la marche des troupes, et particulièrement celle de l'artillerie et des équipages, éprouverait de grandes difficultés.

Le prince de Condé et son quartier-général partirent, le 14, de Dubno, pour coucher à Moravitza.

S. A. arriva, le 15, à Lutzko, mais le dégel avait tellement dégradé les chemins, que la plupart des équipages étaient restés embourbés à une lieue de Dubno, et ne purent être remis en mouvement que par le grand nombre de chevaux et de bras que l'on fut obligé d'employer.

Le prince de Condé séjourna, le 16, à Lutzko, chez son petit-fils, et devait en repartir le lendemain pour continuer sa route vers Ustiluck; mais le général Bauer, cantonné dans ses environs, et destiné à faire l'avant-garde du corps, fit savoir à S. A. que le débordement du Bug, et plusieurs ponts rompus, rendraient la continuation de sa marche impossible pour le moment, et qu'il était indispensable qu'il la suspendît jusqu'à ce que l'écoulement des eaux et la ré-

paration des ponts eussent rétabli les communications.

Le quartier-général fit, en conséquence, un double séjour à Lutzko.

Il se rendit, le 18, à Rodzitché, et y séjourna le 19 et le 20.

Le prince de Condé ayant appris la veille, par un officier de l'état-major de l'armée qui avait été reconnaître le terrain, que les communications étaient rétablies, continua, le 21, sa marche, et alla coucher à Tortschin;

Le 22, à Locatzé, où il fut reçu par le duc de Berry qui, après lui avoir donné un grand dîner, lui fit voir un piquet de cinquante nobles à cheval. Ils avaient tellement apprivoisé leurs chevaux, que cette petite troupe fit plusieurs mouvemens avec bien plus de facilité qu'on n'aurait dû s'y attendre.

Quoique destiné, par les fonctions de ma place, à demeurer auprès de la cavalerie, dont la chancellerie était restée à Dubno, je rejoignis Monseigneur à Locatzé, pour être à portée de recevoir ses derniers ordres, jusqu'au moment du passage de la frontière.

Le prince de Condé avait reçu, dans la nuit, un courrier de l'empereur, qui lui permettait d'emmener avec lui les cinq cents chevaux déjà

livrés, et S. M. I. désignait le duc de Berry comme devant commander la partie non encore montée de la cavalerie destinée à prolonger son séjour en Wolhynie, pour y attendre ses chevaux, que l'empereur autorisait les chefs des régimens à se procurer, s'engageant à leur faire rembourser pour chacun le prix de quatre-vingts roubles, fixé par les ordonnances pour les chevaux de dragons. Cette mesure ne pouvant qu'être très-désagréable au duc de Berry, qui se serait trouvé ne commander qu'un dépôt, le prince de Condé, à qui l'empereur laissait, par sa lettre, une grande latitude sur ce qu'il croirait devoir être le plus convenable et le plus utile à son service, se détermina à ne rien changer aux dernières dispositions arrêtées, et il fut décidé que le départ de toute la cavalerie serait suspendu jusqu'à ce qu'elle fût entièrement montée et équipée, ce que l'on présuma devoir occasionner un retard de cinq ou six semaines.

Un officier autrichien arrivant de Lemberg, apporta au prince de Condé une lettre du comte d'Harnoncourt, gouverneur de la Gallicie, qui le prévenait que n'ayant pas reçu l'ordre de sa cour pour le passage de son corps dans cette province, et les subsistances n'ayant pas

été disposées en conséquence, il était indispensable que son entrée en Gallicie fût suspendue jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles ultérieures de Vienne, qu'il s'empresserait de faire connaître à S. A. dès qu'elles lui seraient parvenues. Monseigneur décida, en conséquence, qu'il continuerait sa marche jusqu'à Wlodzimir, cantonnement de l'état-major et d'une partie du régiment noble à pied, où il s'arrêterait jusqu'à ce que le prince Gortschakoff fût revenu de Lemberg, où il alla trouver le comte d'Harnoncourt pour tâcher de lever l'obstacle qu'il opposait au passage du corps. Des ordres furent envoyés aux régimens de suspendre leur marche ou leur départ, la plupart n'ayant pas encore quitté leurs quartiers.

Le prince de Condé se rendit, le 23, avec le quartier-général à Wlodzimir; il y reçut, dans l'après-midi, la visite du général d'infanterie comte de Gudowitz, qui avait succédé au comte de Beklescheff dans le commandement général de la Wolhynie, et qui, venant de recevoir celui d'une division considérable de l'armée destinée à passer la frontière, allait s'établir à Ustiluck, sur les bords du Bug, en attendant que ses troupes fussent rassemblées. Le prince Gortschakoff, après avoir présenté le comte

de Gudowitz à S. A., partit pour Lemberg, d'où il ne pouvait être de retour qu'au bout de quatre ou cinq jours.

Le maréchal de Suvarow, sur la demande de l'empereur d'Autriche, avait été nommé commandant-général des armées combinées russe et autrichienne, et était parti pour aller se mettre à leur tête en Italie, où le général autrichien Kray avait déjà ouvert avantageusement la campagne.

Le 29, le prince Gortschakoff revint de Lemberg sans avoir pu lever la difficulté que le comte d'Harnoncourt n'avait élevée sur notre passage que d'après un ordre précis du conseil de guerre de Vienne, qui prétendait que l'empereur, son souverain, n'avait reçu à cet égard aucun avis de celui de Russie. Gortschakoff avait pris, en conséquence, le parti de dépêcher sur-le-champ un courrier au comte de Razomoffsky, ambassadeur de Russie à Vienne, et Monseigneur en fit partir un pour Pétersbourg, chargé de dépêches pour l'empereur, à qui il rendit compte de ces différens événemens. Quoique sa position particulière et celle de tous les corps fussent extrêmement incommodes, tous les cantonnemens où ils se trouvaient étant déjà encombrés par d'autres trou-

pes tant russes que des nôtres, qui n'avaient point encore fait de mouvement, et Wlodzimir l'étant particulièrement par un bataillon noble à pied, le prince de Condé pensa qu'une marche rétrograde, quelque courte qu'elle fût, ne pourrait produire qu'un mauvais effet, et se détermina, en conséquence, à rester lui-même, et à laisser chacun dans la position où il se trouvait, jusqu'à ce que la réponse de Vienne et les ordres ultérieurs de l'empereur fussent arrivés.

Ce retard devant vraisemblablement durer au moins quinze jours, Monseigneur me permit le 30 de retourner à Dubno, où j'avais conservé mon établissement, et qui était encore le point de mes relations avec la cavalerie.

Le 10 de mai, l'arrivée du courrier qui avait été envoyé à Vienne ne fixa point l'incertitude où se trouvait le prince de Condé sur l'époque de sa marche ultérieure. L'ambassadeur de Russie manda qu'il lui avait été notifié par le gouvernement que les mêmes raisons qui s'étaient opposées à notre passage subsistaient toujours, et qu'il ne pouvait avoir lieu avant celui de la colonne commandée par le général Korzakoff, qui avait remplacé le général Numsen, laquelle devait se mettre en mouvement du 10

au 15 mai. Le courrier parti de Vienne pour Pétersbourg, et celui dépêché par Monseigneur ayant dû y arriver en même temps, on présuma que les ordres de l'empereur parviendraient sous peu de jours, et il fut décidé qu'en les attendant le corps continuerait d'occuper la position où il se trouvait.

Le courrier attendu de Pétersbourg arriva et apporta au prince de Condé l'ordre de différer la continuation de sa marche jusqu'à ce que le corps de Korzakoff, qu'il devait suivre, fût passé. Cette disposition retardait le mouvement ultérieur d'environ trois semaines, pour que la colonne russe qui débouchait de la Lithuanie par Brzesc pût être arrivée de l'autre côté du Bug à notre hauteur. Ce délai fit espérer que la cavalerie pourrait partir avec le reste du corps ou au moins peu de jours après. Les jeunes princes, chefs des deux régimens avaient pris toutes les mesures nécessaires pour avoir le plus promptement possible les chevaux qui leur manquaient, dès qu'ils s'étaient vus autorisés par l'empereur à se les procurer.

Le commandant autrichien en Galicie fit, le 21, pressentir au prince de Condé que les magasins se trouvant établis dans la partie

de cette province où conduit le passage de Brzesc, la route de son corps par ce point de la frontière souffrirait moins de difficultés : en conséquence, Monseigneur fit partir le prince de Broglie, officier de l'état-major de l'armée, pour Vienne, avec ordre de représenter qu'un détour aussi considérable serait d'autant plus inutile, qu'en cas d'embarras pour les subsistances, un commissaire russe arrivé depuis peu de jours était chargé d'y pourvoir en payant, et que le corps ne se trouverait pas obligé d'avoir recours aux magasins autrichiens.

Les remontes de notre cavalerie arrivaient successivement, et le départ du prince de Condé éprouvant chaque jour quelque nouveau retard, ce délai ne laissa plus aucun doute sur la possibilité qu'elle aurait de partir avec le reste du corps. Le retour du prince de Broglie devant être très-prochain, je me rendis le 4 de juin à Wlodzimir, pour être plus à portée de recevoir les ordres que Monseigneur aurait à me donner relativement à la cavalerie.

Le séjour du prince de Broglie à Vienne avait été prolongé par les lenteurs qu'il avait éprouvées de la part du gouvernement autrichien, dont la mauvaise volonté à notre égard se manifestait dans toutes les occasions ; il n'a-

vait pu obtenir une réponse précise qu'après l'arrivée d'un courrier de l'empereur de Russie, dont les dépêches avaient sans doute fixé l'incertitude des ministres.

Le prince de Broglie arriva le 11 à Wlodzimir, après avoir remis à son passage par Cracovie les ordres relatifs à notre marche au comte de Kaunitz, commandant autrichien; mais comme notre route la plus directe était par une partie de la Gallicie qui ne se trouvait pas dans son commandement, il s'éleva encore à cet égard de nouvelles difficultés qui déterminèrent le départ de M. Boisselier, officier de l'état-major de l'armée, pour Cracovie, dans la vue d'obtenir définitivement, soit d'un commandant, soit d'un autre, la marche-route nécessaire pour continuer enfin la marche du corps mis en mouvement depuis deux mois, et à laquelle le conseil de guerre autrichien n'avait cessé d'apporter des obstacles.

Monseigneur n'étant pas encore en mesure de me donner les ordres que j'avais à recevoir de lui, je retournai le 13 les attendre à Dubno.

M. Boisselier revint le 19 de Cracovie, et annonça que tous les arrangemens relatifs à notre marche étant enfin terminés, les commissaires autrichiens chargés de pourvoir aux objets né-

cessaires pendant la route du corps en Galicie arriveraient dans deux jours. Les dispositions pour le départ furent faites en conséquence, et il fut décidé que le corps marchant sur trois colonnes, la première serait mise en mouvement le 27.

Les commissaires autrichiens ayant, le 20, demandé de nouveaux états de la force du corps et annoncé que leur arrivée au quartier-général éprouverait un peu de retard, ce nouvel incident en apporta un de quelques jours au départ du corps.

Toutes les difficultés qui s'étaient opposées à notre sortie de la frontière étant levées le 28, et le départ du corps ayant été fixé au 2 juillet, je quittai Dubno pour rejoindre Monseigneur à Wlodzimir; les commissaires autrichiens ayant demandé que le nombre des colonnes fût restreint le plus possible, il fut réglé qu'il n'y en aurait que trois : la première, formée du quartier-général, du régiment noble à pied, et du régiment russe des hussards de Bauer, lequel, faisant l'avant-garde, partirait la veille; la seconde, commandée par le duc de Berry, composée du régiment noble à cheval, du régiment d'infanterie de Durand et de l'artillerie, partant de leurs quartiers respectifs pour passer

le Bug le 4; la troisième, sous les ordres du duc d'Enghien, formée de son régiment de dragons, de celui d'infanterie de Bourbon et de l'Hopital, franchissant la frontière le 6, et fermant la marche.

L'empereur ayant autorisé l'établissement d'un dépôt formé de tous les infirmes, blessés et vieillards qui, n'étant pas en état de faire la campagne, devaient rester en Wolhynie, le comte de Gudowitz, commandant-général de la province, assigna pour lieu de rassemblement Dubno, où tous les individus des différens corps, au nombre d'environ trois cents, furent réunis sous les ordres du comte Duprat, maréchal-de-camp.

Le prince de Condé partit le 2 de juillet, à la tête du régiment noble à pied, qui s'était concentré la veille à Wlodzimir et dans les villages les plus voisins; il défila en arrivant à Ustiluck, devant le comte de Gudowitz qui y avait son quartier-général. Le passage du Bug se fit en très-bon ordre sur un pont qui avait été jeté à cet effet, et à l'entrée duquel se trouvèrent des commissaires du gouvernement pour faire la recherche des sujets de l'empereur qui, à la faveur du passage du corps, pourraient tenter de franchir la barrière; plu-

sieurs furent reconnus et arrêtés, mais un grand nombre trouvèrent moyen de se soustraire à cet examen, et de passer le Bug à la suite des maîtres auxquels ils s'étaient attachés.

Le prince de Condé s'arrêta quelques instans au château d'Ustiluck qu'occupait le comte de Gudowitz, qui l'avait engagé à lui faire l'honneur de déjeûner chez lui, et nous rejoignîmes la colonne au-delà du Bug, pour coucher, le 2, à Hrubuschow; le 3, à Herischow-Rusky; le 4, à Zamocz, séjour (1); le 6, à Szezbrzeszin; le 7, à Jocephow (2); le 8, à Tarnogrod; le 9, séjour; le 10, à Syeniawa (3); le 11, à Prze-

(1) Monseigneur y occupa un très-beau château qui appartient au comte de Zamoisky. La ville est fortifiée; c'est un hexagone, selon le système de Cohorn.

(2) La journée fut si fatigante et la chaleur si excessive, qu'un soldat suisse en ayant été suffoqué, mourut sur la route.

Le prince de Gortschakoff qui était resté au-delà du Bug pour voir passer toutes les colonnes, arriva dans la soirée au quartier-général, et rendit compte au prince de Condé du bon ordre qui avait régné partout et de la satisfaction qu'avait témoignée le comte de Gudowitz.

(3) Ce jour-là étant celui de la fête de l'empereur, nous la célébrâmes par une messe et par un *Te Deum* avant notre départ. Le prince de Condé logea dans un

worsch; le 12, à Lançut, séjour (1); le 14, à Rreszow; le 15, à Szendiszow; le 16, à Dembicé, séjour; le 18, à Pilsnow, séjour (2); le 20, à Tarnow (3); le 21, à Voynice, séjour; le 23,

---

joli château qui appartient au prince de Czatorinsky.

(1) Le prince de Condé y logea dans un château qui appartient à la princesse Lubomirska, arrivée la veille au soir de Vienne où elle faisait sa résidence ordinaire, et d'où elle était partie en toute diligence pour faire les honneurs de sa maison à nos princes. Toute la maison de Monseigneur et plusieurs officiers-généraux furent logés dans le château, dont l'extérieur n'annonce pas l'excès de magnificence qui règne au-dedans, et auquel se joint le goût le plus recherché. Il se retrouve également dans les jardins et dans tous les accessoires de cette belle habitation, à l'agrément de laquelle la princesse Lubomirska ajouta encore par les recherches d'honnêteté et d'amabilité qu'elle mit avec nos princes, ayant également reçu le duc de Berry et le duc d'Enghien.

(2) Une pluie abondante qui était tombée consécutivement pendant deux jours et deux nuits, ayant fait déborder une rivière qui se trouvait au-delà de Tarnow, et que l'on devait passer sur un pont de bateaux, le général Bauer, qui nous précédait d'une marche, manda à Monseigneur qu'il était obligé de la différer de vingt-quatre heures nécessaires pour l'écoulement des eaux; nous séjournâmes en conséquence à Pilsnow.

(3) Le prince de Condé y dîna chez le prince San-

à Przesko; le 24, à Bochnia (1); le 25, à Gdow, séjour (2); le 27, à Myslenice; le 28, à Kalva-

---

gusko, riche seigneur polonais, qui a des possessions considérables en Galicie.

(1) On y voit de très-belles mines de sel valant douze cent mille florins de revenu à l'empereur, mais qui sont moins curieuses et moins considérables que celles de Wilitzka; celles-ci sont un objet annuel de plus de 20 millions.

(2) Je quittai la colonne que je ne rejoignis qu'à Kalvaria pour aller voir Cracovie, à huit lieues de Gdow, et les mines de Wilitzka qui se trouvent sur la route. Je descendis dans les vastes souterrains où des milliers d'hommes travaillent depuis cinq ou six siècles à l'extraction du sel. La profondeur totale de la mine est de cent douze toises. On descend sur de petits siéges de sangle attachés autour de la grande corde; cinq personnes peuvent descendre à-la-fois. Il faut environ trois minutes pour arriver au premier étage; il y en a trois: on descend dans les autres par des escaliers de bois ou de pierre de sel très-larges. On trouve au second étage une assez grande chapelle où tout est en sel, l'autel, les ornemens, ainsi que deux moines qui ont l'air de servir la messe. On voit aussi des bas-reliefs, des statues, telles que celles de l'empereur Sigismond, de Saint-Louis, du roi de Pologne Auguste, etc. Il y a dans la mine du sel gemme en masses énormes et de fort belles cristallisations. Plusieurs chevaux sont entretenus pour les travaux de la mine,

ria, séjour (1); le 30, à Wadovice; le 31, à Andrichaw; le 1er août, à Bielitz (2); le 2, à Scotskau, séjour (3); le 4, à Teschen (4).

Sur le commandement exprès de l'empereur

---

mais personne, excepté ceux qui les soignent, ne l'habite. Quatre ou cinq heures suffisent pour voir ce qu'il y a de plus intéressant.

(1) Château appartenant au prince Czartorinsky qui est situé sur le haut d'une montagne, où se trouvent aussi un couvent considérable de Franciscains et un calvaire, l'objet d'un pélerinage fort fréquenté.

(2) Ce point marque la frontière de la Galicie et de la Silésie autrichienne; la ligne de démarcation entre les deux provinces est marquée par une petite rivière qui coule entre deux villes, dont l'une en Galicie se nomme *Biala*, et l'autre, en Silésie, *Bielitz*. Monseigneur occupa dans cette dernière un joli château qui appartient au prince Sulkowsky. Il y avait eu quelque incertitude sur la route que nous devions tenir ultérieurement, mais il fut décidé que nous prendrions celle de Prague.

(3) Nous entendîmes la messe avant de partir, à l'occasion de la fête de l'impératrice.

(4) Nous y vîmes la salle où avait été signée la paix qui suivit la campagne de 1778 pour la succession de Bavière. On y a réuni les portraits des ministres des différentes puissances qui la signèrent, tels que le prince de Kaunitz, le baron de Breteuil, le prince de Repnin.

Paul, Monseigneur fit mettre à l'ordre ce qui suit :

« Abandonnant à une infamie éternelle l'as-
» sesseur Dredz-Bonaczensky, ci-devant attaché
» à la mission de Florence, parce qu'il s'est
» rendu aux Français, et est resté avec eux;
» son nom est affiché à la potence. »

Le 5, nous couchâmes à Friedeck (1).

Le prince de Condé informa le corps du mariage du duc d'Angoulême par la voie de l'ordre:

« Monseigneur annonce au corps, d'après
» l'ordre qu'il en a reçu du Roi, que le mariage
» de M. le duc d'Angoulême avec MADAME s'est
» fait à Mittau le 10 juin, et à la grande satis-
» faction de S. M.; elle ajoute dans la lettre
» qu'elle a fait l'honneur à S. A. S. de lui écrire:
» Annoncez cette heureuse nouvelle à l'ar-
» mée; elle ne peut paraître que d'un bon au-
» gure à vos braves compagnons, au moment
» où ils vont rentrer sous vos traces dans la

(1) Monseigneur y logea chez un vieux comte de Pratschma qui lui donna un grand dîner, un bon concert, et qui lui fit très-bien les honneurs de son château qu'il venait de vendre, ainsi que la magnifique terre qui en dépend, au duc Albert de Saxe.

» carrière qu'ils ont si glorieusement parcou-
» rue, et qu'ils bénissent avec moi le souverain
» magnanime auquel nous devons ce double
» bienfait; ajoutez-leur de ma part que j'ai
» commencé à retrouver le bonheur, mais qu'il
» ne sera complet pour moi que le jour où je
» pourrai me retrouver parmi eux au poste où
» l'honneur m'appelle. »

Une petite rivière qui passe au pied de la ville de Friedeck, sépare la Silésie autrichienne de la Moravie.

Le 6, nous couchâmes à Neutitschein, séjour (1); le 8, à Leipnick; le 9, à Ollmutz (2); le 10, à Littau, séjour; le 12, à Müglitz; le 13, à Tribau (3); le 14, à Switau, séjour (4); le 16,

(1) C'est dans cette ville que mourut, en 1790, le célèbre général autrichien feld-maréchal Laudon.

(2) Il n'y eut que Monseigneur, sa maison et ses états-majors qui furent logés dans la ville. Le reste du quartier-général fut placé dans un village à un quart de lieue.

(3) On passe entre Tribau et Switau une montagne très-escarpée, nommée Schœnhengst.

(4) Le feldzeugmeister, comte de la Tour, commandant-général en Moravie, aux ordres duquel nous avions fait la campagne de 1796, vint y rendre ses devoirs au prince de Condé. C'est entre Switau et Leutomischel qu'on passe de Moravie en Bohême.

à Leutomischel (1); le 17, à Holheumanth; le 18, à Chrudim, séjour; le 20, à Czaslaw; le 21, à Collin (2); le 22, à Bœmisch-Brod, séjour; le 24, à Prague, séjour.

Monseigneur reçut des nouvelles en date du 7 août, à Augsbourg, du général Korsakoff, qui lui mandait qu'il serait rendu le 16 à Schaffausen. Son corps devait y remplacer l'armée de l'archiduc Charles, qui l'avait conduite victorieusement jusqu'à Zurich où les ordres et la politique ténébreuse du cabinet de Vienne l'avaient arrêté, lorsque les succès multipliés qu'il venait de remporter sur les républicains donnaient beaucoup d'apparence à son entrée en Franche-Comté, où la terreur de ses armes l'avait déjà précédé. Au lieu de profiter de ces avantages, il fut décidé que l'archiduc pren-

---

(1) Le comte de Waldstein, riche seigneur de Bohême, y a un très-beau château. Il prit le prétexte de sa mauvaise santé pour n'y point offrir de logement au prince de Condé. Le descendant de l'un des hommes les plus extraordinaires que nous présente l'histoire, ne connaît de passion que celle des chevaux; sa fureur en ce genre dégénère en une espèce de folie.

(2) Célèbre par la bataille qu'y perdit le roi de Prusse en 1757, contre le maréchal de Daun.

drait une position en arrière, et céderait la sienne à M. de Korsakoff, qui ne connaissait ni le pays qu'il occupait ni l'ennemi qu'il avait à combattre, et dont la présomption égalait l'ignorance.

Le prince de Condé trouva, à une lieue de Prague où il avait été décidé que nous ferions un séjour de trois jours, le général autrichien Moitel, suivi de ses aides-de-camp et de ses ordonnances, envoyé à sa rencontre par le général-lieutenant comte d'Apponcourt, qui faisait les fonctions de commandant-général en l'absence de l'archiduc Charles, gouverneur de la Bohême, le général Moitel venait demander les ordres de S. A. S. et lui communiquer celui que l'on avait reçu de sa cour, de faire tout ce qui pourrait lui être agréable.

Nous trouvâmes à la première barrière les émigrés français domiciliés à Prague, qui s'étaient réunis pour venir présenter au prince leurs hommages. Une foule prodigieuse de peuple remplissait les rues depuis la porte de la ville jusqu'au logement de Monseigneur, qui y fut à peine rendu qu'il reçut la visite du commandant-général et de son état-major, ainsi que du comte de Stampach, grand burgrave de la ville, qui vint l'inviter à lui faire l'hon-

neur de dîner chez lui avec toute sa maison, ses états-majors et les officiers du quartier-général.

Le comte de Stampach y réunit d'ailleurs les principaux personnages des deux sexes, tant de la ville que des émigrés français. Le dîner, servi avec magnificence, fut de soixante personnes. Le soir, Monseigneur assista à l'opéra.

L'évêque duc de Laon (Sabran), premier aumônier de la Reine, habitant Prague, célébra, le 25, la messe pour la fête de Saint-Louis, à laquelle assistèrent non-seulement le prince de Condé et son quartier-général, mais encore tous les Français et toutes les Françaises qui se trouvaient dans la ville. S. A. donna un grand dîner, où il réunit tous les grands croix et commandeurs de l'ordre de Saint-Louis, et où il avait fait inviter le grand burgrave et les officiers-généraux autrichiens.

Le prince de Condé se rendit, le 26, à deux lieues de la ville au-devant de la colonne du duc de Berry, pour la voir réunie avant le moment où les régimens devaient se séparer pour occuper leurs cantonnemens respectifs. La distribution des troupes avait été faite de manière que tous les corps devaient avoir leur séjour en arrière de la ville, à l'exception du

régiment de Bauer, qui avait été cantonné en avant.

Le grand burgrave donna au duc de Berry le même dîner qu'au prince de Condé, qui fut également invité à celui-ci.

Le régiment noble à pied traversa, le 28, la ville dans le meilleur ordre, et excita l'intérêt général. Un détachement de cavalerie autrichienne le précédait pour faire ranger la foule qui remplissait les rues. Cinquante coups de canon furent tirés pendant son passage en l'honneur des gentilshommes pour lesquels les sentinelles avaient reçu ordre de porter les armes, même lorsqu'ils paraissaient individuellement.

Le général comte d'Apponcourt, ému de voir en grand nombre parmi les rangs, des commandeurs et des chevaliers de Saint-Louis, de Saint Lazare et de Malte, des vieillards portant le sac sur le dos et un fusil russe de dix-huit livres sur l'épaule avec autant d'aisance qu'aurait pu le faire un soldat prussien, se retourna vers les officiers de sa garnison, à la tête desquels il se trouvait pour voir défiler le régiment, et leur dit : *Eh bien, messieurs, en pareille circonstance, en eussiez-vous fait autant?* Des gestes d'admiration furent

leur seule réponse. Un spectacle aussi extraordinaire avait tellement excité la curiosité générale, que des gradins avaient été élevés sur la place pour y placer des femmes qui, par leurs acclamations et par leur attendrissement, témoignaient l'admiration qu'excitait en elles un si héroïque dévouement.

Monseigneur, après avoir vu défiler le régiment noble à pied, partit pour aller au-devant de la colonne du duc d'Enghien, ainsi qu'il avait fait pour celle du duc de Berry, et revint chez le grand burgrave, qui donnait à son petit-fils le même dîner que les précédens, et où les trois princes se trouvèrent réunis.

Après le dîner, S. A. partit pour rejoindre son quartier-général, qui avait quitté Prague le matin, et qui coucha le 28, à Béraun; le 29, à Czébracken, séjour (1); le 31, à Rockesan; le 1er de septembre, à Pilsen; le 2, à Przestitz, séjour; le 4, à Klattan; le 5, à Neumarck (2).

Nous nous séparâmes avec beaucoup de

(1) Monseigneur alla dîner chez le comte de Wurmbna, qui possède à une lieue de la ville un beau château et un superbe établissement de forges.

(2) C'est à une lieue de Neumarck que l'on trouve les limites de Bohême, et que l'on entre en Bavière.

regret du comte de Kollovrath, principal commissaire autrichien, qui avait été chargé d'accompagner le prince de Condé et son corps pendant notre route en Bohême, et qui s'était concilié l'estime ainsi que l'affection générales, par l'honnêteté de sa conduite et de ses procédés, sous tous les rapports.

Le 6, à Cham, séjour; le 8, à Stattvangen, le 9, à Straubingen; le 10, à Pfader, séjour; le 12, à Ratisbonne (1); le 13, à Kelheim; le 14, à Neustatt, séjour; le 16, à Geissenfeld; le 17, à Schrobenhausen; le 18, à Aicha, séjour; le 20, à Augsbourg (2); le 21, à Schwabenmunchen, séjour.

---

(1) Une grande affluence d'habitans de la ville s'était portée en dehors au-devant de Monseigneur et du régiment noble à pied, qui traversa Ratisbonne dans le meilleur ordre, pour aller prendre les cantonnemens qui lui avaient été assignés au-delà. S. A. dîna avec sa maison et ses états-majors chez M. de Struve, ministre de l'empereur de Russie près la diète de l'empire. Un grand nombre des officiers nobles, tant à pied qu'à cheval qui étaient en congé, rejoignirent le corps à Ratisbonne.

(2) Nous trouvâmes à Augsbourg près de trois cents, tant officiers de tous les grades que nobles à pied et à cheval qui y attendaient le corps pour le rejoindre.

L'approche de Schaffhausen, sur lequel notre marche était dirigée, ayant obligé de diminuer le grand nombre de voitures qui suivait chaque colonne, les gros équipages restèrent, ainsi que l'hôpital, à Schwabenmunchen et dans les environs.

Le 23, à Mindelheim; le 24, à Memmingen (1); le 25, à Wursach, le 26, à Waldsée, séjour.

Nous avions entendu dans la journée du 25, vers la Suisse, une canonnade très-vive, du résultat de laquelle aucune nouvelle ne nous était encore parvenue. Monseigneur reçut, le 28, dans la nuit, une estafette expédiée par un officier de l'état-major de l'armée, qu'il avait envoyé à Zurich à M. de Korsakoff. Il lui écrivait de Schaffhausen, n'ayant pu parvenir plus loin, par les suites de la malheureuse affaire qui avait eu lieu le 25. Les Russes et les Autrichiens

---

Une quarantaine de déserteurs français, qui n'avaient pas voulu s'engager dans les régimens autrichiens, attendant toujours notre passage, furent distribués dans les différens corps.

(1) Nous traversâmes dans cette journée le funeste champ de bataille de Ober-Kamlach, arrosé des flots de sang du régiment noble le 13 août 1796.

avaient été attaqués sur tous les points et s'étaient battus comme des lions; mais ils avaient été accablés par la supériorité du nombre, avaient perdu la plupart de leurs généraux, une partie de leur artillerie, la caisse militaire, etc. Les détails arrivés dans le premier moment variaient tellement, qu'il avait été impossible à l'officier qui rendait compte à Monseigneur de ce funeste événement, de l'informer de l'état réel des choses; mais il était malheureusement trop évident que les armées alliées avaient horriblement souffert et qu'il y avait de la déroute; néanmoins, S. A. désirant avoir des nouvelles ultérieures et plus positives, pour déterminer le parti que pourraient exiger les circonstances, ne jugea pas à propos de rien changer à la marche indiquée, et le corps partit le 28 pour Altschausen, où il avait toujours dû se rendre.

Monseigneur y logea au château du bailli de Reittner, commandeur de l'ordre teutonique, qui lui donna un grand dîner, ainsi qu'à sa maison et aux officiers-généraux du quartier-général.

Les nouvelles qui arrivèrent dans la journée commencèrent déjà à devenir moins funestes, et le lendemain matin Monseigneur reçut des détails circonstanciés de l'affaire du 25, qui

lui apprirent que la déroute et le désordre de l'armée russe n'avaient été qu'une suite de l'impéritie et des mauvaises dispositions de son général, Korsakoff, qui, ayant perdu la tête dès le commencement de l'action, n'avait plus donné aucun ordre aux différens corps, lesquels avaient individuellement fait des prodiges de valeur. La perte, que l'on avait d'abord annoncée comme incalculable, se bornait à environ trois mille hommes; la caisse militaire avait été pillée, les équipages pris, mais aucun canon ne l'avait été, aucun général russe n'avait été tué ni fait prisonnier; et l'armée, ralliée derrière le Rhin, dont elle avait rompu les ponts, avait sa principale force à Schaffhausen.

Les Autrichiens, à la valeur desquels on ne pouvait donner trop d'éloges, avaient été forcés, par l'échec des Russes, de porter leur position en arrière, après avoir perdu leur général Hotzé, deux autres officiers-généraux et trois à quatre mille hommes. L'ennemi avait poussé un détachement sur Constance, évacué par un petit corps russe qui l'occupait, et qui, ne se croyant pas en force pour le défendre, s'était retiré de l'autre côté du Rhin, dont il avait rompu le pont. Quoique les malheurs et les fautes de M. de Korsakoff fussent en partie

réparés, le prince de Condé jugea néanmoins que les circonstances exigeaient qu'il accélérât sa marche, malgré la fatigue extraordinaire que son corps éprouvait nécessairement, après une marche de quatre cents lieues. Il fut décidé que la première colonne ferait un séjour à Pfullendorff, pour y attendre les autres, et que les régimens, laissant à Altschausen les voitures dont il était possible de se passer, camperaient ou bivouaqueraient dans la position qui leur serait indiquée près de Pfullendorff, où le quartier-général se rendit.

Le régiment noble à pied arriva le 29 sur son terrain à une heure après midi; et deux heures après, la colonne du duc de Berry, qui avait fait double marche.

Le camp n'ayant pu être établi, au défaut des bois de tente, qui n'étaient pas encore faits, les troupes bivouaquèrent.

Il y eut, le 30, séjour, pour donner le temps à la colonne du duc d'Enghien de s'approcher.

Nous avions dû nous porter à Stokach, pour y prendre une position en avant du grand magasin autrichien qui s'y trouvait, et qui était pour le moment couvert par le régiment des hussards de Bauer, auquel Monseigneur ordonna de marcher vers Constance, que les Fran-

çais avaient évacué, après avoir pillé quelques magasins. Cette circonstance détermina le prince de Condé à faire cantonner ses troupes au-delà de Stokach.

Le quartier-général fut établi le 1er d'octobre à Bodemann, à l'extrémité du lac de Constance, que nous ne nous étions pas attendus à revoir aussitôt, lorsque nous en avions quitté les bords deux ans auparavant, à notre départ d'Uberlingen.

L'ennemi n'était plus en mesure de faire aucune entreprise dans toute cette partie, les différens points de défense sur le Rhin étaient occupés, tant par l'armée russe que par les renforts autrichiens qu'avait envoyé du Brisgaw l'archiduc Charles, qui occupait à Donauschingen un point intermédiaire entre la Suisse et Manheim, dont il venait de s'emparer.

Le maréchal Suvarow, après avoir conquis l'Italie et avoir reçu de son souverain le titre de prince et le surnom d'*Italiski*, s'avançait par le pays des Grisons, et tout paraissait devoir nous faire espérer que la malheureuse journée du 25 n'aurait d'autre effet que d'avoir retardé l'exécution d'un grand plan, qui avait été déterminé pour chasser entièrement les républicains de la Suisse; cette opération

préliminaire étant indispensable avant de rien entreprendre sur les frontières de la France.

La colonne du duc d'Enghien, qui malgré une marche forcée n'avait pu joindre à Pfullendorff, arriva le 2 dans les cantonnemens qui lui avaient été assignés.

Le prince de Condé reçut une lettre de l'archiduc Charles, qui l'engageait à réunir son corps à trois bataillons qu'il faisait marcher pour occuper Constance. Les ordres furent donnés pour s'y porter le lendemain.

L'officier de l'état-major de l'armée, que le prince de Condé avait envoyé d'avance à Constance, l'ayant informé de grand matin de la difficulté qu'il aurait, à raison de l'arrivée des Autrichiens, pour établir ses troupes dans la position qu'il leur avait destinée, et de celle qu'il éprouverait également pour les subsistances, il fut décidé qu'il n'y aurait pas de mouvement. Les contr'ordres furent envoyés en conséquence.

Les détails ultérieurs et circonstanciés que nous reçûmes sur l'affaire du 25, nous apprirent que, contradictoirement aux derniers qui nous avaient été donnés, les Russes avaient perdu seize canons, et que deux de leurs généraux avaient été faits prisonniers. Tous les

équipages avaient été tellement et si imprudemment encombrés dans la ville de Zurich, qu'aucun n'avait pu être sauvé; toutes les voitures, chevaux, papiers des officiers-généraux et particuliers, étaient tombés entre les mains de l'ennemi.

Le 4, l'archiduc prévint le prince de Condé que les circonstances exigeaient de porter les trois bataillons qu'il avait destinés à occuper Constance vers Bregentz, où il avait fait marcher également d'autres troupes en arrière du lac, cette position ayant besoin d'être renforcée, à raison des forces que l'ennemi avait portées, dès le lendemain de l'affaire de Zurich, contre le maréchal Suvarow, qui avançait avec vingt-cinq mille hommes par le pays des Grisons.

Le général Baur continua d'occuper Constance avec son régiment et un bataillon russe. Il envoya des patrouilles pour tâcher d'établir sur sa gauche une communication avec le général Petrasch, qui avait pris le commandement des Autrichiens dans cette partie après la mort d'Hotzé, et qui devait en avoir lui-même avec le maréchal Suvarow, dont on n'avait aucune nouvelle, ce qui commençait à donner de grandes inquiétudes.

Le prince de Condé reçut le 5, dans la nuit,

des nouvelles de l'archiduc Charles, qui lui apprenait les progrès du feld-maréchal Suvarow, lequel, après avoir surmonté les plus grandes difficultés pour passer le mont Saint-Gothard, avait battu les ennemis près de Glaris, ce qui rendait nécessaire une marche en avant dans la partie de Schaffhausen et Constance, pour opérer une diversion utile au feld-maréchal, contre lequel les républicains paraissaient avoir porté leurs principales forces. L'archiduc avait en conséquence engagé M. de Korsakoff à marcher sur Pfinn, en avant de Frauenfeld, où il proposait au prince de Condé de se porter par Constance, pour y opérer la réunion de son corps avec l'armée russe. Les ordres furent en conséquence expédiés sur-le-champ aux différens régimens pour se mettre en mouvement, et se porter de leurs cantonnemens respectifs à Petershausen, faubourg de Constance, sur la rive droite du Rhin, où le point de réunion fut indiqué pour former la colonne et marcher militairement sur Pfinn.

A peine étions-nous en marche, qu'une nouvelle dépêche de l'archiduc apprit au prince de Condé que le défaut de subsistances retardant la marche du feld-maréchal, celle de M. Kor-

akoff et la sienne devaient être également suspendues.

S. A. R. proposait en même temps à Monseigneur d'occuper provisoirement la position en avant de Constance; quoiqu'il eût été nécessaire d'avoir vingt mille hommes pour la défendre, et surtout beaucoup d'infanterie, et que la nôtre se bornât à moins de trois mille, y compris un régiment de huit cents chasseurs russes qui s'y trouvait déjà, le prince de Condé, après avoir représenté à l'archiduc le danger d'une telle position et l'impossibilité de s'y maintenir par la nature du terrain (Constance étant environné au-delà du Rhin d'une chaîne de montagnes couvertes de bois qui s'étendent jusqu'aux portes de la ville), ne s'en rendit pas moins à l'invitation de l'archiduc et fit ses dispositions en conséquence. Le régiment russe, commandé par le général Titoff, et les hussards de Bauer, le régiment d'Enghien et celui de Durand prirent poste en avant de la ville, le reste des troupes bivouaqua en arrière de Petershausen, où le quartier-général fut établi, à l'exception du régiment noble à cheval de Berry, qui, à raison de la trop grande quantité de cavalerie que nous avions, resta cantonné à

Zell, à trois lieues en arrière. Nous avions trouvé sur notre route le régiment de dragons autrichien d'Archiduc-Ferdinand, qui fut également posté en avant de Constance.

Les patrouilles parties le 6 à la pointe du jour rapportèrent que l'ennemi était à une lieue et demie de la ville, sur la rivière de la Thur, en avant de laquelle il avait ses avant-postes.

Monseigneur monta à cheval à dix heures, pour faire une reconnaissance vers le chemin de Zurich. Nous entendîmes en sortant de la ville quelques coups de pistolet, et nous trouvâmes des patrouilles de Baur et d'Archiduc-Ferdinand, qui, ayant rencontré celles de l'ennemi, les avaient repoussées et ramenaient quatre prisonniers. Nous continuâmes notre reconnaissance avec un détachement de hussards et de cosaques jusqu'à une lieue de la ville, et nous ne rencontrâmes personne. Le reste de la journée se passa dans la plus grande tranquillité.

La cavalerie au-delà de Constance se trouvait beaucoup trop nombreuse puisque nous y avions vingt-un escadrons, qui, loin de pouvoir être d'aucune utilité par la nature du terrain, auraient au contraire causé un grand embarras en cas de retraite, qui ne pouvait

s'opérer que par une rue étroite et par un pont également étroit sur le Rhin. En conséquence, Monseigneur en fit repasser la plus grande partie et ne laissa qu'un escadron d'Enghien, deux de Bauer et deux d'Archiduc-Ferdinand, cinq escadrons suffisant pour l'emploi qu'on pouvait en faire. Les seize autres furent renvoyés au-delà du Rhin.

Nous apprîmes le 7 que les républicains ayant attaqué le feld-maréchal Suvarow dans le pays des Grisons, il les avait battus complétement, leur avait tué ou pris sept mille hommes, et que le général de Court, un de ceux en qui ils avaient le plus de confiance, était au nombre des prisonniers.

Le prince de Condé fit une nouvelle reconnaissance sur la gauche sortant par la porte de Kreslingen; toute cette partie était confiée à la surveillance du duc d'Enghien, qui avait sous ses ordres le régiment de Durand, un escadron de son régiment, et un d'Archiduc-Ferdinand. Le général Bauer était chargé des avant-postes de la droite avec trois escadrons et le régiment d'infanterie russe. Comme nous étions sur le point de rentrer, nous entendîmes vers la route de Zurich une tiraillerie qui ne tarda pas à devenir assez vive. Nous nous y portâmes

sur-le-champ; nous trouvâmes que l'ennemi avait occupé les montagnes en assez grande force. Le feu entre les tirailleurs, conservant chacun leur position, fut fort animé pendant deux heures, et coûta vingt-cinq à trente hommes tués ou blessés, aux Russes, qui, peu accoutumés à ce genre de guerre, restaient presque toujours en masse et se faisaient tuer ou blesser sans reculer un seul pas. Nous avions lieu de craindre que cette tirailleric n'eût pour objet de fixer notre attention dans cette partie et que l'ennemi ne fît filer en même temps des troupes sur notre gauche à la faveur du bois par lequel il était couvert, et que notre défaut d'infanterie ne nous permettait pas d'observer comme il aurait dû l'être. Les patrouilles d'hussards envoyées sur tous les points de cette partie où elles purent pénétrer, n'aperçurent aucun mouvement; vers trois heures le feu des tirailleurs diminuant sensiblement, Monseigneur ordonna aux nôtres de cesser, et les républicains ne tardèrent pas à en faire autant. Nous quittâmes alors le terrain, mais à peine étions-nous rentrés au quartier-général, que les coups de fusil recommencèrent, et que le canon, que l'ennemi n'avait pas encore montré, se fit entendre; nous remontâmes aussitôt à cheval, et,

arrivés hors de la ville, nous vîmes sur les hauteurs un assez grand nombre de troupes pour ne plus nous laisser aucun doute sur une disposition prochaine d'attaque; Monseigneur envoya aussitôt ordre à tous les équipages du quartier-général et des corps de filer sur Stockach. Un détachement de deux cents nobles à pied et les grenadiers de Bourbon sortirent pour renforcer les postes du régiment russe; l'ennemi se borna à une tiraillerie insignifiante sur le point de la porte de Zurich, où Monseigneur se trouvait avec notre principale force, et, profitant de l'avantage que lui donnait le pays couvert qu'il occupait, il arriva jusqu'au village de Kreslingen, touchant presque aux portes de la ville, et en délogea le régiment de Durand, qui malgré la supériorité de nombre de l'ennemi, le reprit avec beaucoup de vigueur, mais les républicains acquérant à chaque instant de nouvelles forces, l'obligèrent une seconde fois de l'évacuer et de se retirer vers la ville. Le duc d'Enghien, conservant dans un moment aussi critique un sang-froid et un calme qui, en pareille circonstance, ont peut-être plus de mérite que la valeur dont il avait déjà donné tant de preuves, fit couper le pont; mais les républicains arrivèrent en si grand nombre et

avec une telle célérité qu'on n'eut pas le temps de faire une coupure assez considérable pour opposer de grands obstacles à l'ennemi, que le régiment de Durand, ayant consommé toutes ses cartouches, ne put contenir. Le duc d'Enghien arriva pour lors à toutes jambes près du prince de Condé, qui était encore fort au-delà de l'autre porte, n'ayant pu être averti à temps des progrès des républicains sur le point de Kreslingen, et le prévint qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour gagner le pont de Constance, avant que le passage ne fût coupé. Nous nous retirâmes alors en traversant, au milieu des coups de fusils, la ville déjà occupée par l'ennemi; à peine avions-nous passé la porte, qu'il y arriva et la ferma. Deux cents chasseurs nobles, le régiment de Bourbon, le général Bauer avec son régiment et celui d'infanterie russe étaient encore dehors, ainsi que plusieurs officiers de l'état-major et aides-de-camp : le mien, le chevalier de La Salle, ainsi que le chevalier d'Esterno, mon neveu, officier d'état-major, jeunes gens très-distingués l'un et l'autre par leur brillante valeur, étaient de ce nombre. Les grenadiers de Bourbon, à la tête de la colonne, enfoncèrent la porte, se firent jour à la baïonnette, culbutant tous ceux qui la défen-

daient; et cette colonne traversa la ville en tirant et recevant des coups de fusils qui nous coûtèrent beaucoup de monde. Le bruit s'était répandu que la retraite du prince de Condé avait été coupée; dès que les troupes surent qu'il étaitde l'autre côté du pont, un cri général de *vive Condé! vive le Roi!* manifesta leur joie et redoubla leur ardeur. Les compagnies française et suisse, sous les ordres de leurs commandans Gilles et Le Sage, donnèrent particulièrement dans cette circonstance, des preuves distinguées de valeur en arrêtant la colonne des républicains et en protégeant la retraite de la nôtre par leur feu et par différentes charges à la baïonnette dans les rues. Lorsque la retraite fut entièrement effectuée, le duc d'Enghien chargea le sieur Le Sage de couper le pont, ce qu'il exécuta sous le feu de l'ennemi avec autant de courage que d'intelligence.

Le prince de Condé, après avoir fait maintenir le poste de Petershausen, que continua d'occuper le duc d'Enghien lui-même jusqu'à ce que le pont fut entièrement détruit, fit bivouaquer ses troupes près de Walmedingen; village à une lieue en arrière.

Le 8, à la pointe du jour, nous nous por-

tâmes sur Stahringen, près Radolphzell, où le prince de Condé établit son quartier-général, ayant son infanterie campée et sa cavalerie cantonnée en avant de cette position, excepté les détachemens restés sous les ordres du duc d'Enghien pour occuper Petershausen et pour former la chaîne de communication. La perte du corps en tués, blessés, ou prisonniers, fut d'environ cent cinquante hommes, et celle des Russes de deux cents cinquante. Nous eûmes à regretter plusieurs officiers, entr'autres le brave général de Salgues, âgé de soixante-quinze ans, colonel du régiment de Bourbon; MM. Duhaffond, de Bonnefonds, capitaines au même régiment, furent également tués, ainsi que le baron de Ferette, major du régiment de Durand. Le général de Vauborel fut blessé pour la troisième fois, l'ayant déjà été à Berstein et à Ober-Kamlach. Quelques autres officiers, parmi lesquels se trouva le comte Du Goulet, aide-de-camp de Monseigneur, furent faits prisonniers; nous en fîmes, de notre côté, une quarantaine, dont un commandant de bataillon et un capitaine, et nous prîmes un drapeau.

L'abandon de Constance, auquel nous nous trouvâmes forcés, avait été prévu par le prince

de Condé qui avait averti l'archiduc, à différentes reprises, de l'impossibilité où il se trouverait de conserver une aussi mauvaise position avec une aussi faible infanterie, s'il était attaqué; mais il avait fait le sacrifice de son opinion à cet égard au désir que lui avait témoigné l'archiduc, et nous nous trouvâmes, dans cette circonstance comme dans tant d'autres pendant les campagnes précédentes, victimes de la malveillance constante que les Autrichiens nous portaient.

Nous avions entendu, pendant l'affaire, une canonnade très-vive du côté de Schaffhausen, et nous apprîmes que M. de Korsakoff avait attaqué les républicains et les avait repoussés à trois lieues, en leur tuant beaucoup de monde, mais qu'il l'avait été ensuite lui-même jusques dans sa position en deçà du Rhin, après avoir bien inutilement perdu près de deux mille hommes. Cette opération isolée et incohérente ne pouvait être d'aucun avantage pour le feld-maréchal Suvarow, en faveur duquel M. de Korsakoff avait pensé qu'il faisait une puissante diversion.

Nous apprîmes, le 9, par le retour de deux de nos chirurgiens, qui, ayant été pris, étaient renvoyés par le général républicain, que nos

prisonniers, traités avec beaucoup d'égards, ne manquaient de rien.

Le prince Joseph de Lorraine arriva, le 10, avec six bataillons autrichiens, et trois divisions des dragons de Cohourg destinés par l'archiduc à camper et cantonner dans toute la partie qui s'étend de Zell à Constance que nous occupions. Ces troupes qui eussent été si nécessaires lorsque l'archiduc avait témoigné au prince de Condé le désir qu'il occupât la position de Constance, ce qu'il avait fait sans hésiter, arrivèrent à l'instant où le changement de circonstances les rendait tout-à-fait inutiles.

Le duc d'Enghien fit, le 11, savoir au prince de Condé que les républicains ayant évacué Constance, il avait passé le Rhin dans des bateaux avec cent grenadiers pour l'occuper, qu'il avait fait prisonniers quelques traîneurs et recueilli plusieurs de nos blessés restés dans la ville. Cette retraite précipitée ne pouvait être attribuée qu'à quelque nouveau succès du feld-maréchal Suvarow, qui continuait d'avancer et dont la marche paraissait dirigée vers Saint-Gall, dans l'intention sans doute d'opérer sa réunion avec M. de Korsakoff, auquel il avait mandé de ne faire aucun mouve-

ment avant d'avoir reçu ses ordres ultérieurs.

Le 12, les Autrichiens qui avaient relevé à Constance les postes établis par le duc d'Enghien, dont les troupes avaient grand besoin de repos, avaient, dans la soirée de la veille, reçu une sommation de l'ennemi, revenu à ses portes et menaçant de brûler la ville, si elle n'était promptement évacuée. Les Autrichiens n'ayant aucun moyen d'éviter l'effet d'une telle menace et d'autre ressource pour opérer leur retraite que des bateaux, le pont étant rompu, la firent sur Petershausen. Constance fut de nouveau occupé par les républicains, qui avaient eu sans doute une fausse alarme sur la marche du maréchal de Suvarow, encore trop éloigné pour les inquiéter.

Le prince de Condé qui avait écrit, quinze jours auparavant, au feld-maréchal Suvarow, pour lui donner avis de son arrivée, reçut sa réponse en date du 8 de Feldkirck; il lui mandait qu'il se portait dans la partie que nous occupions, que la position que Monseigneur avait prise avec son corps à portée de Schaffhausen cadrait parfaitement avec les projets qu'il pouvait avoir, et qu'il espérait lui être bientôt réuni. La lettre contenait d'ailleurs les choses personnelles, pour Monseigneur, les

plus honnêtes, les plus méritées, et les plus flatteuses de la part d'un aussi grand homme.

Le prince de Condé reçut, le 13, à dix heures du soir par un officier, une dépêche de l'archiduc qui lui mandait que les opérations futures exigeant de nouvelles dispositions, il le priait de porter son quartier-général à Radolphzel, de placer son camp en avant et d'occuper, conjointement avec M. de Korsakoff, dont le quartier-général serait à Singen, les positions sur le Rhin, depuis Petershausen jusqu'à Dissenhornn, où se porterait le corps du prince de Lorraine. Celui-ci devait prolonger le maintien des postes du Rhin jusqu'à Schaffhausen, et sa droite être appuyée sur le corps de Nauendorff, dont celui du prince de Lorraine faisait partie, et qui occupait les villes forestières. L'archiduc ajoutait que toutes les troupes devaient avoir opéré, le 15, le mouvement qu'il prescrivait, et se tenir ensuite parfaitement prêtes à exécuter de nouveaux ordres. Monseigneur n'ayant pas une infanterie assez nombreuse pour occuper toute la partie, depuis Zell jusqu'à Petershausen, dont la surveillance lui était particulièrement destinée, envoya à M. de Korsakoff un officier d'état-major, pour lui demander quel-

occupions, rien ne s'opposerait au désir que S. A. témoignait de rejoindre l'armée russe. Le prince de Lorraine fit savoir en même temps à Monseigneur que d'après les ordres qu'il venait de recevoir de l'archiduc, un général autrichien se rendrait auprès de lui pour concerter le mouvement respectif qui devait s'opérer dans les troupes.

Le comte de Lévignac, aide-de-camp du prince de Condé, qui l'avait envoyé au maréchal de Suvarow, nous surprit extrêmement par la nouvelle que ce général, qu'il avait trouvé à Feldkirck, en était parti avec son corps pour se porter par Lindau et Mersebourg sur Stockach, où il devait arriver dans quatre jours.

Le général autrichien Sebottendorff, annoncé par le prince de Lorraine, arriva dans la soirée; il fut convenu avec lui qu'il ferait relever le lendemain tous les postes que nous occupions sur le bord du lac jusqu'à Petershausen, après un mouvement en arrière que nos troupes feraient pour prendre des cantonnemens entre Zell et Stockach, et nous mettre en mesure d'opérer notre réunion avec le maréchal de Suvarow.

Le mouvement qui avait été préparé la veille s'opéra le 17, et le quartier-général fut établi

à Walviss sur la grande route de Zell à Stockach. Nous avions présumé que la marche du feld-maréchal apporterait quelque changement à celle de M. de Korsakoff qui allait à sa rencontre, mais nous apprîmes qu'elle n'était point suspendue, et qu'il continuait de se porter avec son corps vers Mersebourg.

Le prince Gortschakoff, qui avait écrit au général républicain Massena, pour lui demander l'échange de nos prisonniers qu'il avait réclamés comme officiers russes, reçut de lui une réponse très-honnête, par laquelle il lui mandait qu'il les avait déjà fait partir pour l'intérieur de la France, mais que d'après le désir qu'il lui témoignait, il allait envoyer l'ordre de les faire rétrograder.

Un aide-de-camp que Monseigneur avait envoyé à M. de Korsakoff, lui rapporta le 18 une lettre de ce général, qui lui mandait que n'ayant reçu aucun contre-ordre du feld-maréchal qui paraissait avoir fait quelque changement dans ses propres dispositions, puisqu'il était arrêté à Lindau avec son corps, il marchait pour le joindre. Le prince de Condé se décida en conséquence à continuer lui-même sa marche le lendemain matin sur les traces de Korsakoff, si quelque nouvelle circonstance n'apportait

pas encore un changement à cette disposition; et cherchant à fixer ses incertitudes sur sa destination ultérieure, il dépêcha de nouveau le comte de Lévignac au maréchal de Suvarow, pour lui demander des ordres.

Les différens corps se mirent le 19 en mouvement pour aller cantonner dans les environs de Salmansweiler qui fut destiné au quartier-général. Monseigneur ayant appris pendant la marche par les fourriers qui revinrent au-devant de lui que Salmansweiler était occupé par des troupes russes, fit porter son quartier-général à Uberlingen. Il y eut d'ailleurs peu de choses changées pour les cantonnemens qui avaient été assignés aux différens corps.

Monseigneur reçut le 20 la réponse du maréchal de Suwarow, qui le priait de porter son quartier-général à Langen-Argen sur les bords du lac entre Buchorn et Lindau, et de placer ses troupes dans les environs, le prévenant qu'elles seraient au plutôt dans le cas d'occuper des cantonnemens plus étendus. Il était difficile de présumer quels pouvaient être les projets ultérieurs du maréchal, la position qu'il avait prise en arrière du lac, et le mauvais état de l'armée russe, diminuée de moitié par les pertes de la campagne, mal vêtue, mal nourrie,

autorisaient à penser qu'il songeait à prendre des quartiers d'hiver; d'un autre côté, il devenait difficile de croire que l'archiduc et le maréchal voulussent laisser les républicains maîtres de la Suisse, sans faire encore quelque nouvelle tentative pour les en chasser, d'autant qu'il y avait beaucoup de mouvement dans les troupes autrichiennes, dont la plus grande partie se portait vers Schaffhausen et les villes forestières.

Toutes les troupes de l'armée de Korsakoff n'étant pas encore arrivées à leur destination, et Monseigneur craignant qu'elles n'apportassent quelqu'obstacle à la marche de son corps, ainsi qu'il était arrivé la surveille, il différa d'un jour le mouvement que nous devions faire pour occuper la position indiquée par le feld-maréchal, et à laquelle nous ne pouvions arriver qu'en deux jours.

Le prince de Condé partit le 22 d'Uberlingen, et vint à Haguenau où le quartier-général fut établi. Les troupes furent cantonnées dans les environs.

Monseigneur se rendit le 23 à Langen-Argen, et les troupes occupèrent les cantonnemens qui avaient été désignés par le feld-maréchal. Langen-Argen se trouvait placé absolument sur les bords du lac, ayant un vieux château qui

formait une presqu'île, et dans lequel on avait caserné les compagnies française et suisse. Un petit port contenait quelques barques armées d'un canon; elles étaient sous les ordres du colonel anglais Williams au service d'Autriche qui, ayant quatre cents hommes à sa disposition, croisait sur le lac, et se tenait toujours prêt à se porter sur les points où sa petite marine pouvait être de quelque utilité.

Nous entendîmes le 24, vers neuf heures du soir, quelques coups de canon à l'extrémité du lac, et nous apprîmes le lendemain par le retour des barques de patrouilles que les républicains, ayant tenté de construire une redoute dans le Rheinthal vers Rheineck, les Autrichiens avaient envoyé quelques boulets pour disperser les travailleurs, et qu'ils y étaient parvenus.

Monseigneur ne se trouvant le 25 qu'à trois lieues de Lindau, où était le quartier-général du maréchal de Suvarow, partit de grand matin pour le voir, et pour arriver avant son dîner qui était toujours à huit ou neuf heures. S. A. le trouva dans l'église, où il assistait à l'office que l'on célébrait à l'occasion de la fête de l'impératrice. En faveur de cette cérémonie, il était en uniforme décoré de tous ses ordres. Il reçut Monseigneur avec grâce, et lui dit que le plaisir

de le voir était pour lui au-dessus de celui de gagner une bataille. Il ne négligea aucune occasion de lui adresser les choses les plus flatteuses pour lui personnellement et pour son corps, le citant comme un modèle de fidélité au souverain, de constance, de valeur, et tous ceux qui le composaient comme les héros du siècle. D'après son usage de se coucher après le dîner, quand les circonstances le lui permettaient, il chargea le prince Gortschakoff (cousin de celui qui était accrédité par l'empereur auprès du prince de Condé), son adjudant-général, et en qui il avait une confiance particulière, de communiquer à Monseigneur toutes ses dépêches, instructions, etc., ne devant et ne voulant, dit-il, avoir aucun secret pour un tel prince.

S. A. avait compté revenir le soir à son quartier-général; mais le maréchal la pressa si vivement de différer son départ jusqu'au lendemain, qu'elle coucha à Lindau pour se trouver au rendez-vous qu'il lui avait donné à cinq heures du matin. Monseigneur et le maréchal eurent une longue conférence, dans laquelle celui-ci ne laissa aucun doute sur l'extrême animosité qui régnait entre les Russes et les Autrichiens que nous avions déjà eu bien des

occasions de remarquer. Le défaut de l'accord, qui eût été si nécessaire pour le succès des opérations, en avait arrêté le cours; les Autrichiens ne donnaient aux Russes aucune des facilités qu'ils étaient dans le droit d'attendre de leurs alliés; ils ne leur procuraient aucun moyen de subsistance; ils les en laissaient manquer à un tel point, que l'état de pénurie et de disette dont souffrait l'armée russe avait forcé le maréchal Suvarow à prendre la position inactive qu'il occupait, et à disposer ses quartiers d'hiver où il venait déjà d'envoyer la plus grande partie de sa cavalerie vers Reitlingen sur le Danube; ils étaient devenus nécessaires pour reposer ses troupes, et pour lui donner le temps d'attendre les ordres de l'empereur, à qui il avait rendu un compte exact des contrariétés sans nombre qu'il éprouvait de la part des Autrichiens. Suvarow exhalait sans nulle réserve son mécontentement, et avec d'autant plus de raison qu'aucune des proclamations qu'il avait faites après ses victoires en Italie, n'avaient eu leur effet. La cour de Vienne n'avait pas permis le rétablissement des souverains dont Suvarow venait de soustraire les états au joug républicain, et n'avait pas souffert le retour du roi de Sardaigne dans sa capitale,

ni que les troupes piémontaises lui prêtassent serment de fidélité. Cet invincible général, dont la gloire paraissait exciter la jalousie de l'armée et du cabinet d'Autriche, avait dans le cours de cette campagne délivré l'Italie entière de ses oppresseurs, fait soixante-dix mille prisonniers, pris trois mille canons, cent mille fusils, et après avoir franchi les Alpes et surmonté des obstacles de tout genre, serait encore parvenu à faire évacuer la Suisse, malgré l'échec de Korsakoff, s'il eût été secondé dans cette opération importante par l'archiduc, dont l'inaction depuis quatre mois ne pouvait avoir d'autre motif que des ordres précis du cabinet de Vienne, qui avait sans doute résolu de faire tomber tout le poids de la guerre sur la Russie, et d'anéantir ses troupes.

L'archiduc, informé du projet de retraite du maréchal de Suvarow, lui envoya à Lindau un de ses aides-de-camp, pour l'engager à une conférence sur un plan de défense.

« Dites à Monseigneur l'archiduc, répondit » Suvarow, que je ne connais pas de défensive; » je ne sais qu'attaquer. J'irai en avant quand » bon me semblera, et alors je ne marcherai » pas en Suisse; je marcherai, selon mes ordres, » directement en Franche-Comté. Dites-lui qu'à

» Vienne je serai à ses pieds, mais qu'ici je suis » au moins son égal. Il est feld-maréchal, je le » suis aussi; il est au service d'un grand empe- » reur, et moi aussi; il est jeune, et moi je suis » vieux. J'ai acquis de l'expérience à force de » victoires, et je n'ai ni conseils, ni avis à prendre » de qui que ce soit, je n'en prends que de Dieu » et de mon épée. »

Le duc de Berry alla le 26 dîner chez le maréchal de Suvarow, où il trouva encore le prince de Condé qui le lui présenta. Le maréchal ayant repris son costume ordinaire qu'il ne quittait, ainsi qu'il avait fait la veille, que les jours de cérémonie, était en veste et culotte de toile blanche, ayant un pied chaussé d'une botte et l'autre d'une pantoufle, ne portant aucun ordre, et affectant dans tout son extérieur une singularité dont on ne pouvait trouver le motif de la part d'un homme qui avait autant d'esprit et de connaissances que dans la prétention d'être un original absolument sans copie.

Les lenteurs et la mauvaise volonté évidente des Autrichiens, ne permettant pas au maréchal de Suvarow de poursuivre les opérations dont il avait formé le plan, et dont il regardait le succès comme infaillible s'il eût été se-

condé, ainsi qu'il avait droit de l'espérer, il se décida définitivement à laisser la ligne de défense sur les bords du Rhin aux troupes autrichiennes, et à faire prendre des quartiers d'hiver à son armée dans les environs d'Augsbourg, où il résolut d'établir son quartier-général. Il désigna pour celui du prince de Condé la ville de Landsberg sur le Leck, en avant de laquelle son corps devait être cantonné. La marche pour aller occuper cette nouvelle position fut déterminée sur trois colonnes, la première formée d'une division russe sous les ordres du général Derfelden, à la tête de laquelle devait marcher le maréchal lui-même partant le 30, la nôtre le 31, et la seconde division russe, commandée par le général Rosenberg, fermant la marche le 3 novembre.

Les ordres pour la marche du corps, conformément aux dispositions annoncées, furent expédiés le 30.

Le général Bauer ayant reçu ordre de l'empereur de se rendre en Hollande pour y prendre le commandement des troupes russes qui s'y trouvaient, partit et laissa celui de son régiment au colonel.

Les différens corps partirent le 31 de leurs cantonnemens respectifs pour coucher dans

les environs de Ravensburg, où le quartier-général du prince de Condé fut placé.

A Wurzach, Monseigneur apprit le 1er de novembre que le maréchal de Suvarow s'était arrêté à Leutkerich, et suspendait sa marche pendant deux jours.

Le quartier-maître-général du maréchal ayant mandé à Monseigneur que le retard dans la marche du général dont nous ignorions le motif n'en devait apporter aucun à la sienne, il se rendit le 2 à Memmingen. Le grand-duc Constantin, second fils de l'empereur, qui avait fait la campagne d'Italie avec Suvarow, et qui y était arrivé la veille, vint au-devant du prince de Condé, à une lieue de la ville, et vit défiler le régiment noble à cheval, le régiment d'Enghien, et le régiment de Durand: ce prince témoigna une grande satisfaction. Il donna à dîner au prince de Condé, au duc de Berry et au duc d'Enghien, sans aucun autre convive. Après le dîner, il vit passer le régiment noble à pied, et exprima un véritable intérêt et de la sensibilité pour tous ces gentilshommes qui, portant le mousquet depuis huit ans, faisaient le métier de soldat.

Le soir, le prince Gortschakoff donna au grand-duc un fort joli bal, où toutes les femmes

de la ville et les jeunes officiers, tant français que russes, se réunirent. Le maréchal de Suvarow, dont la colonne devait se porter le lendemain à Memmingen, y arriva le même jour.

Le 3, le prince de Condé retarda son départ pour assister au passage du régiment des grenadiers de Bourbon que le grand-duc lui avait montré le désir de voir, et dont il fut très-content. Monseigneur se rendit ensuite chez le maréchal de Suvarow, qui était déjà à table quoiqu'il fût à peine dix heures. Il vint au-devant de S. A. dès qu'elle parut à la porte de la salle à manger : il lui dit les choses les plus aimables, ainsi qu'à tous ceux qui le suivaient, et nous embrassa presque tous. J'avais déjà été le voir le matin avant son dîner, auquel il avait bien voulu m'inviter, et pour lequel je m'étais excusé, devant partir quelques momens après avec Monseigneur. Il m'avait accueilli avec l'honnêteté et avec l'obligeance qu'il témoignait à tout ce qui composait le corps de Condé, m'engageant à le revenir voir à Augsbourg, puisqu'il ne m'était pas possible de dîner avec lui. Il était dans son costume ordinaire de veste et culotte blanche. Monseigneur n'ayant pas voulu interrompre long-temps son dîner prit congé de lui, et partit pour Mindel-

heim, où était ce jour-là son quartier-général

Le prince de Condé se rendit à Landsberg, et tout son corps occupa des cantonnemens en avant du Leck, derrière lequel se trouvait le quartier-général. Ils furent distribués ainsi qu'il suit:

Le régiment noble à pied, à Léeder et environs;
Le régiment de Bourbon, à Oberiglinglen, etc.;
Le régiment noble à cheval, à Schongau et environs;
Le régiment d'Enghien, à Buchloe, etc.;
Le régiment de Durand, à Biédingen, etc.;
Le régiment de Bauer, à Whall, etc.;
L'artillerie à Schoffelding, etc.;
Le dépôt et l'hôpital qui étaient à Schwabenmunchen furent envoyés à Rain.

Le prince de Condé ayant reçu la veille une lettre du maréchal de Suvarow qui lui annonçait le désir de le voir, partit le 11 à trois heures du matin, pour arriver à Augsbourg, qui n'était qu'à huit lieues de Landsberg, avant l'heure de son dîner. S. A. revint dans l'après-midi.

Monseigneur n'ayant fait part qu'à ses chefs d'états-majors de l'objet de son voyage, il se borna à donner, le 12, l'ordre suivant:

« S. A. M. le maréchal prince de Suvarow » ayant donné ordre à toutes les troupes sous » son commandement de se tenir prêtes à mar-

» cher au premier ordre, Monseigneur prévient » les corps de cette disposition générale, et » prescrit à tous les commandans de prendre » leurs mesures en conséquence.

» L'intention de Monseigneur est que cet » ordre parvienne dans la journée à toutes les » troupes de son corps. »

Cet ordre ouvrit un vaste champ aux conjectures qui, presque toutes, se tournaient du côté d'une marche rétrograde.

Le prince Gortschakoff, revenu le 14 d'Augsbourg où il avait été appelé par le feld-maréchal, ne laissa plus aucun doute sur l'événement auquel nous avions été préparés par l'ordre de la surveille; et Monseigneur fit connaître que l'empereur de Russie, mécontent de la conduite du cabinet de Vienne, avait signifié à l'empereur d'Allemagne qu'il retirait ses troupes, et avait envoyé ordre au feld-maréchal Suvarow de les ramener dans ses états, ce qu'il s'était disposé à faire sur-le-champ; mais il avait cédé après beaucoup de résistance aux prières instantes du prince d'Esterhazy (arrivé depuis peu de Vienne pour lui apporter la grande croix de Marie-Thérèse), qui l'avait supplié d'attendre le retour d'un courier qu'il avait dépêché à l'empereur son maître. Le maréchal

avait consenti à différer son départ d'une quinzaine de jours. En conséquence, le mouvement rétrograde de l'armée fut déterminé pour le 26, si une réponse de Vienne, telle qu'on pouvait la désirer ou de nouveaux ordres de l'empereur de Russie, n'apportaient aucun changement. On convint de ne pas envoyer pour le moment l'ordre relatif à cette détermination qui devait nécessairement répandre la plus grande consternation dans tout le corps; la perspective du retour en Russie et l'anéantissement de toutes les espérances que nous avion eu tant de raisons de concevoir, ne pouvaient pas produire un autre effet. Il était à présumer que l'ordre qui serait donné pour cette marche en arrière deviendrait le signal de la désertion d'une partie de nos troupes soldées, dont la répugnance pour le retour vers le nord était invincible, et amènerait une espèce de dissolution de ces régimens que nous ne pouvions guère espérer d'éviter, que dans le cas où un rapprochement des deux cours impériales déterminerait un contre-ordre qui pourrait seul nous sortir de la position critique dans laquelle nous nous trouvions.

Je me rendis le 18 à Augsbourg, où l'on attendait sous peu de jours la réponse de Vienne.

Le maréchal paraissait décidé, pour peu qu'elle annonçât des dispositions qu'il pût juger convenir à son souverain, à différer son départ jusqu'à ce que de nouveaux ordres de sa part lui fussent parvenus. Tous les préparatifs ne s'en faisaient pas moins, et la marche de l'armée russe fut déterminée sur deux colonnes; la première partant le 26, et se dirigeant sur le Bug par Prague et Cracovie; et la seconde partant le 28 par la route de Brunn, Olmutz, Zamoscz, pour se rendre à Wlodzimir. Il fut décidé que le corps de Condé formerait une colonne particulière, qui se porterait sur Dubno par Munich, Lintz, Olmutz et Lemberg.

Le 19 étant un jour de fête, j'assistai à la messe du maréchal, qui, revêtu ce jour-là du grand uniforme de feld-maréchal autrichien, était décoré d'autant d'ordres qu'il pouvait en être placé sur son habit, tous enrichis de superbes diamans, ainsi qu'un portrait de l'empereur qu'il portait au col; mais, ne sortant jamais de son caractère d'originalité, il chantait tantôt seul, tantôt avec des espèces d'enfans de chœur qu'il se plaisait à diriger, feuilletait trois ou quatre gros livres de prières, faisait des génuflexions sans nombre, des signes de croix, etc. Je dînai ensuite à neuf heures avec

lui chez le prince Gortschakoff, qui se trouvait pour le moment à Augsbourg. Placé à table vis-à-vis du maréchal, je fus fort surpris de le voir me fixer et porter sur sa tête un verre plein de vin qu'il tenait de ses deux mains ; il me fit dire par son valet de chambre qu'il me portait la santé du Roi, à laquelle il buvait de tout son cœur.

Le soir, le maréchal alla à la comédie, où il y avait un monde prodigieux. Dès qu'il parut la salle retentit d'applaudissemens, de *vivat*, et le public témoigna son enthousiasme par des transports de joie et d'admiration auxquels ce respectable vieillard parut extrêmement sensible : la main posée sur son cœur, il faisait des révérences à tous les spectateurs.

Je revins le 20 à Landsberg, sans avoir pu, pendant mon séjour à Augsbourg, fixer mon incertitude sur le sort ultérieur qui nous était réservé.

Le prince Gortschakoff arrivant le 23 d'Augsbourg, apporta au prince de Condé des lettres de l'empereur, qui avait de nouveau mandé au feld-maréchal de partir sans délai avec son armée, pour la ramener en Russie. Il fut en conséquence décidé que les dispositions préparées auraient leur effet, et que les colonnes se met-

traient en marche aux jours ci-dessus indiqués.

S. M. I. mandait à Monseigneur que d'après la satisfaction qu'il lui avait témoignée de la conduite du général Titoff à l'affaire de Constance, son régiment ferait désormais partie du corps aux ordres de S. A.

Le prince de Condé se rendit le 24 à Augsbourg, pour arrêter définitivement avec le feld-maréchal les dispositions relatives à la marche de son corps, et il en revint le lendemain.

Le prince Gortschakoff, qui était retourné à Augsbourg, manda le 26 à Monseigneur que quelques changemens à faire dans la disposition des marche-routes ayant retardé le départ des colonnes russes, celui de son corps n'aurait lieu que le 12 décembre.

Le feld-maréchal Suvarow et son quartier-général partirent, le 30, d'Augsbourg, pour prendre la route de Ratisbonne.

Les ordres pour le départ, conséquemment aux dispositions arrêtées, furent expédiés le 8 de décembre aux différens corps.

Le prince de Condé et son quartier-général partirent le 12 de Landsberg et allèrent coucher à Inning. Monseigneur avait reçu pendant la nuit un courrier du feld-maréchal Suvarow, qui lui annonçait qu'en conséquence d'un ordre

de l'empereur, l'armée devait prendre ses quartiers d'hiver en Bohême et en Autriche; que le corps de S. A. n'en devait pas moins se mettre en marche, et qu'il lui donnerait avis du point où il devrait s'arrêter. Il le prévenait, en outre, que ce ne serait sûrement pas au-delà de Lintz. Cette nouvelle disposition, que Monseigneur fit connaître sur-le-champ à tous les corps, autorisait l'espérance que nous ne retournerions pas en Pologne; mais l'effet de la marche rétrograde s'était déjà fait sentir, et il y avait eu pendant la nuit quelque désertion dans nos corps soldés, particulièrement dans le régiment de Bourbon, d'où il était parti une trentaine d'hommes.

Le quartier-général coucha, le 13, à Bœsingen.

A Perlach, à une lieue de Munich, le prince de Condé ayant accepté l'invitation que lui avait faite l'électeur de Bavière, de dîner chez lui, se rendit le 14, avant midi, à l'hôtel du *Cerf d'Or*, où son arrivée ayant été annoncée, il reçut les émigrés français, qui, en fort grand nombre dans cette ville, s'étaient réunis pour lui présenter leurs hommages. S. A. alla ensuite dîner avec les officiers de ses états-majors et de sa maison, chez l'électeur, qui, l'ayant beaucoup

connu en France lorsqu'il n'était encore que prince Maximilien des Deux-Ponts et colonel du régiment d'Alsace, l'accueillit avec autant de distinction que de cordialité. Il combla d'attentions particulières tous les Français, ne négligeant aucune occasion de rappeler le temps où lui-même avait été si heureux au service du Roi de France.

Une heure après le dîner, le prince de Condé étant rentré à l'auberge, où il reçut encore quelques visites, partit pour aller coucher à son quartier-général.

Le duc de Berry étant arrivé le lendemain, l'électeur avec l'électrice et toute sa cour alla aux portes de la ville voir passer le régiment du prince. Il s'empressa de rendre agréable à S. A. R., par des parties de chasse, des spectacles et des concerts, le petit séjour qu'il fit à Munich.

Le prince de Condé ayant séjourné, le 16, à Perlach, en partit pour aller coucher à Hohenlinden (devenu si célèbre par les malheurs et par les fautes des Autrichiens à la bataille qu'ils y perdirent à la fin de la campagne de 1800), où il reçut un courrier du maréchal de Suvarow, qui lui mandait que son corps devait

prendre des cantonnemens pendant quinze jours dans les environs de Lintz, où serait son quartier-général. Ce terme de quinze jours répandit d'autant plus de consternation, que, d'après le premier avis du maréchal, chacun s'était flatté que les quartiers d'hiver annoncés seraient permanens, et qu'il ne serait plus question d'une continuation de marche vers la Pologne. Il en résulta une désertion assez considérable dans les régimens de Bourbon et de Durand. La perte du régiment d'Enghien se borna à deux ou trois hommes.

Nous allâmes le 17 à Haag; le 18, à Empfing, séjour. Le 20, à Altœtting (1); le 21, à Marckel; le 22, à Braunau, séjour. Le 24, à Oberberg; le 25, à Scharding; le 26, à Beyerbach, séjour. Le 28, à Efferding; le 29, à Lintz (2).

Les régimens occupèrent des cantonnemens

(1) Le froid qui avait commencé depuis plusieurs jours était devenu si vif, qu'il arriva plusieurs accidens, et qu'un assez grand nombre de gentilshommes eurent les oreilles, le nez et les mains gelées, quelques-uns même à un tel point, que l'on fut obligé de leur couper les doigts.

(2) Le quartier-général fut établi dans cette ville.

assez éloignés et fort dispersés, dans lesquels ils furent établis ainsi qu'il suit:

Le régiment noble à pied, à Neuhoffen;
Le régiment de Bourbon, à Riedau;
Le régiment de Durand, à Hall;
Le régiment de Titow, à Floréau;
L'artillerie, à Hersching;
Le régiment noble à cheval, à Steyer;
Le régiment d'Enghien, à Grisskirken;
Le régiment de Bauer, à Kremsmunster.

Le prince Gortschakoff, revenant le 30, de Munich, nous rendit l'espoir de ne point aller en Pologne, assurant à Monseigneur que l'électeur avait reçu des nouvelles positives du contre-ordre arrivé à l'armée russe.

1800.

Des nouvelles officielles fixèrent, le 2 de janvier, notre incertitude et mirent un terme aux alarmes que nous donnait, à si juste titre, la perspective d'un second voyage en Pologne dans la saison la plus rigoureuse de l'année. Le maréchal Suvarow, qui avait son quartier-général à Prague, manda au prince de Condé qu'il avait reçu ordre de l'empereur de suspendre la marche de l'armée et de lui faire prendre des quartiers d'hiver en Bohême. Le

prince de Condé reçut en même temps une lettre de l'empereur qui lui mandait que son corps devant, ainsi que le reste de l'armée, cantonner pendant l'hiver en Allemagne, il fallait profiter de ce temps de repos pour s'occuper du recrutement et des moyens de porter les régimens au complet.

S. M. I. envoya en même temps à Monseigneur la grande croix de l'ordre de Malte, le chargeant d'en décorer le duc de Berry, qu'il venait, sur la demande du Roi, de nommer à la place de grand prieur de France, que le duc d'Angoulême avait laissé vacante par son mariage.

Un bas-officier du régiment de Bourbon qui avait pris un drapeau républicain à l'affaire de Constance, revint de Pétersbourg où Monseigneur l'avait envoyé le présenter lui-même à l'empereur, qui l'avait accueilli avec toutes sortes de bontés, lui avait donné une épée et l'ayant nommé officier, lui en avait fait remettre sur-le-champ l'habillement et l'équipement. L'empereur avait accordé la même grâce à un autre bas-officier du même régiment, qui avait également coopéré à la prise du drapeau; le sort avait désigné celui qui avait été chargé de le porter à Pétersbourg.

D'après les ordres que Monseigneur avait reçus de l'empereur, il donna, le 7, aux chefs des régimens soldés d'infanterie, celui de prendre les moyens qu'ils jugeraient les plus convenables et les plus expéditifs pour procéder à leur recrutement. Le travail du régiment d'Enghien demeura suspendu jusqu'à la réponse qu'on attendait de l'empereur, relativement aux chevaux qui lui avaient été demandés, leur nombre se trouvant déjà inférieur à celui des hommes.

A l'égard des corps nobles, il fut décidé que l'empereur n'ayant point mis de bornes à la force du régiment noble à pied, on continuerait de recevoir tous ceux qui seraient susceptibles d'y être admis, mais que le régiment noble à cheval se trouvant déjà excéder de beaucoup la force d'un régiment de dragons russes, et notre cavalerie étant plus complète que notre infanterie, il n'y aurait plus de nouvelles admissions dans ce corps.

La satisfaction que nous avait causée l'ordre de suspendre notre marche ne fut pas de longue durée. Le prince de Condé ayant reçu, le 26, des dépêches du maréchal de Suvarow, qui lui mandait que d'après les ordres de S. M. I. les armées russes continueraient leur

marche vers les frontières, et que le corps de S. A. devait se mettre en mouvement le 4 février. Il serait difficile d'exprimer la consternation que répandit généralement cette nouvelle inattendue qui détruisait toutes les espérances que nous avions eu lieu de concevoir.

Les ordres du départ et les marches-routes furent expédiés aux différens corps.

Toutes les dispositions pour le départ étant faites, et les corps les plus éloignés tels que l'artillerie qui était arrivée à Lintz, ayant déjà commencé leur mouvement, le prince de Condé reçut, le 2 de février, à onze heures du soir, un courrier de M. Wickam, ministre de l'Angleterre, qui se trouvait pour le moment à Vienne, d'après les lettres duquel il se décida à suspendre le départ de son corps. En conséquence, on envoya l'ordre sur-le-champ à tous les régimens de ne faire aucun mouvement et de rester dans leurs cantonnemens.

Le 3, Monseigneur ne fit rien connaître des raisons qui avaient déterminé le contre-ordre pour le départ et qui excitaient d'autant plus de curiosité que, d'après les nouvelles générales et particulières, la marche des Russes n'était pas suspendue et que le maréchal de

Suvarow continuait la sienne vers Cracovie, d'où il devait se rendre à Pétersbourg.

S. A. fit partir le comte de Lévignac, l'un de ses aides-de-camp, pour Ollmutz, où l'on calcula qu'il pourrait rejoindre le maréchal de Suvarow, auquel il écrivit pour lui communiquer les motifs qui l'avaient déterminé à suspendre sa marche, et qui ne pouvaient qu'être très-puissans. Le prince de Condé avait pris ce parti sur un avis du ministre d'Angleterre, et sans avoir reçu à cet égard aucun ordre de l'empereur à qui il écrivit sur-le-champ pour rendre compte de la suspension de son départ, et pour demander des ordres ultérieurs et définitifs. La joie que causa ce contre-ordre n'eut point de bornes et fut partagée par les habitans de la ville, qui nous témoignèrent, de la manière la plus flatteuse, celle qu'ils ressentaient de nous conserver encore quelque temps.

Le prince de Condé et son quartier-général assistèrent, le 6, à un service qui fut célébré pour le pape Pie VI, et auquel ils avaient été invités par les autorités civile et militaire.

Le comte de Lévignac revint, le 8, ayant trouvé, au-delà d'Olmutz, le maréchal de Suvarow, qui manda à Monseigneur combien il

approuvait le retard de sa marche et les motifs qui l'avaient déterminé. Il continuait la sienne vers la Russie. Cette retraite avait été provoquée par l'humeur extrême qu'avaient donnée à l'empereur de Russie les mauvais procédés dont les Autrichiens avaient en général accablé son armée pendant toute la campagne, l'ayant laissé manquer de tout, tant en Suisse qu'en Italie. La politique autrichienne n'avait rien négligé pour contrarier les plans et les opérations du maréchal de Suvarow, de la gloire duquel les généraux allemands étaient jaloux. Les détails, sur tous ces objets, que l'empereur avait appris par le grand duc Constantin, son fils, de retour à Pétersbourg, avaient encore ajouté à son indignation à laquelle le général autrichien Frœhlich, commandant le siége d'Ancône, avait mis le comble en recevant la capitulation de cette ville au nom de son souverain seul, quoiqu'un corps de troupes russes eût participé glorieusement aux opérations du siége. M. de Frœhlich s'était permis une autre insulte à l'égard de Paul 1^er^, en faisant arracher le pavillon russe qu'un capitaine de vaisseau de cette nation venait d'arborer sur un bâtiment français qu'il avait pris et auquel Frœhlich fit substituer le pavillon autrichien. L'empereur de

Russie ayant senti vivement cette offense, en avait sur-le-champ demandé satisfaction à la cour de Vienne, qui avait ordonné qu'un conseil de guerre, où se trouverait un général russe, fût assemblé pour juger la conduite de M. de Frœhlich ; mais cette satisfaction ne calma point les ressentimens du fougueux Paul contre l'Autriche, avec laquelle il ne voulut plus, dès ce moment, avoir rien de commun : il paraissait même disposé à une rupture éclatante, qui eût probablement eu lieu, si la catastrophe si connue n'avait pas mis un terme à ses jours et aux projets de vengeance qu'il nourrissait dans son cœur ulcéré.

Le général de Bauer arriva de Jersey où, d'après les ordres de l'empereur, il avait été prendre le commandement des troupes russes qui s'y trouvaient. A peine avait-il été rendu à cette destination qu'il avait reçu de nouveaux ordres de son souverain pour joindre son régiment.

La noblesse de la ville de Lintz, à laquelle nous avions donné, quelques jours auparavant, un très-beau bal et un grand souper dans la salle de spectacle, nous rendit l'un et l'autre avec beaucoup de magnificence à l'hôtel des Etats. Le comte de Türheim, ancien président des

États, jouissant d'une grande considération, et les six jeunes gens les plus qualifiés de la ville les comtes d'Althan, de Stahrenberg, de Weistenwolff, de Sebottendorff, d'Engel, et le baron de Léers, s'étaient chargés de faire les honneurs de cette fête à laquelle se trouvèrent nos princes, et ils y mirent une recherche d'attentions et d'honnêteté qui excita la reconnaissance générale du corps.

Le prince de Condé se rendit le 11 à Wels, à six lieues de Lintz, pour y conférer avec M. Wickam, ministre d'Angleterre, qui, allant de Vienne à Munich et Augsbourg, était extrêmement pressé et n'avait pu se détourner de sa route pour venir trouver S. A.

La régence ayant fait à Monseigneur des représentations sur la difficulté qu'on éprouvait pour se procurer des subsistances dans les cantonnemens que les régimens de Bourbon, d'Enghien et de Bauer occupaient, il leur fut envoyé le 12 ordre de se rendre sous peu de temps dans la Basse-Autriche, à douze ou quinze lieues de Lintz. Les trois lieux suivans furent désignés pour les états-majors : Bourbon, à Ulmenfeld; Enghien, à Agsbach; Bauer, à Wahl.

Le prince de Condé alla le 17 à une lieue de Lintz voir le régiment de Bauer, qui était en

route pour se rendre dans ses nouveaux cantonnemens.

Le prince Gortschakoff donna, le 18, une nouvelle preuve de sa sotte imprudence, dans une occasion qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, si le caractère flegmatique des Allemands et les mesures de précaution que prit le prince de Condé ne les eussent prévenues. Gortschakoff ayant réuni chez lui pour dîner les principaux officiers russes, tels que le général Bauer, le colonel Mussin-Puskin, et plusieurs autres, le repas ne tarda pas à dégénérer en orgie, ainsi que cela se pratiquait communément. L'auberge où il était logé avait un balcon sur la grande place. Les convives imaginèrent à la fin du dîner de prendre la nappe par les quatre coins et de la jeter dans la place avec tous les plats de dessert, les bouteilles et les couverts qui se trouvaient dessus. Cette extravagance ayant été exécutée aussitôt que résolue, avait rassemblé une grande quantité de peuple, qui bientôt remplit la place : les Russes jetèrent de l'argent en criant *vive Paul* I^er^ ! et engageant le peuple à en faire autant; celui-ci, ramassant l'argent, répondit par des cris de *vive François* II ! Les Russes, dessus le balcon, paraissaient le menacer par leurs gestes, sur ce qu'ils ne faisaient pas chorus avec eux.

Le prince de Condé ayant été averti sur-le-champ, donna ordre au major du quartier-général de distribuer des patrouilles et de disperser la foule sans employer la violence, ce qui fut facilement et promptement exécuté, d'autant que le prince de Condé m'ayant en même temps envoyé chez le prince Gortschakoff, je lui représentai, au nom de S. A., combien sa conduite était indécente et peu convenable à l'emploi qu'il remplissait. Après avoir écouté quelques instans le bavardage de gens fort échauffés, je parvins à mettre un terme à cette scène scandaleuse. Lorsque les fumées du vin furent un peu dissipées, Gortschakoff, honteux et encore trop chancelant pour se rendre chez le prince de Condé, auquel il sentait qu'il devait des excuses, en chargea le général Bauer, à qui S. A. trouva la langue encore trop épaisse pour entamer avec lui une conversation qu'il se proposait d'avoir le lendemain avec le prince Gortschakoff. Monseigneur fit connaître à celui-ci, dans les termes les moins ménagés, son mécontentement sur l'indécence d'une telle conduite, lui mettant aussi sous les yeux la facilité qu'il aurait de le perdre sans retour, s'il rendait compte de cette scène à son souverain, qui eût proportionné le châtiment

à l'indignation qu'elle lui aurait causé. Le seul général Titoff, dont la conduite ne cessait d'être sage et modérée, n'avait pas participé à cette orgie. Il faisait assiduement sa cour au prince de Condé, qui lui accordait autant d'estime que d'amitié.

S. A. alla voir le 21 le régiment d'Enghien, qui passait à portée de la ville pour se rendre dans ses nouveaux cantonnemens, et le 22 le régiment de Bourbon. Monseigneur eut lieu d'être très-content de leur tenue et du bon ordre dans lequel ils défilèrent en sa présence.

Les régimens de Bauer et de Titoff reçurent le 27 l'ordre du maréchal de Suwarow de se mettre en mouvement pour suivre la même marche que l'armée russe et retourner en Russie.

L'ordre qu'avaient reçu ces deux régimens ne laissant plus de doute sur l'intention absolue où était l'empereur de retirer d'Allemagne toutes ses troupes, l'impatience que nous avions d'apprendre sa détermination sur le compte que Monseigneur lui avait rendu redoubla, et il s'y mêla un peu d'inquiétude. Nous nous trouvions, par la retraite des Russes, entièrement livrés aux Anglais et aux Autrichiens, sur les dispositions favorables desquels nous n'avions pas eu jusqu'alors lieu de compter.

Le prince de Condé vit le 6 de mars défiler sur la place de Lintz, le régiment de Titoff qui était en marche pour prendre la route de Bohême et de Moravie.

S. A. vit également, le 7, le régiment de Bauer qui défila en grande parade.

Le courrier de l'empereur attendu avec tant d'impatience arriva le 10, et l'inquiétude qu'avait causée l'incertitude de notre sort, fit place à la consternation lorsqu'elle se trouva fixée, et qu'on apprit que l'ordre de S. M. I. était que le corps suivît la même marche que l'armée russe, et partît sans délai pour se rendre en Wolhynie.

Les ordres du départ pour le 20, et les marche-routes furent expédiés le 14 aux différens corps.

Un feld-jœger de l'empereur arriva à Lintz le 16, étant chargé de porter cinq drapeaux au régiment de Bourbon, en remplacement de ceux dont un avait été perdu à Constance; mais comme il ne l'avait été que par un événement particulier, le porte-drapeau étant tombé dans le Rhin, et que le régiment en avait pris un autre à l'ennemi, l'empereur joignit à l'envoi de ces drapeaux une lettre honorable pour le corps.

« Nous, par la grâce de Dieu, Paul Ier, em-
» pereur et autocrate de toutes les Russies, à
» notre régiment des grenadiers de Bourbon.
» Vu les services à nous rendus dans les com-
» bats près de Constance, où votre courage et
» votre intrépidité ont enlevé un drapeau à
» l'ennemi, il nous a plu de vous gratifier de
» drapeaux nouveaux en témoignage de notre
» bienveillance, et pour perpétuer le souvenir
» de vos hauts faits, sur les drapeaux est mar-
» quée l'action qui vous mérite une telle dis-
» tinction. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en
» sa sainte et digne garde.

» Donné dans notre capitale de Pétersbourg,
» le 10 février 1800. »

Sur les drapeaux était écrit d'un côté : *Dieu soit avec vous ;* de l'autre était représentée la Providence avec cette inscription : *Pour avoir pris un drapeau sur les Français infidèles.*

Le prince de Condé ayant envoyé ces drapeaux au régiment par M. de Solémy, aide-major-général de l'infanterie, le chargea de la lettre suivante :

« C'est avec une véritable satisfaction que
» j'envoie par M. de Solémy au régiment la nou-
» velle marque d'estime et de bonté dont S. M. I.
» vient de l'honorer. Je ne doute pas que tous

» les officiers et soldats ne s'empressent de té-
» moigner à S. M. I. toute leur reconnaissance
» par un attachement constant au service d'un
» souverain qui sait si bien récompenser la va-
» leur et par un dévouement sans bornes à sa
» personne, ainsi qu'à celle de notre Roi dont
» S. M. I. paraît bien loin d'abandonner la cause. »

FIN DU TOME II.

TABLE,

1796.

Pages

Plaintes du margrave de Baden au commandant-général, sur quelques rixes entre des individus du corps de Condé et de ses habitans, 1

Une partie de la cavalerie va à Rothenbourg, 2

Revue du corps par le prince Joseph de Lorraine, *Ibid*

Lettre de Madame royale (à son passage à Bâle) au prince de Condé, 3

Un gentilhomme, convaincu d'embauchage, a la tête tranchée, 6

Le prince de Condé mécontent du margrave de Baden, ayant cessé d'aller à Carlsruhe, celui-ci fait des avances à S. A., 9

Le rapprochement se fait à Rastadt, *Ibid*

Le corps va prendre des cantonnemens à Riegel près Fribourg, 10

Service pour Stofflet, général de la Vendée, *Ibid*

Le duc de Fleury, premier gentilhomme de la chambre du Roi, arrive à Riegel, et annonce l'arrivée de S. M., 12

Arrivée du Roi à Riegel, 13

Prétentions du comte d'Avaray, en sa qualité de capitaine-des-gardes, 14

Le Roi reçoit les visites des différens corps, 15

S. M. fait la revue des corps, 18

Service pour Charette, chef des royalistes vendéens, 19

La cour de Vienne engage le Roi à s'éloigner de l'armée, 20

S. M. s'y refuse, *Ibid*

Le terme de l'armistice est désigné pour le 31 mai, 21

Le corps fait un mouvement vers Müllheim, 21

Pages.

Préparatifs pour le passage du Rhin, 22
Changement de dispositions, 23
Le corps retourne à Riegel, *Ibid*
Trente mille hommes de l'armée du Rhin envoyés en Italie, *Ibid*
La défensive au lieu de l'offensive, 24
Le comte de la Tour succède dans le commandement au comte de Wurmser, *Ibid*
Les républicains passent le Rhin, surprennent Kehl *Ibid*
L'armée se met en mouvement vers Kehl, 25
Le duc d'Enghien propose de reprendre Kehl, 26
La prudence autrichienne s'y refuse, 28
Affaires journalières, 29
Combat de nuit de l'avant-garde commandée par le duc d'Enghien, 30
Lettre du prince de Condé au comte d'Ecquevilly, 31
Inquiétude du prince de Condé sur le duc d'Enghien dont il se trouve coupé, *Ibid*
Il apprend le lendemain sa retraite par la vallée de la Kintsig, 32
Le duc d'Enghien rejoint le prince de Condé, 33
Le quartier-général du prince de Condé se retrouve à Riegel, 36
Retraite de l'armée autrichienne, *Ibid*
Le corps de Condé se porte à Willingen, 40
Le comte de la Tour félicite le prince de Condé sur la valeur de ses troupes, 42
Punition d'un acte d'insubordination de quelques gardes-du-corps, 44
Le Roi quitte l'armée par l'avis de son conseil, 45
L'armée continue sa retraite, 47
Mauvaises dispositions des habitans de la Souabe envers le corps de Condé, 48
Un assassin attente, à Dilligen, à la vie du Roi, 54
Billet du Roi au prince de Condé, 58
Lettre du Roi au duc d'Enghien, 60
Les émissaires républicains cherchent à provoquer la désertion dans le corps de Condé, 66

Pages.
L'archiduc Charles fait livrer au prince de Condé une partie des équipages des troupes souabes qu'il avait fait désarmer, 69
Affaire d'Ober-Kamlach, le 13 août, 73
Etat des tués et blessés, 77
Retraite sur la Bavière, 80
Les princes vont voir les blessés à Schwabenmünchen, 86
Le comte de la Tour vient voir le prince de Condé, 87
Le corps campe en arrière du Leck, 88
Atrocité des habitans d'un village bavarois, 91
L'ennemi passe le Leck malgré la résistance du comte de la Tour, 92
Retraite sur Munich, 93
L'armée prend une position en arrière de l'Isère, 97
Canonnades et tirailleries journalières des deux côtés de la rivière, 98
Le général ***, commandant les avant-postes autrichiens, grand pillard, 99
Les succès de l'archiduc Charles forcent l'ennemi à la retraite, 104
Le corps de Condé passe l'Isère, et se porte sur Neubourg, 106
Action brillante d'un piquet de cavalerie noble, 117
Extrême circonspection du comte de la Tour, 120
L'armée continue à se porter en avant, et passe le Leck, 125
Avantages de l'archiduc sur la Lahn, 126
L'armée passe l'Iller, *Ibid*
Affaire très-vive de l'avant-garde du corps de Condé à Schussenried, 130
Le duc d'Enghien y fait des prodiges de valeur, 131
Etat des tués et blessés, 132
Le général républicain Moreau se reporte en avant, *Ibid*
Le comte de la Tour fait une marche rétrograde, 135
Une terreur panique s'empare des troupes autrichiennes, 136
Le prince de Condé fait prendre à son corps une

Pages.

position où la résistance qu'il oppose sauve l'armée autrichienne et ses équipages, 137
Le régiment Dauphin se distingue près Biberach, 139
Etat des tués et blessés le 2 octobre, 140
L'armée prend une position en arrière d'Ochsenhausen, 141
L'ennemi continue sa retraite, et l'armée autrichienne se reporte en avant, 142
Le corps de Condé campe en avant de Stockach, après vingt-huit jours de bivouac, 143
L'archiduc appelle près de lui le comte de la Tour, 146
Le comte de la Tour remet le commandement au général Frœhlich, *Ibid*
Lettre du général de la Tour au prince de Condé, *Ibid*
Peu d'égards du général Frœhlich vis-à-vis du prince de Condé, 148
Le corps de Condé se porte sur Neustadt, 150
Il force successivement trois retranchemens de l'ennemi, 151
Le corps et les princes manquent de subsistances dans les montagnes, 156
Le prince de Condé rejoint l'archiduc en avant de Fribourg, 158
Il lui fait un grand éloge de la valeur de ses troupes, *Ibid*
Dispositions de l'archiduc pour attaquer l'ennemi qui avait pris une position en avant d'Huningue, 161
Attaque sur les différens points, 162
Le corps de Condé se distingue, 163
L'archiduc écrit au prince de Condé pour le remercier du service que son corps lui a rendu, 165
L'ennemi repasse le Rhin, et ne conserve que la tête du pont vis-à-vis d'Huningue, 167
L'archiduc se rend à Kehl et en fait le siége, 170
Le corps de Condé prend des cantonnemens aux environs de Mülheim où est établi le quartier-général du prince de Condé, 171
Le duc de Berry va passer huit jours près de l'archiduc au siége de Kehl, 173

Pages.
Le chevalier de Franclieu, aide-de-camp du duc de Bourbon, y est tué. 174

1797.

Le fort de Kehl capitule, 178
La cavalerie du corps de Condé va prendre des cantonnemens vers Rothweil en Souabe, 180
Différentes grâces du Roi, 181
Lettres du Roi et de Monsieur au prince de Condé, 182
L'archiduc Charles vient voir le prince de Condé, 187
Capitulation de la tête du pont d'Huningue, 188
L'archiduc part pour l'armée d'Italie, 188
Le duc de Berry rejoint le Roi à Blanckenbourg, 189
M. Robert Crauffurd remplace, en qualité de commissaire britannique, son frère, blessé dans la campagne précédente, 189
Réformes et incorporations, 190
Préparatifs de l'ennemi pour passer le Rhin, 191
Il passe le Rhin à Dirsheim, 192
Il force les Autrichiens à la retraite, 193
Nouvelles de l'armistice conclu à Léoben entre l'archiduc Charles et le général Buonaparte, 197
Le corps de Condé cantonne à Engen et environs, 198
Le duc de Berry revient à l'armée, 199
Le corps cantonne dans les environs d'Uberlingen, où le prince de Condé a son quartier-général, 200
Revue du corps par le général Nauendorff, 202
L'empereur de Russie, Paul Ier, offre au prince de Condé un asile et des secours pour lui et pour son corps, 205
Les princes vont voir l'archiduc Charles à Willingen, 208
Le prince Gortschakoff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, arrive à Uberlingen, 209
Ordre relatif aux nouvelles dispositions, 210
La solde de Russie commence le 1er octobre, 212
Générosité du commissaire britannique, 225
M. d'Alopéus, ministre de Russie à Dresde, arrive à Uberlingen, 227

Pages.
Lettre du duc de Berry à l'armée, 228
Le duc de Berry va rejoindre le Roi à Blanckenbourg, *Ib.*
Départ du corps pour la Pologne russe sous les ordres du duc d'Enghien, 229
Le prince de Condé part pour Pétersbourg, 232

1798.

Le corps passe le Bug et entre sur le territoire russe, 233
Il cantonne dans les environs de Lutzko, où le duc d'Enghien a son quartier-général, *Ibid*
Formule du serment qu'il prête, 234
Lettre de l'empereur François II au prince de Condé, 236
Le prince de Condé va prendre les ordres du Roi à Blanckenbourg, 237
Détails sur la vie que Louis XVIII menait à Blanckenbourg, 239
Circonstances des voyages du prince de Condé à la cour de Pétersbourg, 241
Le quartier-général est porté à Dubno, 271
Le duc d'Enghien va rejoindre le prince de Condé à Pétersbourg, 274
Les princes arrivent de Pétersbourg à Dubno, 275
Mort et obsèques du roi de Pologne, 277
Etablissement de la nouvelle formation, 278
Anecdotes sur Suwarow, 280
Repas chez le prince Borboresko et détails sur ce ministre, 284
Accueil obligeant de la noblesse polonaise, 290
Le prince de Condé fait la revue des corps nouvellement formés, en sa qualité d'inspecteur-commandant de division, 299
Etablissement de la parade russe et de ses formes minutieuses, 300
Nouvel uniforme, 301
Deux gentilshommes arrêtés et conduits dans une forteresse, 302
L'empereur interdit l'entrée des frontières, 303
Célébration de la fête de l'empereur, 312

Pages.
Plusieurs gentilshommes sont exclus du service, 313
Précautions contre la peste, 315
Arrivée à Dubno du gouverneur civil de Wolhynie, 317
Les deux gentilshommes arrêtés et qui avaient été condamnés à être conduits en Sibérie obtiennent leur grâce de l'empereur, et sont placés comme enseignes dans le régiment des dragons de Sibérie, 317
L'empereur permet l'entrée des frontières, *Ibid*
Un gentilhomme assassine un de ses camarades, 318
Il est arrêté et conduit à Dubno, 319
Mort du général comte La Laurencie, *Ibid*
Le prince de Condé annonce le mariage du duc d'Angoulême, 320
Le duc de Berry arrive au corps, 321
Le gentilhomme assassin est condamné à recevoir cent coups de knout et à être transféré en Sibérie, 322

1799.

Le prince de Condé reçoit ordre de l'empereur de tenir son corps prêt à marcher, 323
La 1re colonne de l'armée russe se met en mouvement, 324
Le corps est destiné à marcher sur Brzecz, en Lithuanie, 327
Arrivée du 1er convoi des chevaux de remonte, 328
Nouvel ordre de l'empereur pour passer la frontière à Ustiluck, 330
Le prince de Condé part de Dubno le 4 avril, 333
La marche du corps est retardée par les représentations des Autrichiens, *Ibid*
Le prince de Condé attend à Wlodzimir que les difficultés soient levées, 336
Le maréchal Suvarow est nommé commandant-général des armées combinées, 337
Le prince de Condé part de Wlodzimir le 2 juillet, 343
Le corps passe le Bug, le même jour, 344
Arrivée du corps à Prague, le 24 août, 351
Le prince de Condé apprend à Waldsée que le corps

Pages.
russe de M. Korsakoff a été battu à Zurich, 356
Le corps marche sans séjour sur Constance, 360
Affaire de Constance, 366
Le corps de Korsakoff et celui de Condé rejoignent l'armée du maréchal Suvarow, arrivé à Lindau, 374
Le prince de Condé a son quartier-général à Langen-Argen, sur les bords du lac, 381
Il va voir à Lindau le maréchal Suvarow, 382
Mésintelligence entre les Russes et les Autrichiens, 384
Réponse du maréchal Suvarow à l'archiduc Charles, 385
L'armée russe prend des quartiers d'hiver dans les environs d'Augsbourg, 388
Le quartier-général du prince de Condé à Landsberg, 390
Apparence d'un retour en Russie, 391
Consternation du corps, 392
L'armée russe part pour Prague et le corps de Condé pour Lintz, 393
Le marquis d'Ecquevilly se rend près de Suvarow, *Ibid*
Le prince de Condé dîne à Munich, chez l'électeur de Bavière, 396
Froid excessif pendant la route, 397
Arrivée à Lintz, le 29 décembre, 398

1800.

Certitude d'un séjour de quelques mois à Lintz, 399
L'empereur Paul envoie au duc de Berry la grande croix de Malte, 400
On s'occupe du recrutement de l'infanterie, 402
Départ de l'armée russe, 403
M. Wickam, ministre de l'Angleterre, suspend celui du corps de Condé, *Ibid*
Le maréchal Suvarow approuve cette mesure, 404
Ressentiment de l'empereur Paul contre la cour de Vienne. 405
Orgie scandaleuse du prince Gortschakoff et des officiers russes. 407
L'empereur envoie des drapeaux et écrit une lettre flatteuse au régiment de Bourbon, 410

FIN DE LA TABLE DU TOME II.